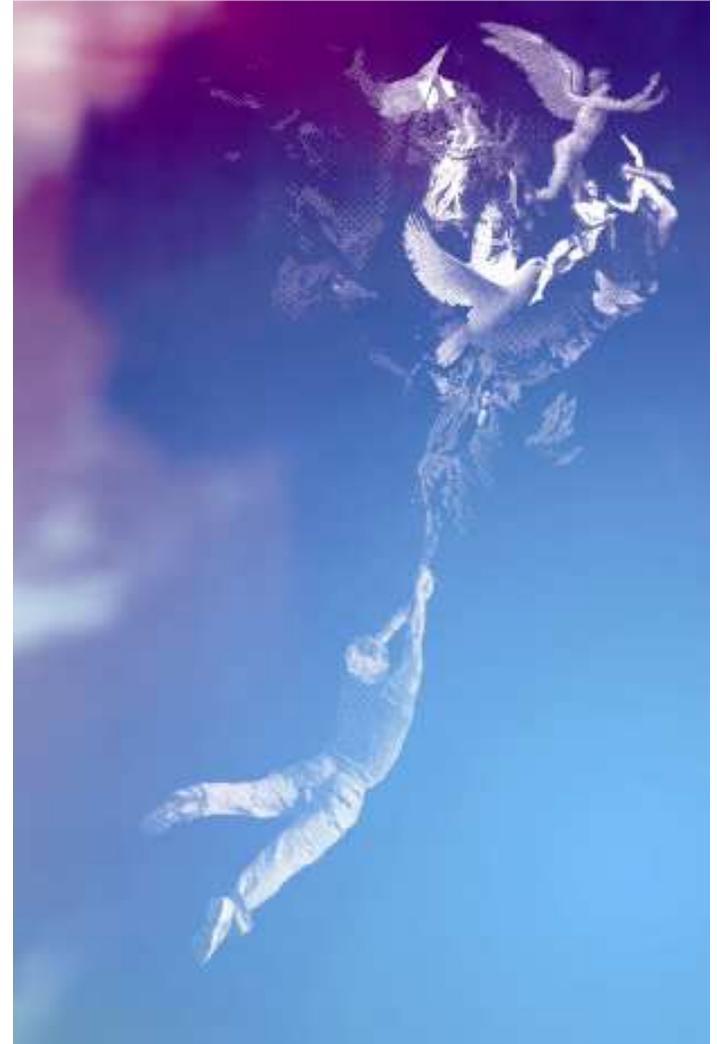


L'utopie

Lauréats du 36^e concours littéraire
Critère 2011-2012



Remerciements

Le Concours littéraire Critère n'aurait pu être réalisé cette année sans la participation de ses partenaires :

Le ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche, de la Science et de la Technologie

L'Association générale étudiante du Cégep Garneau

L'Association des parents du Cégep Garneau

La Fondation du Cégep Garneau

La Coopérative du Cégep Garneau

Le Réseau intercollégial des activités socioculturelles du Québec

Le journal Voir

Le Quartanier Éditeur



Concours littéraire Critère

Organisé par le Cégep Garneau, avec le soutien financier des collèges participants et de ses partenaires.

Direction et organisation

Cégep Garneau

Philippe Mottet
Directeur du concours

Jean-François Bouffard
Conseiller à la Vie étudiante

Membres du jury

Charles Bolduc
Écrivain

Philippe Mottet
Professeur

Marc Rochette
Professeur et écrivain

Secrétariat et administration

Concours littéraire Critère
1660, boulevard de l'Entente
Québec (Québec) G1S 4S3
Téléphone: (418) 688-8310, poste 2260
critere@cegepgameau.ca

Edition du Cégep Garneau

Mise en page

Jocelyn Gilbert

Révision linguistique

Amélie Desruisseaux-Talbot
Jocelyn Gilbert

Présentation des lauréats

Amélie Desruisseaux-Talbot

© Concours Critère
ISSN 2291-1251 (Imprimé)
ISSN 2291-1359 (En ligne)

Sommaire

| | |
|--|-----|
| <i>Remerciements</i> | 4 |
| <i>Crédits</i> | 5 |
| <i>Préface</i> | 9 |
| <i>Écrivain invité</i> | 15 |
| Textes des lauréats | |
| <i>Le grand sommeil</i> | |
| Valérie Arsenault | 25 |
| <i>Du mythe à l'utopie</i> | |
| Guillaume Boucher Raymond | 35 |
| <i>La lutte raisonnée de l'espérance</i> | |
| Nicolas Dubé-Le Corff | 55 |
| <i>La mélodie du malheur</i> | |
| Dominique Girard | 67 |
| <i>L'idéal du zabbalin</i> | |
| Charles-Antoine Gosselin | 81 |
| <i>Si c'était vrai ?</i> | |
| Rébeka Laflamme-Gagné | 93 |
| <i>Les héritiers de la terre</i> | |
| Simon Laprise | 105 |
| <i>Irlande, P.Q.</i> | |
| Kate Elizabeth Murphy | 115 |
| <i>Présentation des lauréats</i> | 131 |
| <i>Répartition des prix</i> | 161 |

Préface

De la réalité du rêve

« Imagination est mère de progrès », entend-on dire parfois. Pour évoluer, l'humanité a en effet toujours dû faire preuve d'une inventivité, d'une ingéniosité renouvelées. Or, l'imagination, par définition, étant sans limites, il y a bien souvent *un monde* entre ce que son esprit conçoit et ce que l'homme s'avère capable de réaliser. C'est ce fossé que le rêve, la science et l'acharnement mettent parfois des siècles, voire des millénaires, à combler. C'est dire combien la force et la nécessité de l'utopie, forme d'imagination pure, se trouvent comme chevillées à l'âme des mortels.

C'est que l'utopie a partie liée avec la finitude humaine. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer les efforts déployés pour s'affranchir de celle-ci. Qu'on se souvienne du rêve de vol d'Icare, et qu'on songe que la même ambition habita Leonard de Vinci. Ses machines à voler paraissent naïves au voyageur du XXI^e siècle, habitué à survoler océans et continents en quelques heures, et pourtant, qui doute que ce fut là l'une des étapes importantes de notre quête des airs, qui à l'ère moderne va des biplans des frères Wright à la Station spatiale internationale ? S'arracher à la force gravitationnelle terrestre demeure l'une des conquêtes les plus folles de l'aventure humaine : elle a débuté par un rêve, un rêve fou, ce qui est déjà une première définition de l'utopie. De même, pour aborder un cas non encore résolu, l'aptitude de l'homme à s'affranchir matériellement du temps reste une grande obsession. Sans parler du rêve d'immortalité, voyez comme la littérature et le cinéma ont tiré certaines grandes œuvres de ce désir de s'abstraire du temps auquel nous sommes soumis, comme l'attestent *La machine à explorer le temps* (roman de H.G. Wells, 1895) et *Back to the future* (comédie

de science-fiction, 1985). L'un des principaux physiciens et cosmologistes de notre temps, Stephen Hawking, affirme pour sa part que le voyage dans le temps est du domaine du possible. Impossible, dites-vous ? Mais c'est toujours ce qu'on dit des utopies, avant qu'elles ne se changent en réalités.

Sur le plan social et politique, où l'homme peine à construire un modèle harmonieux, l'imagination utopique fonctionne rondement et depuis longtemps. Un grand rêveur, saint Augustin, formula à la fin de l'Antiquité romaine une proposition, la Cité de Dieu, qui allait informer mille ans de fantasmes sur la Jérusalem céleste, la seule vraie ville, supérieure à Rome, alors en pleine décomposition. Parmi les plus récentes utopies sociales à avoir concentré des sommes immenses d'énergie, il faut compter le socialisme et le communisme, modèles économiques et politiques exemplaires en ceci qu'ils devaient permettre d'atteindre les valeurs modernes de l'Occident, héritées de la Révolution française : Liberté, Égalité, Fraternité. De la Commune de Paris en 1870, première tentative de régime collectiviste, à l'effondrement du Mur de Berlin puis des gouvernements des pays satellitaires de l'URSS, un siècle entier consacré au plus vaste effort politique pour faire des hommes et des femmes des êtres vivant en « camarades » égaux, libres et fraternels. Que de sang versé pour imposer ce système et tenter d'atteindre un mode de vie idéal ! La République de Platon, purement littéraire, avait au moins le mérite de demeurer à l'état de projet, d'idée... platonicienne. Car c'est souvent le drame des utopies que de se corrompre en se réalisant. Et que penser du capitalisme, système économique également utopique basé (*grosso modo*) sur l'hypothèse qu'en donnant libre cours à l'offre et à la demande, l'économie peut naturellement s'équilibrer (la « concurrence parfaite » étant atteinte) et offrir la chance à chacun de « gagner sa vie » ? Que de misère, pourtant, créée par cette utopie *dystopique* !

C'est d'ailleurs aux torts du capitalisme naissant que s'en prit jadis l'écrivain anglais Thomas More, dans *Utopia* (1516), son roman dialogué d'où nous provient ce terme d'utopie, forgé comme tant d'autres à la Renaissance à partir de racines grecques, en l'occurrence de *topos* (lieu) et du préfixe *ou-* (non), à moins qu'il ne s'agisse du préfixe *eu-* (bon). De fait, le néologisme autorise les deux acceptions, puisque tout lieu idéalement bon est inexistant, idéal signifiant au sens propre « qui renvoie à une idée » – et non à la réalité. More, dans son roman, critique la société de son temps, en présentant une véritable satire de l'Angleterre. D'autre part, il imagine un mode de vivre-ensemble sur l'île Utopia, où il n'y a nulle nécessité de commercer ou de posséder de l'argent. Dans son célèbre *Candide* (1759), parangon du conte philosophique, Voltaire reprend cette image d'un lieu idéal, se servant de cette société en apparence parfaite pour critiquer la société française et européenne qui était la sienne. On sait que ce lieu décrit par le grand écrivain, l'Eldorado (le pays doré), a réellement entraîné de nombreux aventuriers dans l'exploration du secteur nord de l'Amérique du Sud, entre le XVI^e et le XIX^e siècle. Le pouvoir d'attraction de l'utopie est immense, tous les chercheurs d'or le savent.

Le progrès technologique, qui selon les habitants du XIX^e siècle devait nous garantir, à nous des XX^e et XXI^e siècles, un bonheur sans nuage, a fort mauvaise presse, c'est le moins qu'on puisse dire. La sophistication des armes de destruction, raffinées par deux guerres mondiales, convainc aisément que la vision utopique peut tourner à la dystopie : au pire des mondes. Les illustrations filmiques sont légion. D'autre part *Avatar*, grande production hollywoodienne, dépeint un monde rappelant la vision rousseauiste de l'harmonie de l'homme vivant avec la nature avant d'insister sur les effets dévastateurs d'une partie de l'humanité, vorace et égoïste... Du coup, notre planète elle-même est idéalisée : l'utopie serait ici, sur cette Terre que nous avons gâtée, mais la possibilité de vivre dans cet ici s'efface progressivement, avec les conditions de

vie qui se détériorent ; la Terre n'est plus ce qu'elle était, elle ne sera plus ce qu'elle est encore. Il fut un temps où l'on pouvait sans crainte se baigner dans le fleuve Saint-Laurent, à Montréal comme à Québec. Cette perspective apparaît aujourd'hui comme un luxe inouï, compte tenu de la qualité des eaux fluviales. Nous sommes pris entre la nostalgie et le rêve de renouer avec cette harmonie terrestre naturelle. Combien de temps encore pourrions-nous manger les carottes semées dans le potager derrière la maison ?

Certains s'entêtent à chercher l'utopie ailleurs : l'exploration du système solaire est nourrie sinon motivée par la recherche de lieux extraterrestres devant servir de refuges aux hommes qui auront eu la chance d'échapper à l'Apocalypse... qu'elle advienne le 12 décembre 2012 ou plus tard. D'autres encore – et ils sont nombreux – préfèrent dénoncer le saccage de notre monde, environnement et société, en des tableaux saisissants, qui paraissent futuristes mais qui sont souvent le simple reflet du monde actuel. Des romans célèbres illustrent parfaitement cette tendance, très forte au XX^e siècle. Si *1984* (1948) de George Orwell dénonce la déshumanisation féroce qu'entraîne tout système politique totalitaire, *Le meilleur des mondes* (1932) d'Aldous Huxley dépeint une société aseptisée non par la politique mais par la science, puisque dans son univers règne l'eugénisme, idéologie née avec le positivisme au XIX^e siècle. Au XXI^e siècle, avec le développement de la biogénétique, cette utopie fonctionne rondement ; le film *Bienvenue à Gattaca* (1997), qui dépeint une société future pratiquement épurée des différentes tares humaines, donne un avertissement sans équivoque à cet idéal d'un monde sans tare. Et que penser du saisissant *Clockwork Orange* (1971) de Stanley Kubrick...

À l'encontre du scientisme en vogue, le Flower Power des années 60, Mai 68, les communes et même le rêve d'indépendance du Québec ont renouvelé l'utopie d'un monde meilleur. Sur un plan plus individuel, ces années (1960-1970) furent aussi un très riche

terreau pour l'émergence de la « croissance personnelle », qui s'est diversifiée à la fin du siècle dernier. Le bonheur personnel et l'équilibre psychique, si difficiles à atteindre et à maintenir dans notre univers de stress, de consommation et de production effrénées, sont devenus une préoccupation majeure : chacun cherche à se réaliser par l'accomplissement de sa « légende personnelle », pour reprendre une expression chère à un livre-culte, *L'Alchimiste* (1988) de Paulo Coelho. Belle utopie que la réalisation de soi. Les Européens de la fin du Moyen-Âge ne cherchaient pas autre chose en tentant « l'imitation de Jésus-Christ », pour reprendre le titre d'un des ouvrages les plus lus à cette époque. Le Soi de Carl Gustav Jung, sorte de supra-conscience individuelle branchée sur l'inconscient collectif, apparaît aussi comme le saint Graal dans le programme de la réalisation personnelle : une utopie à mesure individuelle.

Cependant, est-il toujours possible de donner dans l'utopie aujourd'hui ? « On constate jusqu'au milieu du XX^e siècle une persistante « disposition d'esprit » à se projeter dans l'utopie, à en réclamer et à en favoriser la production et la réception, une propension fondamentale à en élaborer toujours de nouvelles...¹ » Après la Seconde Guerre, il est devenu plus difficile de rêver, car l'obstacle aux réalisations des hommes, nous le savons maintenant, c'est nous-mêmes et notre propension au mal. « Écrire un poème après Auschwitz est barbare », a écrit un jour Theodor W. Adorno. De nos jours, à lire les écrivains, à regarder les films, à écouter les intellectuels qui n'ont que la Deuxième Guerre en tête, on a parfois l'impression en effet qu'il n'y a plus de place pour l'avenir, pour l'imagination. Seul prévaut le devoir de mémoire, et donc la nostalgie, le regret, le remords et la culpabilité. Mais notre époque est marquée par le désabusement. Utopie est devenu synonyme de

¹ Revue *Europe* : *Regards sur l'utopie* (préface de Jacques Berchtold), 89^e année, n° 985, mai 2011, p. 3.

vaine rêverie. Elle est « dénoncée comme un mouvement de fuite hors de la réalité ² ».

« L'étiquette d'utopie apparaît désormais volontiers comme valant d'évidence comme un reproche, connotant la fuite, l'évasion coupable vers quelque refuge irréel ou artificiel. ³ »

Il nous faut pourtant nous inventer un monde meilleur et, le rêve précédant toujours l'invention, il nous faut, à tout prendre, de nouvelles utopies.

Quoi qu'il en soit, la rêverie utopique est le premier pas vers une transformation positive du monde. Avant d'agir, ou pour agir, l'on doit d'abord se faire une image de ce que l'on veut atteindre, d'un monde plus juste, plus beau, meilleur que celui dans lequel nous vivons. Cette image, que chacun des participants au concours Critère 2011-2012 a modelée à sa guise, y mettant qui son aspiration au bonheur, qui sa détestation de l'injustice, qui son sentiment que le monde fait défaut, influera sur les lecteurs qui entreront en résonance avec eux, le temps d'un texte, et au-delà...

Non, vraiment, l'utopie n'est pas une vaine chimère. Dans ses dimensions les plus folles ou fantastiques, elle demeure une rêverie des plus sérieuses. Des plus courageuses aussi.

Philippe Mottet

² Pierre Macherey, *De l'utopie !* De l'incidence éditeur, 2011, p. 10.

³ Revue *Europe* : *Regards sur l'utopie* (préface de Jacques Berchtold), 89^e année, n° 985, mai 2011, p. 4.

Écrivain invité

Le texte qui suit propose une version utopique de la vie héroïque des premiers temps de la Nouvelle-France. Il est extrait d'*Atavismes*, ouvrage couronné par le Prix de la nouvelle Adrienne-Choquette 2012. Il s'agit de la première œuvre publiée de Raymond Bock, écrivain né à Montréal en 1981. Nous remercions Le Quartanier Éditeur d'avoir accepté que nous le publions ici, en guise d'écho aux textes primés par le concours Critère.



Eldorado*

Raymond Bock

Un fortin construit par des hommes de trois saisons ne saurait les protéger de la quatrième. Retenue par des piquets, une simple toile aurait le même succès contre le vent, le gel, la neige, la maladie. Entre les pierres, le mortier s'effrite et l'air siffle des flocons qui s'accumulent le long des murs, au pied des morts. Les vivants qui le peuvent, avec sur les épaules des couvertures en étoffe trois saisons, errent d'une paillasse à l'autre pour compter les dents qui tombent, en priant Dieu, même les calvinistes, de faire surgir sur la rivière France-Prime une caravelle d'acier capable de fendre les glaces. Frères humains qui vivrez après nous, il vous faudrait voir ce qu'il reste de Frotté, La Brosse, Pierrot et les autres pour comprendre : il n'y a rien pour nous ici.

Les pauvres filles ne tiennent plus, résignées au rut des affranchis redevenus des bêtes. Deux sont enceintes, de tout le monde, pourrais-je dire, et les autres n'ont plus la force de se défendre. Il y a eu un autre meurtre, avant-hier, on ne peut savoir de qui le coup de surin est l'œuvre. Tous ont le même regard. Encore cette nuit, trois hommes ont péri de ce mal atroce qui défigure, émacie et putréfie corps et âme sans appel. Roberval a perdu son autorité bien qu'il ait tenté de l'exacerber à l'automne, pour effrayer ses colons prompts au péché, par le sacrifice exemplaire de Frotté, La Brosse, Pierrot et les autres. Les plus sensés, les plus industriels, qui savaient faire lever le blé, colmater les toitures et réparer les charrettes, ne pouvaient laisser Roberval nous négliger de la sorte et je les en ai

* Raymond Bock, *Atavismes*, Montréal, Le Quartanier, coll. Polygraphe, 2011, 240 p.

bénis, quelle méprise. Le vice-roi et sa garde rapprochée ne se protègent plus qu'entre eux désormais. Ils ont le feu des arquebuses et le fer des armures, occupent le pavillon du bas de la falaise pour épier les venues sur la grande rivière. Je les soupçonne de préparer leur désertion. Ils pactisent avec les locaux. Je reste avec les faibles et les fous ; s'il est encore une âme à rescaper, ce sera l'une des leurs. Puisque la mort se délecte de notre indigence morale et charnelle, mon ministère est indispensable parmi eux.

Les hommes qui avaient bâti le fortin, eux, en avaient eu assez de ce pays et l'avaient fui avec dans leurs cales des pierres qu'ils espéraient précieuses. Quelque part dans la mer des Terres Neuves, nous les avons croisés. Frotté et Pierrot étaient montés dans un des navires pour aider au ravitaillement en morues. Ils avaient vu les barils de roche et le regard du capitaine Cartier, qui avait refusé de rebrousser chemin malgré l'intimation de Roberval, et avait tendu la voile pour la France en pleine nuit. Sûrement souhaitait-il rivaliser à son seul profit avec les galions qui se pressent dans les ports ibériques, rentrant du Nouveau Monde alourdis d'or, d'argent, de cuivre, de perroquets multicolores et de sous-hommes au nez percé qui s'agentent si bien aux tapisseries des palais. Nous entendions leurs histoires jusque dans les campagnes. Plus d'un fermier m'avait dit vouloir traverser l'océan et récolter les fruits dorés dans les jardins de l'Eldorado. Roberval a le même appétit que Cartier, nous souffrons aujourd'hui de sa démesure.

Il n'était pas seulement furieux, comme il nous en avait fait l'annonce solennelle sur le pont de son navire, affublé de son attirail militaire, de perdre en Cartier un allié ayant vu les meilleures terres à coloniser. Il fulminait de devoir recommencer le bavardage avec les barbares qui connaissent la route du Royaume du Saguenay où, paraît-il, l'or déboule sous vos pas. C'était son seul désir, La Brosse l'avait entendu s'en plaindre à l'artificier Thévin à l'automne, quand nous manquions déjà de tout et que le froid

approchait. Que faire de l'or quand des vies sont en jeu ? Il ne se mange pas comme le cuir des ceintures. Mon unique souci est de récolter la plus grande moisson d'âmes, même viciées.

Les coffres du roi étaient vides, il a semé de l'ivraie. Nous sommes arrivés tant bien que mal en été avec du lard, du cidre, du bétail chétif, deux centaines de colons, avec le mandat de faire germer dans la brousse une nouvelle et florissante province de France. Afin de racheter leur liberté, trente meurtriers, voleurs et violeurs avaient accepté de quitter les geôles humides de Paris où ils respiraient l'urine, les excréments et la pourriture de leurs codétenus gangrenés par les balafres des fers, pour venir s'enfermer dans une autre prison où le souffle gèle et tombe en breloques à vos pieds. Nous n'étions pas mécontents de débarquer ici, pourtant. Il faisait bon, l'air était saturé d'arômes dont nous ne connaissions la provenance, le soleil nous caressait comme il le fait dans les campagnes du Morbihan. Les locaux nous ont fait bon accueil, le luth de Jeannot s'est mêlé aux chants et aux tambours durant quatre jours, nous avons beaucoup mangé et écouté de longs discours en cette langue curieuse dont les mélodies sont bien plus riches que celles qu'on répète dans nos églises. J'ai cru à la douceur de la vie sur terre.

J'oubliais le vice-roi. Nous savions Roberval despote. Ceux qui l'ignoraient l'ont appris quand il a abandonné sa nièce sur une île minuscule au beau milieu de la mer des Terres Neuves, avec sa duègne et le marin dont elle s'était entichée. Sûrement méritait-elle meilleur sort, elle qui avait aidé à financer le voyage de son oncle, guerrier reconnu et hâbleur en vue à la cour, mais ruiné par le train du haut rang et dont nous entendions parler jusque dans les campagnes. La jeune fille et ses compagnons sont certainement congelés aujourd'hui, leurs corps de glace roulent dans le ressac et s'entaillent sur les saillies du roc. A-t-elle eu pire fin que nous ? Il faut voir ce qu'il reste de Frotté, La Brosse, Pierrot et les autres pour comprendre. Ce pays en entier est la terre de Caïn, les forêts

luxuriantes et les sols arables ne sont qu'un maquillage du Diable pour nous attirer dans ses rets. Frères humains, n'ayez pas le cœur endurci contre nous. Nous avons fait de notre mieux. Quand la grâce touche, elle transforme les esprits les plus corrompus. Mais elle est circonspecte. Elle s'économise. Les femmes de mauvaises mœurs qu'on a envoyées ici n'ont pas l'habitude de tenir ménage et il s'est établi une hiérarchie entre les hommes selon la gravité de leurs crimes. Mes pauvres amis sont encore au gibet dans la cour intérieure du fort, cette potence que Roberval les a obligés à bâtir eux-mêmes avant de les y pendre. Ils sont là attachés, cinq, six, depuis longtemps dévorés et pourris, mais maintenant figés par le gel en d'affreuses et torsées postures. La corde de l'un d'eux s'est rompue. Il fait si froid que, du corps se fracassant au sol, une jambe déjà passablement becquetée par les charognards s'est détachée sous le genou. On en voit le talon noir émergeant de la neige, à côté de la dépouille qui, face contre terre, gauchit incongrûment ses membres restants vers le ciel. Dieu n'entend rien de l'imploration. Leurs os ne deviennent ni cendre ni poudre, mais cristaux de glace. C'est à croire qu'Il leur refuse la paix dans la mort.

Ils n'ont pas été occis par justice. Le vice-roi n'a cure de la justice. À l'automne, alors que la terre nous donnait à peine un pain à cuire par jour, que les réserves pourrissaient dans les baricauts sous la pluie et que les locaux nous harcelaient perpétuellement, au lieu de chercher à nous sustenter de quelque manière, il avait envoyé un navire à Paris s'enquérir de la valeur des pierres de Cartier et un autre découvrir un passage au Nord vers les Indes en contournant les falaises du Labrador. Il ne restait au port que la *Marie*, nous étions seuls, repris de justice, putains, hommes de métier, matelots et moi, unique aumônier de la colonie, contre ses hallebardiers et sa petite cour. Il avait fait mettre aux fers et exiler sur un îlot un affamé qui avait volé un dé à coudre ne valant pas cinq sols tournois. Il avait fait fouetter deux gueux et une femme qui se querellaient pour

des peccadilles. Aurait-il voulu endiguer la méfiance des justes et la hargne des criminels qu'il aurait fait exactement le contraire.

Les feuilles tombaient des arbres, le vent annonçait nos souffrances d'aujourd'hui. La Brosse est venu m'entretenir, avec Pierrot et Frotté, du plan qu'ils avaient préparé avec deux proches de Roberval, Gallois et Jean de Nantes, pour redresser la colonie, qui ne survivrait pas à telle gestion arbitraire et tyrannique. Ils avaient perdu beaucoup de poids. Pierrot devait s'arrêter de m'expliquer ses frustrations pour tousser et cracher des glaviots opaques. Les trois étaient épuisés. Nous étions si loin de notre pays, des nôtres. Roberval devenait ennemi. Il fallait se battre pour vivre. J'ai d'abord refusé de les y encourager, mais lorsque le vice-roi a signé le pardon d'un gentilhomme de sa garde rapprochée qui avait tué un matelot pour une histoire de couche, j'ai compris qu'il fallait au Seigneur prendre parole en ces lieux infestés. Pourquoi importer les vices de l'Europe ? me suis-je dit. Ce pays virginal n'est-il pas une trame où l'homme purifié de ses péchés pourra repartir à neuf ? Les bons ont le destin de régner quelque part. Nos affranchis ont communiqué en Jésus Christ, et le Canada, par ses rigueurs, en fera d'honnêtes et hardis serviteurs.

Je n'y crois plus aujourd'hui. Cette terre est pourrie au-dedans.

Avant qu'ils n'aient même pu tenter un coup, le vice-roi les attendait un matin dans la cour en tenue de combat, avec ses officiers armés et ses courtisans aux pourpoints tachés de boue. Il leur a lu une déclaration selon laquelle ils étaient condamnés à être mis à mort par pendaison pour avoir ourdi une mutinerie, sitôt l'échafaud construit de leurs propres mains. Mes exhortations ont été inutiles. Je suis convaincu que Roberval ne s'était pas converti au catholicisme pour s'attirer les faveurs du roi, comme nous l'entendions jusque dans la campagne. Il m'a ordonné de me mêler des affaires des cieux quand il avait le pouvoir sur terre. N'est-ce pourtant le

ciel qui fait descendre sur lui, sur nous, le froid qui maintenant crevasse le sol et nous paralyse, un par un ?

L'automne s'est avancé et la pluie a lavé les corps que nous n'avons pu décrocher pour leur offrir une sépulture décente. La terre était encore meuble et à une lieue seulement nos gens ont découvert le cimetière où Cartier a enterré ses morts. Roberval nous en a empêchés, pour que tous vivent avec, au-dessus de la tête, ce qui les attend s'ils se mettent entre lui et l'or du Nouveau Monde. Des oiseaux de races inconnues ont cavé les yeux des suppliciés et décharné leur barbe et leurs sourcils. Le vent, s'il les a charriés à son plaisir, puisqu'il vient du fleuve et souffle sans s'arrêter, au moins nous a-t-il épargné leur odeur. Les premières nuits de gel n'ont pas tardé à suivre l'exécution, et les premières neiges. Une condamnation, ai-je senti à part moi, superbe, lente, silencieuse, terrible.

Nous avons mangé le bétail, mais la satiété n'a calmé les hommes que deux semaines. Malgré la famine qui commençait à nous creuser l'estomac et les joues, le vice-roi a organisé de nouvelles expéditions sur les rivières des alentours, avec des locaux qui s'étaient vendus à sa coutellerie et le pourvoyaient abondamment en gibier et en remèdes mystérieux. La césure s'est faite d'elle-même : les chercheurs d'or bien portants barricadés dans le pavillon du bas, près de la grande rivière ; ceux qui restaient, dans le pavillon du sommet, errant de-ci de-là dans les bois adjacents, attrapant des lièvres et des poissons les jours de chance, la crève et la diarrhée le reste du calendrier.

Depuis que les caques de morues salées sont vides, l'atroce mal se répand. Nous perdons nos dents, les viscères remontent infects dans notre gorge, nous sommes transis. Les plus malades n'ont aucune force et leurs jambes sont enflées, parsemées de gouttes de sang pourpre, avec les nerfs noircis comme du charbon. Et nous, en nul temps nous ne sommes assis, car dès que nous demeurons

immobiles nous ne sentons plus nos pieds, nous nous traînons d'une paille à l'autre. Ma vie me semble une perpétuelle procession, je reçois la confesse en marchant, je distribue l'extrême-onction comme des poignées de main. Ceux qui le peuvent encore, avec sur les épaules leur couverture en étoffe trois saisons, abattent des arbres pour nourrir la cheminée, qui pourtant garde tout pour elle, et l'orée du bois recule au point qu'il devient dangereux de s'y rendre pour bûcher.

L'hiver a achevé le peu d'humanité que les repentants avaient recouverte. En crise, Jeannot a rompu son luth du pied et en a lancé les éclats dans l'âtre. Des querelles éclatent pour des racines, des carcasses de rats des champs et de petits volatiles dont le gel a stoppé la putréfaction. Tous portent sur eux des objets qu'ils ont trouvés, des tiges de métal, des colifichets, des outils de navigation de la *Marie*. Les plus courageux les troquent avec les locaux contre des morceaux de poisson gelé. Certains s'en menacent lors de rixes. D'autres, qui attribuent encore une valeur à de tels échanges, s'en servent pour payer les femmes. Le seul trésor qui a valu aux colons de s'élever au compromis a été la demie du dernier tonneau de cidre. Ils ont arraché les lattes et fendu le bloc en glaçons qu'ils ont sucés chacun dans leur coin, en silence, avec tous ce même regard, suppôts pendus aux mamelles de Lilith. D'un groupe de désœuvrés ayant fui dans les bois, un seul est revenu, pour expirer dans ses hallucinations le soir même. Nous avons placé son corps avec ceux des autres, derrière le mur. Il y en a une quarantaine déjà. Comment ferons-nous ? La faim, le mal nous troublent l'esprit. Plusieurs me rapportent des histoires de revenants et d'animaux fabuleux surgissant des ombres. Je perds aussi mes moyens, moi qui pourtant connais bien mes ouailles et tente de garder ma tête malgré l'extrémité où nous sommes réduits. Ce matin, je n'ai pas reconnu l'un des hommes, qui se promenait insuffisamment vêtu en tenant un bijou de cuivre dans la main, et j'ai dû avoir une faiblesse car il est disparu devant moi. Tout à l'heure, au bois, une dispute a

dégénéré et un matelot s'est fait trancher la main par un coup de hache. Dans quel monde avons-nous échoué, je ne sais. Le sang, sitôt giclé de son poignet, gelait sur la neige tapée. Je prie chaque jour avec ceux qui ont encore foi. Plusieurs rêvent de la chaleur de l'enfer. Ils se méprennent, j'en ai peur. L'enfer n'est pas de flammes mais de glace. D'ici à ce qu'un miracle nous sauve ou qu'un dernier malheur nous achève, nous prions, nous prions que Dieu veuille tous nous absoudre.

Le grand sommeil

Valérie Arsenault*

Je m'éveille pour découvrir que personne n'est libre et, pourtant, personne ne semble s'en rendre compte. La terre brûle et s'effrite doucement dans un soupir lancinant et les étoiles, elles, s'éteignent une par une, mais il y a déjà longtemps que plus personne ne les remarque. Elles sont déjà oubliées, mortes peut-être. Et pourtant, moi, je les sens encore. Leurs doucereuses étreintes qui planent au-dessus de moi me rappellent que l'inévitable est sur le pas de la porte, qu'il nous guette et qu'au fond, tristement, on s'en fout. Au contraire, c'est ce qu'on veut tous, souffrir. Affliction maladive qui nous tenaille et qui nous rassure à la fois. Oui, ça nous rassure de savoir qu'un jour, on paiera pour nos fourvoiements, pour toute la dépravation humaine ; rares sont ceux qui se sentent dignes. Nous avons tous contribué à créer, au fil du temps, ce monde dérisoire dans lequel nous vivons : un monde marqué par la folie, par des lubies démentielles, par des fantaisies envoûtantes, mais aussi par d'innombrables crimes funestes. Fondamentalement, nous sommes tous victimes d'insouciance, d'incompréhension, mais surtout d'être nés ignares et d'avoir vécu en se croyant érudits. Socrate a un jour dit : « L'intelligence, c'est de reconnaître que l'on ne sait rien ». Dans cet esprit, nous sommes tous perdus dans un individualisme inéluctable. Toutefois, peut-être la clé de la quiétude intérieure de chacun repose-t-elle là. Parce qu'après tout, nous ne serons pas les premiers à disparaître. Nous ne valons pas mieux que les étoiles ; nous ne manquerons à personne. Nous sommes

* Cégep Champlain-St.Lawrence

aujourd'hui englués dans les mille et un pièges de la société, cette société qui ne veut rien dire, qui ne représente rien et qui ne vaut rien. On s'englué, on fond tranquillement, mais de plus en plus promptement dans des abysses sans retour, exempts d'une quelconque lueur d'espoir. Dans les profondeurs de ces abysses s'enchevêtrent des batailles sans nom, des querelles sans motif, des marasmes sans fin. C'est pourquoi, lorsqu'au crépuscule je ferme les yeux, je m'éveille à nouveau pour me retrouver dans un paradis perdu, un paradis enfoui, un paradis qui m'appartient...

En ce lieu reposent les rêves les plus fous, attendant la venue des affligés, ou encore des éternels passionnés. Car c'est de la folie que naissent les plus grands et c'est dans celle-ci qu'ils sombrent. C'est la beauté pernicieuse de la terre qui nous obsède, qui nous alarme. Certains ont compris et tentent, de quelque manière que ce soit, d'arracher les insouciantes de ce sempiternel sommeil. Et ce sont ces gens, animés par la volonté, qui s'étiolent en essayant. Ici, personne ne vit pour personne et tout le monde vit pour tout le monde à la fois. Les espaces sont sans fin, et chacun est libre d'action. Les irascibles et les impulsifs vivent en harmonie, les fous sont repus car, ici, il n'y a aucune limite, aucun écueil possible. Le temps n'existe pas, le futur est aussi présent que le passé, les regrets sont morts. Nul n'a de statut, de titre, de profession ou encore de nom, futiles accessoires. Chacun n'est que son désir. Porté par son désir, l'humain peut accomplir tout ce qu'il souhaite, à la simple condition d'arrêter de réfléchir, de tout oublier. C'est alors que toute idée préconçue disparaît dans le néant et que les instincts les plus primaires s'expriment. À partir de cet instant, les lois de la nature n'ont plus d'importance ; ici, l'éther vient au secours de qui en fait la demande. Oui, ici où les banalités bafouillées sont bannies, certains volent, d'autres sont munis de branchies, quelques-uns vivent même dans les cavités sépulcrales de l'Astre qui illumine tout. La volonté est reine, tel un hâle en spires qui les enveloppe, qui les pousse au meilleur, qui les inspire, ces gens. Si l'opiniâtreté est

reine, à ses côtés le désir règne. Dans le tohu-bohu incessant des envieux essoufflés, la lumière diffuse de ce qui semble être un soleil nouvellement pourpre frappe doucement les vaguelettes de la mer qui se détend en une accalmie imprévue. L'eau, qui d'habitude martèle les rochers, vient ce soir border le rivage dans un bruissement mièvre qui annonce une fin prochaine car, ici aussi, l'on s'éteint. À l'aube, certains partiront et d'autres renaîtront, mais ce n'est que devant cette infinie beauté que l'on peut être rassuré. Les remords sont morts et nous sommes heureux. Les regrets seront chassés. L'ardeur et l'intensité laissent place à la satisfaction d'avoir accompli l'infini du possible et de l'imagination. Non, ici la mort n'est pas pénible, l'inerte disparaît, mais sa conscience reste à tout jamais, flottant à la surface, fièrement figée dans une éternelle jouissance. Là repose le sens de la vie, il n'y a pas d'avant ni d'après, seulement un pendant, puis un repos sans fin.

Dans le monde réel, plusieurs ont peur du succès, peur d'exprimer haut et fort ces rêves qui les chavirent à l'intérieur. Trop peu assument leur désir ; trop peu assument ce qu'ils sont. Ils ont honte d'espérer des miracles et, bien sûr, ce sont ceux qui sont capables de suivre leurs plus bas instincts qui réalisent ces miracles. Et justement, c'est parce qu'ils sont si rares, parce que si peu de gens osent, qu'on les appelle ainsi. Autrement, ce n'est que manque de respect envers sa personne ; c'est renier notre don, renier ce pour quoi nous sommes venus à la vie. Les êtres que je vois déambuler tous les matins dans les rues bruyantes n'ont rien à voir avec ceux qui prennent vie dans mes rêvasseries. Ils n'ont rien des salariés monotones qui, chaque jour, se déplacent les pieds piégés dans une nasse qu'ils ont eux-mêmes inconsciemment confectionnée, à leur aise dans cette prison dont ils se sont convaincus de l'hospitalité. L'extérieur n'est que terrain hostile et terrifiant qui n'en vaut pas le coup. C'est devant l'immoralité de ce monde où l'on s'autodétruit avant même d'avoir vécu que je suis peinée. Les gens qui habitent mon rêve n'ont, eux, que faire des stéréotypes, de la possibilité de

tout perdre, ou encore d'être réduits à néant. Dans cet univers, les lois n'ont pas raison d'être, les limites sont invisibles au désir car, lorsqu'on est déterminé, lorsqu'on aime dans sa plus simple expression, la fin est insaisissable. C'est par l'amour absolu que nous survivons et c'est par la manifestation la plus dépouillée de cet amour que notre corps tressaille d'un frisson, que notre conscience est perturbée par la beauté, que notre être est envahi par une joie infinie. Oui, il est magnifique de penser que l'homme qui ne sait rien, ni d'où il vient, ni où il va, est capable de créer quelque chose d'aussi beau qu'un désir dépeint et partagé. En effet, il est inouï de constater que ce rêve fou qui prend vie dans les tréfonds de mon esprit est possible pour ceux qui le souhaitent. Certains, bien que peu nombreux, vivent déjà dans ce monde et nous inspirent. Ce sont d'ailleurs eux qui me poussent à écrire ces mots, eux qui guident ma plume et qui nourrissent mes chimères ; ce sont eux qui m'ont permis de prendre conscience de mon inconscience. Souvent, c'est l'échéance de la fin qui sert de révélation, de motivation pour ceux qui n'ont jamais osé et qui se disent que, dorénavant, ils n'ont plus rien à perdre. Dans mon monde, tout est à perdre, certes, mais tout est aussi à gagner. Ces lueurs furtives qui dansent dans ma tête proviennent de ce dont les plus grands de ce monde ont eu l'audace de nous faire part ; d'où il n'y a ni début ni fin, mais seulement l'infinie passion de la vie. Ce sont ces passionnés qui m'ont fait le plus beau des présents : le désir de faire comme eux, de suivre leurs traces, imprimées dans le sol à tout jamais.

Oui, éveillée comme endormie, j'ai toujours rêvé d'apporter la foi à tous ceux qui ne croient pas, j'ai toujours rêvé d'aimer et de montrer à aimer à tous ceux qui s'en croient incapables, d'inspirer tous ceux qui n'aspirent à rien. J'ai envie de leur donner cette clé qui ouvre toutes les portes. Cessez. Respirez. Réalisez. Profitez. Questionnez. Créez. Réinventez. On ne prend plus le temps de regarder autour de soi, de se poser ces questions qui nous tourmentent et qui restent sans réponse, de profiter de ce qui nous a été donné.

Le courage est jugé téméraire, les rêves démesurés et les désirs, absurdes. Dans mon rêve, ils persiflent. Oui, ils se moquent parce qu'on ne comprend tout simplement pas, parce que l'on vit dans une société où les priorités sont au mauvais endroit, où les idéaux sont confondus et où finalement les jeunes, avides de révolte, mais d'une révolte sans argument, se perdent dans une incompréhension aussi grande que celle des générations passées. C'est ce qui me pousse à vouloir quelque chose de différent, quelque chose d'unique, qui n'a rien à voir avec le reste du monde. Je préfère me tenir loin de cette société et plus près de mes aspirations. Car je crois que ce n'est qu'en me concentrant sur mon désir qu'un jour je pourrai aimer, que je pourrai peut-être redonner. Je préfère me battre pour moi et non pour les autres. Cela peut paraître égoïste, radical même, mais je n'en ai que faire. À mes yeux, ce n'est qu'en poursuivant ce que l'on est que l'on peut s'aimer. Parce que sans s'aimer soi-même, aimer pleinement les autres est impossible. Comment pourrait-on être capable de quelque chose pour les autres alors même que ce quelque chose nous est étranger ? Ce n'est que lorsque l'on est comblé que l'on peut enfin voir clairement les choses telles qu'elles sont, que l'on peut naître à nouveau. Ce n'est qu'en s'extirpant de cette partie de nous-mêmes qui prend plaisir à nous détruire, en la laissant derrière soi que l'on se révèle à la hauteur de la chance qui nous a été donnée, en nous détachant de cette conception de l'être, ratée à la base, qui prétend que nous naissons tous pécheurs. Ce n'est que mensonge : nous méritons le meilleur. Dès lors, ce que l'on a fait pour soi, maintenant, on peut le faire pour le reste du monde. Et c'est ainsi que je pourrai enfin vivre, réellement vivre, dans un monde parallèle, seule avec moi-même. Et ce monde, je me l'imagine, je me l'invente, je le ressens...

Mes yeux que j'ai peine à ouvrir sont humides et mi-clos, aveuglés par un soleil irradiant. Mes sens sont en alerte, mes pieds baignent dans le sable cuivré et l'atmosphère à laquelle je ne suis pas accoutumée me pèse légèrement. J'ai soif. D'une soif comme je n'en ai

jamais ressenti auparavant, d'une soif qui tarit mon gosier jusqu'à me rendre incapable d'émettre le moindre son. Et me voilà, muette. Alors je me lève et commence à marcher, portée par une intuition encore embryonnaire. Mon corps, que je croyais épuisé, est plus décidé que jamais. À chacun de mes pas, mon appétence devient plus grande, plus prompte. Réfléchir m'est devenu impossible, et ce besoin si irritant m'empêche de fonctionner. Ma vie ne repose plus que sur cet instinct qui me guide avec confiance. Au loin, je crois apercevoir un puits. Mais cette eau claire, elle ne me suffit pas ; certes, elle m'apaise, mais elle s'échappe aussitôt par mon corps, dépouillé de toute arme. Non, j'ai soif de quelque chose d'autre, de quelque chose de plus grand. Je continue alors mon chemin sans me poser la moindre question, fixant au loin un point, comme un vortex, comme une aspirante effervescence qui obnubile, mais qui mystifie aussi. Ce phénomène est si magnétique qu'il demeure sans réponses, mais ne suscite pas non plus de questions. Je ne peux décrire ce sentiment qui s'est emparé de mon être parce que ce sentiment révèle de l'inconnu ; pour moi, il est sans nom. Il appartient à un monde que je croyais hors de portée. Cette effusion fait maintenant partie de moi, elle parcourt mes membres désormais lestes. Tout ce que j'étais, je ne le suis plus. Mon ombre, cette illusion voilée qui m'enveloppait, est tombée ; je ne sens plus cette partie de moi qui n'avait pas la foi. Et me voilà, face à mon passé, à mon présent et à mon futur, face à quelque chose de prodigieux. Mes pas s'enchaînent, imperturbables, résolus. Je plonge tête première dans une transe éblouissante. Je ne distingue plus ce qui est à l'endroit, à l'envers ; tout semble faire sens, peu importe de quelle façon on le voit. Tournoyant dans les avenues sans fin de ce pays étranger, je me laisse porter là où le vent veut bien m'emmener. Dans les recoins les plus secrets de mon être, une mer profonde et tumultueuse s'agite, des vagues titanesques crient leur rage et se cassent en résonnant jusque dans les anfractuosités d'une muraille de brisants ; cette muraille qui me fait depuis si longtemps office de carapace.

C'est alors que tout mon être se déplace, se débat contre ma propre enveloppe corporelle. Mon corps rejette tout ce qu'il avait abrité depuis si longtemps : peur, insécurité, désir pervers d'autodestruction. Dans ce nouvel espace, tout semble encore plus différent, plus serein. Ici, le fracas rageur des ressacs n'est que chuchotement lointain. C'est incroyablement profond : des sons inhumains parviennent à mes oreilles, un agencement magistral que je n'aurais cru possible. Ce n'est qu'en entendant ce que je n'aurais jamais cru pouvoir entendre que je comprends que les limites n'existent pas, que ce n'est qu'un mirage mis en scène par mon esprit pervers qui s'amuse à me faire croire, dupe que je suis, que le possible est étroit. Tout semble plus beau, plus près d'une perfection qui reste objective. Je continue ma route vers ce halo qui m'aspire et je commence à discerner des silhouettes imprécises au loin. La musique divine retentit de plus en plus fort en moi, mais ce n'est pas tout à fait une mélodie, plutôt une aura asphyxiante qui émane de ce qui semble m'attirer ici. Je m'approche de plus en plus des silhouettes, sans toutefois pouvoir distinguer clairement leur contour ; elles demeurent floues, dansantes. Certes, je peux les percevoir, ces gens. Leur ardeur est contagieuse et leur vigueur, communicative. Ce sont des gens aux opinions divergentes, aux avis contraires, mais aussi des gens qui se battent pour la liberté de l'autre. Ils se remercient d'être différents, se remercient de se donner mutuellement l'occasion de se remettre en question, de se prouver qu'ils ont raison ou tort. Oui, ils se disent merci, uniquement pour le fait qu'ils se rappellent que leur esprit est vivant. Tant que la vérité semble sûre, avérée, il faut s'empressement de se prouver le contraire, il faut prendre conscience que d'autres personnes croient que notre vérité n'est que mensonge. Ce n'est que de cette façon que l'on peut s'assurer que nos idées sont vivantes, infatigables. Les émotions s'enchaînent dans mon corps, comme les images d'un film dans ma tête, lentes mais trop fugaces à la fois. C'est comme un rêve éveillé, où tout est perfection agaçante, brumeuse. Je ne me

possède plus, et lorsque mon corps et mes sensations me reviennent enfin, ce qui était si présent il y a quelques secondes à peine a disparu et appartient désormais aux souvenirs lointains. Saisissant soudainement que je ne suis pas dans la réalité, la fin est alors abrupte et, comme dans tout rêve, provoque une quasi-amnésie. Je tente de savourer ces derniers instants et les prolonge jusqu'à leur épuisement. Et tout juste à la jonction du rêve et de la réalité, je prie pour rester ici : une prière sans sens.

Je suis morose et ébranlée, j'aimerais me replonger dans ce monde que je viens à peine de quitter. J'ai la forte impression d'avoir affronté ma plus grande peur et d'avoir vécu ma plus grande expérience, mais ce n'étaient que prémices de ce que cela peut vraiment être, seulement un avant-goût de l'envergure que ce désir peut prendre. Je n'étais que spectatrice mais pourtant si présente, comme si, à cet endroit, j'étais la cause de tout. Toutefois, tout est moins honorable du fait que cela reste irréel, intangible. Ce rêve demeure en mon esprit. Tant et aussi longtemps que ces chimères subsisteront, elles continueront à nourrir mon imaginaire. Les actions sont le miroir des pensées : ce n'est qu'en agissant que l'on peut témoigner de ce pouvoir plus grand. Ultimement, je veux que ma fiction prenne vie en chacun de nous, même si je dois m'essouffler toute une vie pour que l'on m'entende exprimer ne serait-ce qu'une brîbe de mes idées. Je veux que nous soyons tous fous à notre façon, erratiques et assoiffés de transcendance. J'ai la conviction d'être capable de le faire pour ma personne, mais je suis déçue de ne pas avoir cette même assurance pour tous les autres qui le méritent. Je suis dépitée de moi-même, mais je crois que c'est en devenant un modèle - mais aussi un cobaye - que d'autres voudront me suivre, et non en m'efforçant de les convaincre de quelque chose dont je suis incapable.

Alors, oui, le futur nous engloutira tous, un jour ou l'autre. Mais l'on peut marquer, graver notre empreinte dans l'espace d'une

dernière lueur d'espoir et de beauté. Une étincelle, suspendue dans le noir macabre du crépuscule, suffisante pour ramener à la vie des âmes qui avaient déjà abandonné. Une empreinte qui, à la manière des étoiles, nous fait vivre un peu plus longtemps. C'est ce qui fait briller un individu, qui le fait aussi planer un peu plus longtemps à la surface. Les marasmes, les débats et les réformes ne cesseront sans doute jamais, mais l'humain a la chance ainsi que le choix de pouvoir s'en dissocier. Quoi que la société nous dicte, nous avons tous le choix de faire de la vie ce que bon nous semble. L'existence n'est en effet que l'écho de notre volonté ; chaque chose n'est que le reflet de ce que l'on veut voir. Il est terrorisant de savoir que le plus grand dictateur réside en nous et que la plus grande force de persuasion est celle qui prend racine dans notre esprit. Nous sommes notre pire ennemi, et ce n'est qu'en abattant cette obscure partie de notre être qui nous torture avec véhémence que la liberté est possible. Car je suis l'unique individu qui détient le réel pouvoir sur ma propre personne. Je suis, et serai à tout jamais, maître de moi ; c'est ce qui me définit en tant qu'être humain. Utopie et dystopie ne sont que des concepts nébuleux tout aussi possibles l'un que l'autre, que des choix, que des mots désignant une vision. L'utopie de l'un peut être la dystopie de l'autre, mais là n'est pas la question : une utopie se doit d'être un choix libre, indépendant de toute influence. Mon utopie, c'est mon désir qui, souverain, est maître de tout : il n'existe pas, pour moi, de plus beau destin.

Du mythe à l'utopie : l'influence de la religion dans la littérature nationaliste canadienne-française du début du XX^e siècle

Guillaume Boucher Raymond*

L'influence de la religion catholique sur la société québécoise constitue, à bien des égards, un facteur déterminant dans la formation du Québec actuel. Le catholicisme a, entre autres influences, contribué à la sauvegarde d'une langue et d'une culture d'héritage français en terre d'Amérique. La force d'influence et d'action du clergé canadien-français atteint son apogée entre les années 1896 et 1929. L'accroissement rapide des effectifs religieux, la multiplication des paroisses et l'implication sociale du clergé dans la création de diverses organisations catholiques assurent une omniprésence de la religion dans la province de Québec. Toutefois ce clergé, en apparence tout-puissant, entretient en réalité une peur à l'endroit des innovations inspirées par la révolution industrielle. Pour s'en préserver, l'Église profite de son hégémonie pour élaborer et diffuser une pensée nationaliste axée sur la conservation des valeurs traditionnelles.¹ L'émergence de cette pensée se répercutera dans toutes les sphères de la société, notamment dans la littérature. À proprement parler, le nationalisme relève de la fiction, dans la mesure où la nation s'invente continuellement par le commun accord d'une population libérée et unie. Comment pourrait-il s'avérer possible pour une population aussi hétérogène que la société canadienne-

*Cégep de Sainte-Foy

¹ Paul-André LINTEAU et al. *Histoire du Québec contemporain ; de la Confédération à la crise*, Montréal, Boréal express, 1979, p. 520 à 525.

française de l'époque d'atteindre cet état nationaliste de façon uniforme ? C'est en vertu de ces caractéristiques que la définition du nationalisme se rapproche de celle de l'utopie, genre littéraire popularisé à la Renaissance par Thomas More. C'est ainsi que les tenants d'une littérature *utopiste* dans la période comprise entre 1896 et 1929 ont fait la promotion, sans nécessairement en avoir l'intention, d'un certain nationalisme canadien-français. De quelle manière, les œuvres utopistes du début du XX^e siècle, parmi lesquelles *Robert Lozé* d'Errol Bouchette (1903), *Némoville* d'Emma-Adèle Lacerte (1916), *Marcel Faure* de Jean-Charles Harvey (1922) et *La fin de la terre* d'Emmanuel Desrosiers (1931), puisque ce nationalisme fut diffusé et valorisé par le clergé, ont-elles été marquées par la récupération, consciente ou non, de mythes religieux ? Nous nous pencherons donc sur la présence de mythes religieux dans ce corpus. Nous observerons celle-ci par le emploi de symboles chrétiens phares issus principalement des récits de l'Apocalypse de saint Jean et de l'Exode. Nous nous attarderons, dans un premier temps, au mythe de la « cité sur la colline » représentant l'observatoire duquel on peut admirer la Jérusalem céleste, lieu isolé et idéal où les hommes accèderont à la vie éternelle au « Jugement dernier ». Dans un deuxième temps, nous observerons la conceptualisation littéraire de ce jugement exclusif par l'analyse du symbole mythique de l'étang de feu. Finalement, nous aborderons l'image de la traversée de la mer Rouge comme représentation de la libération d'une société face à un système politique défaillant.

L'élévation céleste de la nation promise et le symbole de la cité sur la colline

D'entrée de jeu, l'isolement qui caractérise l'utopie est un fait universellement admis autant par les philosophes que les littéraires. Alexandre Cioranescu rappelle que cet isolement ne demeure, en réalité, qu'un artifice de nature littéraire motivé par le besoin de

distinguer une terre unique. Dans la plupart des cas observés, le cloisonnement s'effectue par le biais de frontières physiques qui sont en fait l'illustration d'une distanciation politique et idéologique entre deux sociétés. D'un point de vue manichéen, la division en deux systèmes, l'un parfait et l'autre pas, exige une marginalisation du lieu utopique par rapport à son environnement immédiat.² La présente étude prend pour modèle religieux d'utopie le mythe chrétien catholique de la Jérusalem céleste, puisqu'il respecte le schéma narratif des canons utopiques de Platon et de More. Outre son isolement, l'utopie a ceci de particulier qu'elle exige que son narrateur présente et décrive de façon détaillée la cité isolée. Le symbole mythique de la « cité sur la colline » issu de l'Apocalypse selon saint Jean servira de modèle quant au déroulement de la présentation du lieu utopique :

Alors, l'un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept derniers fléaux vint m'adresser la parole et me dit : Viens, je te montrerai la fiancée, l'épouse de l'agneau. Il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu.³

Nous analyserons la matérialisation des frontières de chacune des utopies présentes dans le corpus ainsi que la présence d'éléments correspondant au mythe sélectionné.

Tout d'abord, l'intérêt du roman *Marcel Faure* provient de sa fidélité au mythe religieux. En ce qui a trait à la frontière séparant les deux mondes, elle prend ici la forme d'un accident du terrain. La ville prend place dans un plissement du terrain entouré de

² Alexandre CIORANESCU, *L'avenir du passé : Utopie et littérature*, Paris, Gallimard, 1972, p. 33.

³ Ap 21, 9-10.

montagnes, d'où le nom évocateur de « Valmont ».⁴ C'est dans un chapitre intitulé « La cité de vie » que Marcel Faure fera la description de Valmont. Ce titre intéressant, « la cité de vie », permet de tracer des correspondances entre Valmont et la Jérusalem céleste, lieu de vie éternelle : « [...] les deux amis obliquèrent vers le nord, par une rue commerciale conduisant au sommet de la colline qui domine le fleuve. [...] En s'éloignant de l'Universel, ils avaient gravi la colline au sommet de laquelle s'élevait une vaste église en pierre de taille.⁵ » Nous constatons dans un premier temps que, dans le but de gravir la colline, les deux amis doivent s'éloigner de « l'Universel ». Concrètement, il s'agit d'un secteur commercial, mais celui-ci symbolise le monde des Hommes, ce monde séculier dont il faut s'éloigner, comme l'apôtre Jean invite d'ailleurs à le faire dans l'Apocalypse. Notons dans un deuxième temps que le narrateur signale la présence d'un fleuve dominé par une colline. Dans le mythe, on trouve une de ces sources d'eau qui porte le nom de Fleuve de vie.⁶ Finalement, à l'endroit où se trouve le trône blanc de Dieu au sommet de la colline, le roman *Marcel Faure* y substitue une église. Dans les deux cas, le Seigneur prend place au sommet du monde. On retrouve une bonne quantité de ces exemples, mais ceux-ci suffisent pour la comparaison faite avec les autres romans utopiques québécois, tels que *Robert Lozé* qui procède, à certains égards, à une réécriture moins fidèle du mythe de la cité sur la colline.

« La ville de l'industrie », que l'on retrouve dans le roman d'Errol Bouchette, se situe au cœur de la forêt canadienne. Un obstacle naturel, la forêt, forme encore une fois les limites hermétiques de l'utopie. Ces limites marquent l'éloignement d'une idéologie

⁴ Jean-Charles HARVEY, *Marcel Faure*, Montmagny, Imprimerie de Montmagny, 1922, p. 88.

⁵ *Ibid.*, p. 85-86.

⁶ Ap 22, 1.

industrielle d'exploitation forestière. Le protagoniste, Jean, cherche à installer une élite francophone dans ce secteur économique. En ce qui a trait à la présentation des lieux, il est difficile, d'une part, de passer à côté du fait que le personnage « témoin » de l'utopie porte le même nom que l'apôtre mis en scène dans le récit de l'Apocalypse, Jean. Par contre, à la différence de Marcel Faure, Jean Lozé ne fait pas figure de prophète, mais semble jouer un rôle similaire à celui de Dieu : « Sur une hauteur voisine d'où l'œil pouvait embrasser l'établissement tout entier, on avait construit la demeure du directeur des travaux. [...] Ce lieu allait bientôt s'animer sous l'impulsion de sa volonté. Aussi était-il expressif ce regard du maître et du fondateur.⁷ » Le principe de flexibilité, selon la mythocritique de Pierre Brunel, permet cette modification du mythe, laquelle témoigne plutôt de l'influence certaine de la religion dans ce roman. Par contre, nous pouvons émettre l'hypothèse que Jean Lozé s'en remet aux qualités de l'homme pour l'administration de la nouvelle nation plutôt qu'à l'intervention divine. D'autre part, on constate, comme dans l'Apocalypse, l'utilisation de l'image du mont qui surplombe la cité. Ce point de vue plus platonicien de la gouvernance de la cité se retrouve également dans le roman *Némoville* d'Emma-Adèle Lacerte.

Contrairement à *Marcel Faure* et à *Robert Lozé*, romans mettant en scène des utopies que l'on pourrait qualifier d'économiques ou d'industrielles, *Némoville* présente une cité où le seul idéal à atteindre est celui du bonheur. Dans cette optique, le personnage de Roger de Ville, d'un commun accord avec les autres naufragés, créera la cité sous-marine. De cette façon, la surface de la mer constitue, dans ce roman, l'obstacle qui restreint l'atteinte de Némoville et qui marque l'éloignement de la vie terrestre : « Du haut de cette montagne, on verrait la terre s'étendre à perte de vue, ou

⁷ Errol BOUCHETTE, *Robert Lozé*, Montréal, A.P. Pigeon Imprimeur, 1903, p. 55.

bien on apercevrait la mer l'entourant, hélas ! d'un cercle presque infranchissable pour les naufragés.⁸ » Notons d'emblée la récupération du symbole de la montagne. Cependant, ce sommet n'offre aucune vue sur une quelconque cité, ce qui constitue une différence notable avec les romans précédents : « L'océan offrait, [*sic*] cependant une particularité, qui ne manqua pas d'intéresser les deux amis [...] l'eau était si limpide que le regard pouvait plonger à une grande profondeur : quand les vagues se retiraient, on voyait même le fond [...] »⁹ » C'est notamment pour cette raison que la ville se construira à cet endroit et non sur l'île où ils se trouvent. Nous aurons l'occasion de reparler de cet aspect ultérieurement. Si ce roman passe sous silence l'allure générale de la cité lorsque les deux amis se retrouvent sur le sommet de la colline, celui d'Emmanuel Desrosiers le fait davantage.

On ne repère dans *La fin de la terre* ni description de la future cité, mis à part la mention de la présence d'un climat salubre ainsi que d'une flore et d'une faune abondantes, ni accident du relief qui s'apparente à une montagne. Par contre, la frontière est clairement établie entre l'ancien et le nouveau monde : « La commission Herman Stack dont je fais partie est revenue de Mars. [...] On nous a fort bien reçus et assigné tout un hémisphère pour l'installation de l'humanité.¹⁰ » Dans le but de rejoindre la cité, l'espace, frontière qui sépare la Terre de Mars, implique une ascension. On ne peut qu'admirer la souplesse du texte qui permet au mythe de s'adapter au contexte d'écriture de ce récit d'anticipation. Par la même occasion, on peut désigner le docteur Erzberger comme l'équivalent de l'apôtre Jean qui fut chargé de diffuser le récit de l'Apocalypse et de faire part aux hommes de l'existence d'une Jérusalem céleste,

⁸ Emma-Adèle LACERTE, *Némoville*, Montréal, Les éditions du Résurrectionniste, 2003, p. 44.

⁹ *Ibid.*, p. 46.

¹⁰ Emmanuel DESROSIERS, *La fin de la terre*, Montréal, Librairie de l'Action catholique française, 1931, p. 83.

puisqu'il remplit le même rôle. Il semble que ce soit les seuls rapprochements que l'on puisse faire entre le mythe et ce roman.

De façon générale, quelques éléments sont récurrents dans la récupération du mythe de la cité sur la colline. La réécriture du mythe a donné lieu à la modification de quelques éléments mythiques, sans toutefois faire abstraction de l'importance accordée à l'existence de la frontière qui sépare le milieu d'origine du lieu céleste. On considère importante la frontière, laquelle isole la terre promise des influences extérieures, car elle conforte l'image du lieu à accès restreint. Cet isolement consiste, dans une optique nationaliste, en une garantie d'indépendance et d'autonomie politique, d'où son importance dans ces romans utopiques. L'isolement prévient la contamination du système par un autre et revalorise le statut des Canadiens français en faisant d'eux des exemples de vertu, ce qui explique leur entrée dans l'utopie.

L'exclusion de l'impureté et le symbole de l'étang de feu

L'isolement garantit la pureté de l'utopie. Alexandre Cioranescu affirme que « [l'utopie] a la phobie de la contamination, car le contact avec des systèmes différents serait une nouvelle infraction au principe d'uniformité ».¹¹ L'évocation de ce principe propre à l'utopie amène à se pencher sur une autre question importante. Considérant que la cité pure n'est accessible que par des êtres qui ont en commun un certain nombre de valeurs privilégiées par le système en place, se peut-il que la religion joue, dans le corpus à l'étude, un rôle dans la sélection des élus ? A priori, il semblerait que oui, de la même manière que la Jérusalem céleste n'ouvre ses portes qu'à la suite du Jugement dernier : « Un autre livre fut ouvert : le livre de vie, et les morts furent jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui était écrit dans les livres. [...] Et quiconque ne fut

¹¹ Alexandre CIORANESCU, *op.cit.*, p. 33.

pas trouvé inscrit dans le livre de vie fut précipité dans l'étang de feu.¹² » De façon générale, l'étang de feu représente ni plus ni moins que l'exclusion du monde parfait qui s'offre de l'autre côté de la frontière. La sélection des élus et les valeurs préconisées lors du Jugement peuvent revêtir différentes formes, mais si notre hypothèse est juste, elles devraient, à tout le moins, être guidées par des principes religieux.

D'entrée de jeu, dans le roman de Jean-Charles Harvey comme dans les trois autres, le processus de sélection n'est pas explicitement présenté. Toutefois, on mentionne clairement la pensée qui guide la création de l'utopie. Ceci permet d'établir la ligne de partage entre ceux qui peuvent être reçus dans la cité et ceux qui ne le peuvent pas :

[...] ces bœufs fiers de leur force et de leur poil soyeux, mon père les devait à la divine, à la nécessaire sélection. [...] Ainsi des hommes ! Renfermons les rachitiques, les imbéciles [...] La sélection ! C'est mon ambition de devenir ministre de la sélection. Alors, vous ne verrez dans le pays que de beaux et fiers hommes comme nous ; que des femmes taillées en déesses [...]¹³.

L'extrait met bien en évidence l'idée de sélection divine qui amène une purification. D'ailleurs, cette liste exclusive correspond à un verset de l'Apocalypse : « Quant aux lâches, aux infidèles, aux meurtriers, aux impudiques, aux magiciens, aux idolâtres et à tous les menteurs, leur part se trouve dans l'étang embrasé de feu et de soufre [...] »¹⁴ » Également, l'utilisation du pronom « nous » conforte cette idée de nation belle et vertueuse. Le roman *Robert Lozé*

¹² Ap 20, 12-15.

¹³ Jean-Charles HARVEY, *op.cit.*, p. 38-39.

¹⁴ Ap 21, 8.

présente cet aspect sélectif, de façon moins éloquente certes, mais évoque tout de même une certaine standardisation des valeurs au sein du village de l'industrie.

Aucune liste, aucune énumération ni aucun jugement ne sont exprimés par le narrateur avant que le village ne soit habité par les élus. Cependant, après coup, le narrateur jette un regard sur la population, regard par lequel il nous révèle le dénominateur commun qui unit les hommes et les femmes : « Aujourd'hui des hommes nombreux y sont réunis, dans la paix et l'harmonie, pour accomplir le précepte divin qui nous enjoint le travail. Ces hommes sont des chrétiens et ils ont dressé, tout à côté de leur usine, l'autel de Dieu vivant¹⁵. » Sans que l'auteur ait évoqué un quelconque processus de sélection, il s'avère évident que le travail et l'allégeance religieuse forment les valeurs communautaires. La standardisation telle qu'elle est exprimée dans l'extrait témoigne de l'épuration préalable à l'investissement de la cité. Du moins, on peut prétendre qu'elle ne relève pas du hasard comme l'utopie sous-marine d'Emma-Adèle Lacerte nous en donne l'impression.

L'union des Némovilliens cause effectivement un problème en lien avec les raisons qui ont motivé leur rassemblement. Bien évidemment, l'auteur mentionne que les futurs habitants de Némoville recherchent « un pays plus favorable¹⁶ ». Par contre, cela semble, de prime abord, constituer leur seul point commun. Comment expliquer que ces personnages se sont tous retrouvés dans le même bateau ? L'absence de réponse évidente est-elle suffisante pour en conclure inévitablement au fruit du hasard ? Non, puisque si tel était le cas l'auteur n'insisterait pas autant sur cette recherche commune du monde meilleur. D'ailleurs, Pierre Brunel affirme que le fait de s'en tenir uniquement à l'explicite s'avère une erreur,

¹⁵ Errol BOUCHETTE, *op.cit.*, p.125.

¹⁶ Emma-Adèle LACERTE, *op.cit.*, p. 39.

l'absence d'éléments mythiques étant également significative.¹⁷ De plus, l'allégeance religieuse de cette population semble prendre une place importante : « tous les habitants de Némoville appartiennent à la religion catholique romaine¹⁸ ». Ainsi, si cette « coïncidence » fait en sorte de rassembler les agents d'une même communauté religieuse, il serait plus juste de parler de « providence ». *Ipsa facto*, cette nation émane de la volonté de Dieu. Si cette divine sélection marque les trois romans précédents, *La fin de la terre* n'en montre aucune trace.

Cela s'explique du fait que cette œuvre, que nous avons considérée de prime abord comme une utopie, s'avère être en réalité une dystopie. Ces deux concepts connexes ne trouvent leur distinction que sur le plan de leur fonction « sociale ». Tandis que l'utopie fait, d'une part, une « critique de la société ambiante et [d'autre part,] la description d'une société différente où les défauts de la précédente ne se retrouvent plus¹⁹ », la dystopie, pour sa part, ne remplit que la première des deux fonctions. Oui, le roman de Desrosiers présente la promesse d'une terre nouvelle, Mars, mais le centre d'intérêt de sa narration repose essentiellement sur la situation décadente qui a lieu sur Terre, comme l'indique son titre. De ce nouveau point de vue, il apparaît logique que nous n'ayons pu observer une description évoquant la pureté et la vertu du lieu. D'ailleurs, il n'est jamais précisé si les émigrés se sont véritablement rendus sur Mars. Le narrateur, lors de sa conclusion, laisse planer un doute :

Les usines de Niagara réglées automatiquement devaient fonctionner sans l'aide humaine [...]. Mais cette portion de territoire résisterait-elle à la pression intra

¹⁷Pierre BRUNEL, *Mythocritique ; Théories et parcours*, Paris, PUF, 1992, p. 75-76.

¹⁸ Emma-Adèle LACERTE, *op.cit.*, p. 62.

¹⁹ Anne STAQUET, *L'utopie ou les fictions subversives*, Zurich, les éditions du Grand Midi, 2003, p. 7.

terrestre ? En cas contraire le vide viendrait surprendre ces extraordinaires voyageurs en cours de route et ce serait alors la plus effroyable des morts !²⁰

Également, on peut émettre l'hypothèse qu'il y a absence de processus de sélection, car celui-ci doit se réaliser à la suite de la destruction de la Terre et de l'établissement d'une cité parfaite, de la même manière que le mythe le raconte. Ce faisant, il s'agirait d'une trace explicite de la réécriture de ce mythe.

Au premier abord, ces œuvres présentent de nombreuses traces explicites d'un système d'intégration et d'exclusion servant à produire une population uniformisée. L'uniformisation et la régulation du peuple constituent des facteurs importants dans la formation d'une nation, parce qu'elles créent une identité forte et imperturbable, mais également parce qu'elles assurent le maintien de l'ordre. On évite ainsi la jalousie, la recherche du progrès, l'ouverture sur de nouvelles pensées et la révolte contre l'autorité, contrairement au milieu où la liberté populaire fait régner le chaos au sein de la collectivité, comme c'est le cas dans le genre dystopique. Pour l'ensemble du corpus, à l'exception de *La fin de la terre* qui met en scène la planète en entier, l'identité du peuple destiné à vivre dans la cité parfaite se caractérise par sa langue (le français), son milieu d'origine (le Québec) et son allégeance religieuse (chrétien catholique). Au sujet de cette dernière caractéristique, la présence manifeste d'églises, comme lieux de culte collectifs, dans les utopies *Némoville*, *Robert Lozé* et *Marcel Faure*, montre l'importance de l'influence religieuse dans le maintien de l'ordre social, vu que la religion a la capacité de fournir des réponses aux problèmes d'ordre moral.

²⁰ Emmanuel DESROSIERS, *op.cit.*, p. 106.

La fuite vers l'autre monde et la traversée de la mer Rouge

Comme nous l'avons souligné précédemment, l'utopie consiste en un lieu symbolique qui représente la perfection. L'élimination des maux d'une société préexistante collabore à la conservation de la vertu. La recherche d'un monde idéal traduit le besoin de se libérer d'un système en place imposé par une élite opprimente. L'atteinte de l'utopie marque donc l'aboutissement d'un processus de libération. Par contre, cette liberté est plutôt illusoire dans la mesure où elle n'appartient qu'à ceux qui consentent à obéir à une ligne de conduite rigoureuse, qui, comme nous le savons, uniformise et standardise la population. Cette réflexion n'a pas pour dessein de faire le procès de l'utopie, mais plutôt de nuancer la signification de l'expression « cité parfaite ». Il importe de comprendre que cette perfection n'émane pas de la liberté du peuple, mais bien de sa libération, d'où l'importance d'analyser les marques du mythe de la traversée de la mer Rouge. Dans le récit de l'Apocalypse, les fils d'Israël bénéficient d'une place privilégiée dans la Jérusalem céleste grâce au culte voué à Dieu en échange de leur libération d'Égypte. Ainsi, nous considérerons maintenant les mythes se rapportant à la traversée et à l'allégeance à un culte.

Le roman *Némoville* se démarque cette fois par la quantité de mythes²¹ en lien avec la question de la libération. Effectivement, les propos du narrateur donnent, d'abord, plusieurs références directes au mythe étudié. Commençons par le rôle que joue la mer. Dans le roman d'Emma-Adèle Lacerte comme dans le récit de l'Exode, la surface de la mer représente le passage qui mène vers un monde meilleur : « Les passagers, peu nombreux, une cinquantaine en tout, étaient des émigrés [qui] cherchaient un pays plus favorable; voilà tout.²² » En outre, l'utilisation du mot « émigrés » pour qualifier les passagers du Queen of the Waves s'avère importante. Non

²¹ Voir commentaire précédent.

²² Emma-Adèle LACERTE, *op.cit.*, p. 39.

seulement la définition du mot est éloquente (individu qui s'exile pour des raisons politiques ou économiques), mais le mot lui-même retient l'attention, car les fils d'Israël se désignent par le même vocable :

Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme Dieu Puissant [...] Puis j'ai établi mon alliance avec eux, pour leur donner le pays de Canaan, pays de leurs migrations où ils étaient des émigrés. Enfin j'ai entendu la plainte des fils d'Israël, asservis par les Égyptiens [...] [J]e vous délivrerai de leur servitude.

On retrouve également dans *Némoville* des correspondances entre l'établissement d'une pratique religieuse dans la ville sous-marine et l'instauration du culte de Dieu par les fils d'Israël. Tout d'abord, le peuple de Némoville choisira un prêtre, l'abbé Bernard, pour exercer le sacerdoce. Ensuite, il construira une église afin d'officialiser son allégeance à Dieu. Bien que les liens soient moins nombreux dans le cas de *Robert Lozé*, il n'en reste pas moins que les composantes essentielles, soit la libération et le culte, sont présentes.

Comme il a été souligné précédemment, l'action de l'homme dans l'atteinte de l'utopie semble primer dans le roman d'Errol Bouchette, contrairement à ce qu'on peut voir dans *Némoville* et dans *Marcel Faure* où la quête a pour guide la Providence. Cela transparaît également dans la recherche d'un monde meilleur. Celle-ci s'opère sur deux plans : individuel et collectif. Sur le plan individuel, le personnage de Robert Lozé vivra avec angoisse la transition d'un monde à l'autre : « [...] Il était sur le rivage d'une mer, les pieds disparaissant dans les sables mouvants. En se jetant à la nage il aurait pu se sauver, mais il n'osait se plonger dans ce bain qui l'aurait pourtant régénéré [...] Robert, prisonnier de la fatalité,

réussirait-il à rompre ses chaînes ?²³ » La métaphore utilisée par l'auteur illustre bien la difficulté qu'impose cette libération. Du reste, la peur de ne jamais atteindre « l'autre rive » fait partie de la trame normale du mythe : « Les fils d'Israël eurent grand-peur et crièrent vers le Seigneur. Ils dirent à Moïse : [...] Mieux vaut pour nous servir les Égyptiens que mourir au désert.²⁴ » Étonnamment, la force du groupe permet de surmonter cette crainte : « Elle n'est pas morte cette pensée profonde qui leur a permis de s'affranchir de tant de jougs qui semblaient devoir les écraser. [...] Aux jours de grandes crises, nous verrons toujours la nation prendre, dans un réveil général, sa place à la tête du progrès.²⁵ » Ceci conforte l'idée émanant du récit utopique selon laquelle la confiance accordée aux capacités de l'homme l'autorise à devenir autonome. D'ailleurs, il y a ceci de particulier dans le fait que le personnage de Robert Lozé présente la libération des Canadiens-français, qu'il nomme ses compatriotes, comme chose du passé. La mention de l'affranchissement du joug et la désignation de la nation comme entité existante appuient ce postulat. Suivant cette logique, il ne manquerait que l'union autour des valeurs préconisées, soit le travail, que l'on exprime dans l'extrait par l'idée de progrès, et la pratique religieuse. Pour ce qui est du culte, il apparaît inutile de réitérer les preuves de l'établissement d'une église au sein du village de l'industrie. Cette idée de libération par le travail est reprise également dans *Marcel Faure*.

La population canadienne-française apparaît, dans *Marcel Faure*, soumise au servage de la communauté anglophone. La prise de conscience de cette domination provoque le besoin d'atteindre un monde meilleur. D'une part, considérons la fonction que remplit le personnage de Marcel dans la libération du peuple de la province

²³ Errol BOUCHETTE, *op.cit.*, p.42

²⁴ Ex 14, 10-12.

²⁵ Errol BOUCHETTE, *op.cit.*, p. 139.

de Québec : « Sa vocation lui était révélée, et, à cette heure où l'inspiration du bien le foudroyait, il était prophète.²⁶ » Le seul emploi du mot « prophète » vient confirmer l'implication de Dieu dans ce processus de libération. De ce fait, il serait logique d'associer la future nation à un culte chrétien catholique, et à plus forte raison lorsqu'elle se dote d'un lieu pieux. D'autre part, même si la traversée n'est point explicitement évoquée, l'énoncé de la mission prouve que l'entreprise se solde par l'accession d'un milieu de vie différent du précédent : « Surtout je veux créer un centre d'activité et de régénération nationales, où mes compatriotes apprendront comment on peut forger l'indépendance d'une race.²⁷ » La formation d'une société nouvelle et autonome est, par la même occasion, validée par l'évocation des concepts de nation (race), de renaissance (régénération), de travail (forger) et de liberté (indépendance). Toutefois, comme nous le constaterons avec le roman d'Emmanuel Desrosiers, bien qu'habituellement religieux, le culte peut se vouer à autre chose qu'à un Dieu.

L'importance accordée à la technologie et au progrès dans *La fin de la terre* donne l'impression que la science s'est développée au détriment de la religion. Certains individus que l'on présente comme des marginaux ont tout de même conservé le respect des valeurs religieuses. Mais justement, la marginalisation de ces pratiques témoigne d'une chute importante de l'influence cléricale. Dans ce cas, quelle instance permet à la société de conserver un certain ordre ? C'est dans cette optique que nous considérons que la libération du peuple de la Terre résulte d'une percée technologique plutôt que d'une intervention providentielle :

Le Rayon K avait certes prolongé la durée de l'existence des hommes d'une cinquantaine d'années, mais rien n'avait encore été trouvé qui put enrayer la

²⁶ Jean-Charles HARVEY, *op.cit.*, p. 9.

²⁷ *Ibid.*, p. 52.

mort. Les humains ne connaissaient plus la douleur physique, mais par contre subsistait toujours l'incertitude morale, le plus grand des maux des hommes, plus grand même que la mort.²⁸

À l'évidence, l'institution scientifique maintient l'ordre dans le monde ; à l'instar d'un ordre moral assuré par la religion, nous avons droit à un ordre physique régi par la science. Toutefois, la libération des maux physiques n'assure aucunement l'uniformisation du peuple ; elle a plutôt la propriété de diviser la population. Donc, la complète liberté dont bénéficient les Terriens engendrerait le chaos qui règne sur la planète et justifierait la présence de « dissidents à une théorie quasi universellement se.²⁹ » Ceci étant dit, le culte scientifique, aussi dysfonctionnel soit-il, existe bel et bien dans *La fin de la terre*.

Ce qui ressort de l'analyse de la réécriture de ce mythe est que la libération est impérativement une entreprise de société qui demande la mobilisation de plusieurs individus semblables, d'où l'idée de nation. Cela tombe sous le sens. Par contre, la force du groupe ne réside pas dans le nombre, mais dans l'unification par le respect d'une idéologie commune, la peur de l'inconnu engendrant la division. Cette idéologie, pour assurer le maintien de l'ordre social, doit être en mesure de répondre à des questions d'ordre moral, réponses ayant la particularité de standardiser les comportements des individus.

En somme, ces récits utopiques tracent bien le portrait d'une nation canadienne-française en cours de formation. Même si ces œuvres relèvent de la fiction, le nationalisme qui s'y inscrit fait partie d'une entreprise réelle qui prend place dans la province de Québec

²⁸ Emmanuel DESROSIERS, *op.cit.*, p. 94.

²⁹ *Ibid.*, p. 48-49.

à cette époque. Union, uniformisation, indépendance et autonomie sont des concepts nationalistes qui parsèment les utopies québécoises *Robert Lozé* d'Errol Bouchette, *Némoville* d'Emma-Adèle Lacerre, *Marcel Faure* de Jean-Charles Harvey et *La fin de la terre* d'Emmanuel Desrosiers. De surcroît, la présence de mythes religieux dans ces œuvres révèle l'importance du rôle que joue la religion dans l'unité nationale, et à plus forte raison lorsque les valeurs traditionnelles préconisées par le clergé, la langue française, l'attachement à la terre et la pratique de la religion catholique deviennent l'objet d'un culte et les caractéristiques identitaires d'une société. En regard de ces constats, comment se fait-il que des œuvres, qui ont pourtant fait la promotion d'un clérico-nationalisme encouragé à cette époque, soient passées pratiquement sous silence ou, du moins, n'aient pas bénéficié de l'attention à laquelle nous nous serions normalement attendus ? Nous pouvons, à cet effet, émettre quelques hypothèses. D'abord, il est vrai que le roman d'Errol Bouchette se situe dans un courant de pensée dominant au Québec en faisant valoir l'indépendance économique du Canada français.³⁰ Par contre, l'auteur prêche plutôt le progrès que le traditionalisme et s'inspire d'une industrialisation étasunienne, tandis que le nationalisme lutte contre la menace de l'assimilation anglophone. Ensuite, *Marcel Faure* semble avoir tout du roman clérico-nationaliste modèle, mais la critique qu'il fait des institutions canadiennes-françaises a certainement eu pour effet de choquer le clergé. D'ailleurs ce dernier n'a pas épargné le roman des ciseaux de la censure.³¹ Enfin, pour ce qui est de *Némoville* et de *La fin de la terre*, il y a fort à parier que leur manque de vraisemblance, étant donné que ces romans relèvent de la science-fiction, a contribué au

³⁰ Jean-François CHASSAY, *Voix et Images*, « Sciences et technosciences au Québec : Robert Lozé face au progrès », Montréal, Université du Québec à Montréal, printemps 1994, p. 464.

³¹ Pierre HÉBERT *et al.* *Dictionnaire de la censure au Québec*, Montréal, Fides, 2006, p. 443.

désintéressement de l'élite bien pensante. Peut-être que, finalement, la réponse à la promotion d'un clérico-nationalisme se trouvait, encore à cette époque, dans le roman régionaliste.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

- BOUCHETTE, Errol. *Robert Lozé*, Montréal, Pigeon A.P. Pigeon imprimeur, 1903, 170 p.
- DESROSIERS, Emmanuel, *La fin de la terre*, Montréal, Librairie de l'Action catholique française, 1931, 107 p.
- HARVEY, Jean-Charles. *Marcel Faure*, Montmagny, Imprimerie de Montmagny, 1922, 214 p.
- LACERTE, Emma-Adèle. *Némoville*, Montréal, Les éditions du Résurrectionniste, 2003, 195 p.

Études

- BRUNEL, Pierre. *Mythocritique ; Théories et parcours*, Paris, PUF, 1992, 294 p.
- BRUNEL, Pierre. *Mythe et Utopie : leçons de Diamante*, Napoli, Vivarium, 1999, 110 p.
- CHASSAY, Jean-François. *Voix et Images*, « Sciences et technosciences au Québec : Robert Lozé face au progrès », Montréal, Université du Québec à Montréal, printemps 1994, p. 464 à 544.
- CIORANESCU, Alexandre. *L'avenir du passé : Utopie et littérature*, Paris, Gallimard, 1972, 298 p.

HÉBERT, Pierre *et al.* *Dictionnaire de la censure au Québec*, Montréal, Fides, 2006, 715 p.

LINTEAU, Paul-André *et al.* *Histoire du Québec contemporain ; de la Confédération à la crise*, Montréal, Boréal express, 1979, 658 p.

SOCIÉTÉ BIBLIQUE CANADIENNE. *Traduction œcuménique de la Bible*, Montréal, 1988, 1861 p.

STAQUET, Anne. *L'utopie ou les fictions subversives*, Zurich, les éditions du Grand Midi, 2003, 182 p.

La lutte raisonnée de l'espérance

Nicolas Dubé-Le Corff*

Ce monde est laid, austère, aseptisé.

Concretus, mon enfant, écoute-moi et laisse-moi t'aider à comprendre que ce monde est à la fois beau et idéal, pas ici et maintenant, mais dans son absolu, en ce sens qu'il tend vers la beauté et que, dans sa réalité ultime et finale, l'idéal sera atteint et immortalisé.

L'esprit humain cherche inlassablement à faire entrer les différentes réalités et entités en résonance les unes avec les autres. Sous-trait, sous l'emprise de sa raison, à la douceur de l'insouciance, il est contre sa propre volonté investi d'une lourde tâche, celle de chercher en toute chose une fin ainsi qu'une cause qui ne soient pas cette chose elle-même. En établissant qu'un élément se rapporte à plus grand et est déterminé par plus petit, la raison tente d'expliquer les choses, ou plutôt de les accepter.

Est-ce à dire, Abstractus, que les explications de la raison doivent être acceptées plutôt que proprement expliquées et intuitivement ressenties? La voie de la raison est-elle si misérable ?

Silence, Concretus, et écoute-moi. Quand, considéré seul, un élément est dépourvu d'ancrage, instable dans l'existence, l'esprit le greffe abstraitement à un concept plus grand, où il prend place et acquiert une raison d'être. Fortifiant la charpente d'une structure plus grande que lui, l'élément se trouve la cause d'une fin qui lui est extérieure. Ainsi l'idée trouve sa fin en la motivation qu'elle

* Cégep de Saint-Laurent

gènère, la motivation en l'acte qu'elle induit, l'acte en les conséquences qu'il occasionne. Ainsi la douleur trouve sa fin en la leçon qu'elle apporte, la leçon en les réflexions qu'elle force, les réflexions en l'amélioration qu'elles provoquent. Ainsi la lettre trouve sa fin en le mot qu'elle compose, le mot en la phrase qu'il enrichit, la phrase en le paragraphe qu'elle rend cohérent, le paragraphe en le texte qu'il soutient. Ainsi l'atome trouve sa fin en la molécule chimiquement active qu'il engendre, la molécule en le système complexe qu'elle rend viable, le système complexe en la planète qu'il peuple, la planète en l'Univers dont elle fait partie. Chaque entité, par ce sempiternel processus, par cet infini jeu fonctionnel de poupées russes, se trouve la cause d'une fin qui lui est supérieure et qui l'englobe.

Abstractus, l'argumentaire est rigoureux, certes, mais...

TAIS-TOI, CONCRETUS, TAIS-TOI ET FOURVOIE-TOI DANS LES DÉDALES DE MA LOGIQUE. Je continue : l'esprit, pour comprendre une chose et lui donner un sens, en plus de chercher à l'assujettir à plus grand *...être assujetti, je connais...*, s'emploie aussi à la disséquer pour voir les éléments plus petits qui, assemblés, lui permettent d'exister. Le jeu de mises en abyme précédemment décrit se trouve de cette façon renversé, et l'on se met à creuser vers la source plutôt que de s'élever vers la fin. Dans une inassouvissable quête rétrograde vers la cause première, on recule des conséquences d'un acte à l'idée engendrant sa motivation ; on passe d'un progrès à l'erreur l'ayant originellement permis ; on décompose une œuvre littéraire jusqu'aux unités sémantiques qui la bâtissent ; on passe de l'Univers immensément grand aux quarks infinitésimaux qui s'agitent au cœur de chaque noyau atomique. Chaque entité se trouve, par cette opération, scindée en éléments qui lui sont antérieurs dans la chaîne de la causalité *...car assujettir, tu connais...* et qui, par le fait même, devraient en expliquer la raison d'être.

Je n'y...

Ainsi cherche-t-on à assouvir l'intelligence de ses pulsions de compréhension absolue, d'une part en s'étendant vers l'infiniment grand, et d'autre part en se focalisant sur l'infiniment petit. À chaque étape de ces deux opérations inverses, on se heurte à un déplacement du problème initial, voire à sa multiplication ; c'est là l'écueil de cette démarche intellectuelle. Comment avoir la prétention de supposer que l'esprit humain soit capable de comprendre, dans son indicible complexité, le monde ? Comment supposer, même en admettant que le monde puisse être appréhendé de façon logique, que le cerveau humain soit capable de l'intellectualiser ?

...comprends rien. N'es-tu pas censé chercher à démontrer la beauté du monde ? Je ne sais pas ton...

Toute entité peut être analysée selon cette démarche, et dans tous les cas s'impose à nous l'écueil de la double infinité.

Lors de l'étude d'un texte littéraire, on peut se perdre en essayant de comprendre l'œuvre dans sa globalité ; on peut établir une infinité de liens avec le contexte mondial, politique, artistique ; on peut s'égarer en *...raisonnement...* suppositions, en conjectures quant à la portée de l'œuvre, quant à l'intention de l'auteur. Jamais on ne pourrait affirmer avoir vidé une œuvre de toute sa substance, l'avoir analysée d'une façon absolument exhaustive. De la même façon, lors de l'étude d'un texte littéraire, on peut se perdre dans l'infinité intrinsèque de chaque paragraphe, de chaque phrase, de chaque mot. On peut s'attarder indéfiniment sur la connotation particulière de chaque unité sémantique d'un texte.

Le même problème survient si nous nous livrons à l'étude de la double infinité numérique. Force est d'admettre qu'en aucun cas il ne serait possible de compter tous les nombres naturels et d'ainsi saisir cet ensemble dans sa totalité ; force est d'admettre également qu'en aucun cas il ne serait possible de compter toutes les

subdivisions entre deux valeurs entières successives dans l'ensemble des nombres réels.

Je ne te suis plus, Abstractus. Ce que tu dis semble intelligent, mais...

Ce sont là deux illustrations de l'impossibilité de saisir une chose dans l'inexprimable immensité de son infinité bidirectionnelle, et je te prierais, pauvre Concretus, mon enfant, de réprimer tes impertinences et de m'écouter. Si mon discours te dépasse, assume ta médiocrité, tais-toi et crois-moi. ... *je suis perdu. TAIS-TOI!*

L'espoir de donner un sens à l'existence par la compréhension absolue de celle-ci est d'autant plus illusoire lorsqu'on se rend compte de la non complémentarité des deux quêtes de l'infini : celle de l'infiniment petit et celle de l'infiniment grand. Comment peut-on prétendre que le monde recèle en lui-même la perfection, pour revenir à mon exemple, des nombres rationnels, et puisse justement être appréhendé par la compréhension de cette perfection ? C'est à cet écueil que se heurtent la relativité générale du gigantesque et la mécanique quantique du minuscule, et leur conciliation s'y heurte encore davantage – d'où l'incapacité de l'homme à unifier ces deux théories.

Maintenant que je considère comme étant démontrée l'impossibilité de donner un sens à l'existence par sa compréhension, je dois commencer à développer l'analogie qui me permettra de te convaincre, Concretus – toi et tous les autres – de la beauté de ce monde. Si nous arrivons à découvrir un motif qui caractérise l'existence, si la logique nous autorise à transposer analogiquement ce motif à toutes les échelles, et si, sans comprendre la double infinité, sans pouvoir la saisir dans sa totalité, on peut néanmoins la définir par ce motif, on pourrait arriver à d'intéressants résultats.

C'est ainsi que tu comptes développer ta vision utopique, Abstractus ? Tu ne devrais pas contester le monde tel qu'il est présentement, expliquer comment l'homme pourrait le rendre meilleur ? Comment peux-tu espérer, avec ton approche purement eidétique et si éloignée du réel, avoir la moindre idée de ce que devrait être une société idéale ?

VOILÀ TON PROBLÈME, CONCRETUS, VOILÀ VOTRE PROBLÈME À TOUS. Tu te crois l'ombilic de l'Univers ; comme tous les autres, tu crois que, de ton point de vue purement subjectif, de ton singulier et précis emplacement dans le temps et l'espace, tu peux tracer l'épure d'un monde meilleur, d'un monde parfait. Ton erreur fondamentale est de croire en l'homme, en son amélioration intrinsèque ; ton impardonnable bavure est de voir la psyché humaine comme un mécanisme dynamique qui peut tendre vers le bien. Mais tu te trompes : l'homme marche constamment dans les sillons déjà tracés d'un cheminement psychologique prédéterminé. C'est ce cheminement que suivait le philosophe grec de l'Antiquité, que bravait l'esclave noir du début du siècle, que traverse l'opulent Américain d'aujourd'hui et que tu empruntes toi-même, Concretus. Derrière ses apparences dynamiques, auxquelles tu t'attardes à tort, la psyché humaine est statique, et c'est sur ce statisme et sur la possibilité de sa transposition à des entités qui ne sont pas proprement humaines qu'est fondé mon raisonnement. Car si en effet un schème, statique dans le temps, correspond à l'existence humaine, et si ce schème peut analogiquement être transposé à une société, au monde entier, il devient alors possible d'anticiper objectivement le futur de cette société, de ce monde. Or, ma vision de ce schème humain étant profondément positive, ma vision du schème sociétal et mondial le devient aussi, et on en arrive à l'épithète dont je revêts ma théorie : l'utopie du statisme optimiste.

Développons l'analogie. Les humains commencent tous leur vie dans un état de dépendance absolue à leurs parents. Ils gagnent peu

à peu en maturité, accumulent les expériences, commencent à avoir leurs propres opinions. Ils se mettent à réclamer leur indépendance, ils veulent respirer, se découvrir. Au cours de leur jeunesse, au printemps de leur vie, se multiplient en eux les prétentions idéalistes, que celles-ci soient dirigées vers leur condition personnelle future, vers la condition de la société au sein de laquelle ils évoluent ou vers l'état de la planète, voire de l'Univers entier. Alors qu'ils traversent d'autres expériences, ils se désillusionnent, étant confrontés aux inébranlables réalités de la condition humaine. Leurs élans idéalistes sont progressivement annihilés dans une passivité routinière. Ils traversent de nombreuses crises, à la recherche de leur identité et du sens de leur vie. Le désir de donner un sens à celle-ci les pousse à laisser leur marque dans le monde, que ce soit par des actions mémorables ou par l'engendrement d'une descendance, et ils aspirent ainsi à l'immortalité. L'homme qui a bien vécu quitte donc le monde avec un bel espoir : celui que les traces, mémorielles ou vivantes, qu'il a laissées sur terre marqueront sa continuité ; ainsi s'éteint-il en paix.

S'impose alors au vif sens de l'observation de l'esprit limpide la constatation d'une similitude manifeste entre ce schème de la vie humaine et celui d'autres phénomènes humains à plus grande échelle – un courant de pensée, une société, l'humanité dans son entièreté.

Mais tu dis...

Considérons, pour exemplifier ma thèse, un courant de pensée qui te sera intelligible, Concretus, toi qui cries pour du concret, qui piaules pour du palpable, qui te lamentes pour du maintenant, qui vocifères pour de l'ici : le mouvement d'opposition à l'éventualité d'une hausse des droits de scolarité dans les universités québécoises *...n'importe quoi, tu divagues dans...* Le mouvement naît, dépendant des quelques têtes qui le dirigent ; il se laisse porter, sans ambition, par celles-ci ; il est faible, mou. Des événements – la

concrétisation de la hausse des droits de scolarité, la tenue de plusieurs grèves dans divers établissements, la popularité grandissante de certains caïds estudiantins – lui font prendre de l'ampleur, font en sorte que les étudiants sont collectivement envahis de projets idéalistes ; le mouvement devient dynamique, acquiert une importance croissante ; d'autres événements – les débordements de certaines manifestations, le mépris d'une partie de la population, l'inertie du gouvernement et sa fermeture totale à toute négociation – désillusionnent progressivement les étudiants, lesquels se rendent éventuellement à l'évidence que la gratuité scolaire ne leur sera pas accordée. Une fois la verve populaire essoufflée, ce qui reste du mouvement traverse des crises : les étudiants qui persistent se retrouvent isolés, désespérés, tentent de regagner l'appui populaire et finissent eux-mêmes par questionner la viabilité de l'idéal qu'ils défendent. Le mouvement s'éteint toutefois dans un certain espoir, dans le sentiment général qu'il n'a pas été inutile : il a donné lieu à des manifestations aux proportions inégalées, a fait germer dans la conscience de milliers d'étudiants l'aspiration à l'équité sociale, à la protection de l'accessibilité à la connaissance et il pourra inspirer les générations futures qui réussiront peut-être là où lui a échoué.

Continuons en montrant qu'il est aussi possible de transposer le schème individuel humain à une société entière *...un délire théorique...* Imaginons un peuple qui se développe dans l'ignorance collective. Les individus sont contrôlés par les autorités gouvernementales et religieuses. Des expériences – l'enrichissement du pays, l'apparition d'universités, la diffusion du savoir – permettent aux individus de s'affranchir de cette dépendance et de cette soumission aux autorités ; délivrés de l'ignorance, ils sont aptes à réfléchir et se rendent compte de l'état de réclusion dans lequel on les tenait. Naissent alors en eux des idéaux ainsi que l'espérance du changement et, dans une ferveur collective, ils militent pour obtenir des droits et croient le bonheur finalement à portée de main. D'autres expériences – la prise de conscience de l'impossibilité de la

réalisation de certains idéaux ; le sentiment d'incapacité à épurer leur société de ses vicissitudes ; l'évidence que, malgré les avancements de leur condition, le bonheur demeure inaccessible – font tomber la fièvre collective. La société est traversée par de multiples crises – taux de chômage et de suicide élevés, maladie ; pauvreté de la vie culturelle et intellectuelle. Si le peuple vient éventuellement à s'éteindre, il s'efforce de conserver ..*complètement déconnecté*..., dans sa sélective mémoire collective, les pans les plus glorieux de son histoire.

Finissons d'établir la suprématie ..*de toute réalité*... de mon analogie en l'étendant à plus grande échelle, celle de l'humanité, et approchons-nous par le fait même de l'utopie du statisme optimiste. Résumons l'incomplète histoire de l'Homme et permettons-nous d'anticiper son dénouement. *L'Homo erectus*, durant des millénaires, vit à la manière d'un enfant : il consacre son quotidien à satisfaire ses besoins immédiats, il vit dans le moment présent, n'ayant pas la possibilité d'espérer une amélioration de sa condition, de bâtir des projets d'avenir. Des événements capitaux – l'apparition de l'écriture (et en même temps du raisonnement intelligent que seul le langage autorise), la sédentarisation, l'amélioration de la qualité de vie – mettent en place des circonstances permettant à l'homme de rêver, d'espérer, de croire en l'humanité et en son avancement. D'autres événements – le désastre des guerres mondiales et autres génocides ; les limites de la science et la stagnation technique qui se feront éventuellement ressentir ; les changements climatiques qui sont symptomatiques d'un inévitable suicide de l'humanité ; le problème de la simultanéité d'une croissance de la population mondiale et d'une décroissance des ressources permettant la vie humaine – viennent remettre en question la valeur de l'homme et abolissent les idéaux qu'il avait édifiés et vers lesquels il se projetait. Le monde traverse donc une période de crise durant laquelle ..*tu cherches à m'égarer*..., sans le support moral

qu'apportait une foi en l'humanité, des problèmes qui semblent insurmontables doivent être gérés et réglés.

Qu'arrive-t-il au terme de la civilisation humaine, au terme de notre singulière expérience terrestre ? Vers quoi nous dirigeons-nous, que nous est-il permis d'espérer ..*me supprimer*..., à quelle utopie nous est-il permis de nous accrocher quant à notre destination ultime en tant qu'individus, en tant que sociétés ou en tant qu'humanité entière ?

L'analogie que je viens d'établir nous permet de répondre à cette question. Le parcours humain, à des échelles diverses, semble se dérouler en respectant le même schème, la même structure, et je viens d'en détailler les étapes et de montrer la façon dont elles prennent forme ..*dans tes divagations alambiquées*... dans divers systèmes humains. Dans tous les cas, qu'on soit à l'échelle de l'individu, du courant de pensée ou de la société, le parcours de l'homme se termine dans une nostalgie optimiste, dans l'espoir, dans le contentement. À l'échelle ultime de l'humanité, on a pu constater que le moule fonctionne à merveille, et que les étapes de notre histoire épousent parfaitement le schème abstrait des expériences humaines à plus petite échelle. Pourquoi en irait-il différemment du dénouement de l'histoire de l'Homme ?

Comme lors de la somme d'une suite infinie en mathématiques, dans lequel cas, bien qu'on soit confronté à la sommation d'un nombre infini de termes, on parvient à une valeur fixe et finie, et on réussit donc, sans pouvoir considérer individuellement chaque terme, à les qualifier dans leur ensemble, on réussit ..*dans ton labyrinthe de verbiage sibyllin*..., dans le cas de l'écueil de l'infinité bidirectionnelle précédemment expliqué, à qualifier dans sa totalité cette double infinité ; car si les infinitésimaux de l'expérience humaine comme ses déploiements à grande échelle tendent vers l'idéal, si chacun est destiné à atteindre, au terme d'une série d'étapes suivant le schème explicité plus tôt, le bonheur et l'espoir,

cela signifie qu'au terme de l'humanité entière, quand tout touchera à son dénouement, quand, au même moment, toutes les vies humaines, tous les courants de pensée, toutes les sociétés et le monde que leur somme compose tendront vers leur finalité, alors on touchera individuellement, collectivement et globalement à une félicité utopique.

Ainsi, sans même considérer que l'homme puisse s'améliorer, sans considérer l'impact d'une quelconque action humaine, mais simplement en observant le schème statique et positif qui semble tout déterminer et en l'étendant analogiquement, on obtient une utopie à l'échelle de l'humanité qui s'impose d'elle-même, et on arrive à l'évidence de la beauté ultime et autosuffisante du monde.

Abstractus, tu essaies de me ...Concretus... faire taire, d'enterrer ma voix derrière tes myriades de paroles savantes, ...tais-toi... derrière la crécelle de ton monopole discursif ... JE T'AI DIT... mais tôt ou tard tout fait surface, tu ne peux me contraindre ...DE TE... indéfiniment, certaines choses sont incoercibles ...TAIRE... et j'en suis, comme la pulsion freudienne ou la vérité cachée ...MAINTENANT... ET JE NE BAISSERAI PAS LE TON !

Je ne baisserai pas le ton.

Concretus, je t'en prie... Tu dois me laisser parler, Abstractus. Tu dois me laisser m'exprimer à mon tour ... s'il te plaît... n'es-tu pas en train d'incarner l'inverse de ce que tu prétends être ? Tu te veux logique, scientifique, tu te veux le porte-parole de l'objective vérité, de la vérité argumentée et prouvée, de celle qui échappe à tout doute, mais pourtant tu m'empêches de parler, tu crains la contestation, trembles devant toute remise en question ; tu imites la religion, adoptes son dogme et sa surdité. ...arrête... NON, JE N'ARRÊTERAI PAS! JE NE BAISSERAI PAS LE TON !

Tu parles comme si tous les hommes arrivaient à la conclusion de leur vie et regardaient cette dernière avec satisfaction ; tu parles

comme si tous les courants de pensée et toutes les sociétés qui ont cessé d'exister se sont éteints dans l'harmonie et sans discorde. L'optimisme de ton « utopie du statisme optimiste » me semble profondément aléatoire et facilement interchangeable avec le pessimisme ; tu aurais ainsi pu tenir pareil discours pour défendre une « dystopie du statisme pessimiste ».

N'as-tu donc pas la moindre idée...

Mon utopie est presque aussi eidétique que la tienne, Abstractus. Mon utopie, à l'image de la tienne, et même davantage, s'affranchit du temps et de l'espace. Dans mon utopie, l'horloge cesse de faire entendre son décompte métronomique ; dans mon utopie, le mouvement est délesté de sa nature spatiale et s'éternise en une intemporelle inertie. Mon utopie, à l'opposé de la tienne, ne tend vers rien, ne présuppose rien, n'est le résultat d'aucune opération mathématique complexe, d'aucune acrobatie logique ; elle peut prendre forme sans la nécessité de la sommation d'une double infinité éthérée. Mon utopie est simple et n'est pas dépendante d'une assimilation de toutes les formes humaines et sociétales à un même schème abstrait et, plus souvent qu'autrement, inadéquat.

... des responsabilités qui pèsent sur moi...

Je rêve d'un monde dominé par l'espoir. Je rêve d'un monde composé d'individus qui ne se soumettent pas passivement à leur destin, soit-il une promesse de bonheur démontrée par ton raisonnement logique. Je rêve, à l'opposé du statisme sur lequel tu bases ton discours, d'un dynamisme. Je rêve d'un monde où le schème que tu crois apercevoir dans le parcours de chaque homme prenne réellement forme, mais au prix d'une volonté active de parvenir à cet idéal. Je rêve d'un monde où seraient mises en place les circonstances qui permettraient aux hommes de porter en eux l'espoir, et je rêve du monde qui prendrait forme si les hommes portaient l'espoir en eux. Je rêve d'un monde dont la beauté serait

à la fois cause et conséquence de cet espoir. Et toi aussi tu en rêves, Abstractus. Car seul un tel monde aurait le potentiel de résulter en ce schème transposable que tu juges évident. Seule mon utopie active pourrait donner naissance à ton utopie passive. Seule leur fusion est viable. Comme la nôtre.

L'utopie de l'unique entité que nous sommes.

La mélodie du malheur

Dominique Girard*

La salle est silencieuse, comme chaque fois qu'un concert a lieu. Tous les membres de la communauté sont présents dans l'Auditorium, assis côte à côte dans les 999 sièges disposés en rangées. La scène est grande et bien éclairée. Sur celle-ci trône un immense piano à queue noir ainsi qu'un petit tabouret. Je fais mon entrée, m'assois sur le tabouret et dépose instinctivement mes mains sur les touches. La salle est toujours silencieuse : le concert commence. Les notes se suivent avec harmonie, créant une mélodie parfaitement exécutée. Tout est parfait jusqu'à...

Ici, tout est simple et l'a toujours été. Nous vivons méthodiquement, comme si nous étions programmés, et ce, depuis le tout début. Notre existence se divise en deux cycles qui eux-mêmes se subdivisent en deux. Nous appelons le premier cycle l'Écllosion, celui qui souligne l'arrivée de chaque être dans la communauté. Ce cycle commence par une période d'emmagasinage où le nouvel individu accumule un niveau d'énergie assez élevé pour pouvoir fonctionner convenablement. S'ensuit la période de formation. Elle est exigeante mais essentielle et s'étend sur environ les trois-quarts d'une vie. Tout au long de sa vie, chaque être exécutera les différentes étapes de la fabrication de l'Instrument parfait. En

* Cégep du Vieux Montréal

commençant par le découpage de la base pour les novices jusqu'à l'assemblage final pour les maîtres, les étapes doivent toutes être maîtrisées à la perfection. Chaque maître n'assemble qu'un seul Instrument, un unique et parfait piano à queue qu'il n'utilisera qu'une seule fois. Ceci nous amène au deuxième cycle, beaucoup plus court, qui comprend l'assemblage complet de l'Instrument ainsi que le Concert Final. On appelle ce cycle Exécution. Le Concert Final est donné par le maître ayant terminé l'assemblage de son piano, et tous les membres de la communauté assistent au spectacle dans l'Auditorium. On l'appelle le Concert Final puisqu'il marque la fin de l'existence ; le concert terminé, le maître a achevé sa tâche et doit ainsi quitter la communauté pour laisser la place à un autre être qui poursuivra le même parcours que lui, et ainsi de suite. La liste de tous les individus ayant achevé leur existence est inscrite dans Le Livre, un énorme ouvrage auquel tous les membres de notre société ont accès. Le Livre contient également la liste des membres actuels ainsi que les étapes de fabrication de l'Instrument. Il est aussi possible d'écrire dans Le Livre, si besoin est, pour communiquer une quelconque information, mais personne ne l'a jamais fait ...

Je m'appelle 072 et je fais partie des 1 000 êtres qui forment cette communauté. J'en suis à mon premier cycle, celui de la formation. Je maîtrise déjà presque toutes les étapes de la fabrication, mais n'en suis toujours pas au grand Assemblage. Avez-vous seulement idée de ce que représente cet Assemblage à nos yeux ? Non, bien sûr que non. L'Instrument parfait, créé entièrement de nos propres mains ! Imaginez ! Depuis quand nous livrons-nous à cette tâche ? Depuis toujours. Nous naissons avec cette unique motivation ;

chaque étape de la fabrication est innée. Nous ne sommes aucunement guidés par un autre individu maîtrisant déjà toutes les étapes : nous sommes seuls, toujours. Il y a les confrères, oui, que nous côtoyons tout au long de notre existence mais, pour ce qui est de la fabrication de l'Instrument, nous nous devons d'agir seuls. J'ai mentionné qu'ici tout est simple et c'est vraiment le cas. Non seulement nous avons déjà en nous tout le savoir fondamental essentiel à la création de l'Instrument, ce qui signifie qu'aucun enseignement n'est nécessaire, mais nous n'avons aucun besoin superflu non plus. Par besoin superflu, j'entends bien sûr se nourrir, principalement. Nous avons une tâche précise à accomplir et nous nourrir, nous vêtir ou bien créer des liens entre individus serait une perte de temps que nous ne pouvons heureusement pas nous permettre. Nous ne communiquons que très rarement entre nous et, quand besoin est, la communication se fait par écrit. Ici, tout est simple et tout est silence, à l'exception des bruits d'outils et des mélodies résonnant dans l'Auditorium lors du Concert Final. Rien ne peut nous faire dévier de notre but premier.

Pourquoi alors suis-je en train de perdre un temps précieux à rédiger tout cela ? Aucun être ne se pose de questions ici ; *rien* n'est remis en cause. Le doute n'existe pas non plus puisque tout se présente spontanément. Tout a toujours été ainsi et le changement est un principe qui nous est inconnu. Inconnu de tous en fait, excepté de moi. Je dois partager un événement qui est survenu récemment. Je m'appliquais minutieusement à fixer le pied permettant de tenir ouvert le couvercle de la queue lorsque... le pied étant mal fixé, le couvercle se referma brutalement sur ma main qui était toujours à l'intérieur. Ce qui s'ensuivit fut tout aussi surprenant que terrifiant : un son. Un unique son rauque et éraillé. L'origine du son, bien qu'in vraisemblable, ne faisait aucun doute ; il provenait de nul autre que... *moi*. C'était absurde. Pourquoi un son serait-il sorti de ma

bouche ? Jamais je n'avais entendu quiconque émettre le moindre phonème. En retournant à ma zone de repos, je m'efforçai de consommer ma dose de sommeil quotidienne et obligatoire. Rien à faire, mes yeux restaient grands ouverts, n'arrivant pas à céder à l'appel des ténèbres. Il ne m'était jamais arrivé de sauter une séance de repos, mais seul le son que j'avais émis plus tôt occupait mon esprit. Je me suis levé, tournant en rond dans ma zone. Peut-être était-ce normal ? Peut-être que, sans que je n'aie été au courant, chaque individu passait par cette étape. Peut-être que, au fond, tout le monde ici avait déjà expérimenté cela. Ce qui se passait dans mon esprit à cet instant me fit comme un choc. De l'eau commença à couler le long de ma nuque ; la sensation était étrange, désagréable. Mon système cardiaque se mit à fonctionner plus rapidement ; je dus m'asseoir, pris de vertiges. Je doutais.

Douter, il n'y a pas raison d'en faire toute une histoire, me direz-vous. Mais lorsque tout vous vient spontanément, sans réfléchir, et je dis bien *tout*, oui, il y a de quoi en faire toute une histoire. On aurait dit que le son avait ouvert quelque chose dans ma gorge ; j'en ressentais encore la vibration, comme quand on ajuste les cordes du piano. Ce devait être le même principe. J'étais muni de cordes, à l'image d'un piano, et je les avais accidentellement fait vibrer. Si tel était le cas, alors je pourrais les refaire vibrer *volontairement*. Cette idée était ridicule et j'en étais pleinement conscient. Tout de même, assis sur le rebord de ma couchette, je déployai tous les efforts possibles afin de faire vibrer mes cordes, ne sachant trop comment m'y prendre. Le résultat ne fut nullement fructueux et je finis par me coucher et, me trouvant ridicule d'avoir perdu autant de temps sur cet absurde incident, m'endormis.

De retour dans mon atelier, le manque de repos rendit chacun de mes gestes un peu plus lent. Ma concentration n'était plus la même. Je me mis à douter de chaque mouvement, ne sachant plus de quel côté croiser mes cordes ou dans quel sens tourner mes vis. J'avais beau m'efforcer de supprimer l'incident de la veille de mon esprit, il revenait en force, harcelant mon subconscient jusqu'à m'obliger à arrêter momentanément de travailler. Je m'assis sur mon tabouret et, me trouvant aussi absurde que la veille, j'essayai à nouveau de faire vibrer mes propres cordes. Cette fois, le résultat fut presque instantané : un autre son, similaire au précédent, sortit de ma bouche, me laissant une fois de plus perplexe. En fait, la tonalité semblait provenir de plus profond en moi, non plus seulement de ma gorge, mais bien de mon abdomen. Je répétais l'exercice à plusieurs reprises, réussissant quelques fois à changer la tonalité du son, de plus haut à plus bas. De peur que quelqu'un m'entende, je dus arrêter et me remettre au boulot. L'adrénaline me fit travailler plus vite et, en bout de ligne, je réussis à rattraper le temps perdu. De retour dans ma zone de repos, je recommençai à émettre divers sons, toujours plus contrôlés. Quand je me rendis à l'évidence que je maîtrisais parfaitement mes cordes, une idée grotesque mais intéressante naquit dans mon esprit. Et si...

« Piano ».

Le mot sortit sans effort. « Piano ». Je n'en revenais tout simplement pas. Les mots avaient toujours été présents dans nos têtes et dans Le Livre, mais qui aurait cru qu'on pouvait aussi les faire jaillir de nous, les faire entendre aux autres ! Vous y auriez cru, vous ? Eh bien moi, j'y arrivais à peine ! Ma tête bourdonnait de questions. Il était impossible que je sois le seul à avoir cette faculté. Pourquoi alors personne n'en faisait-il usage ? Personne n'était au courant, évidemment, de la même manière que je ne le savais pas deux jours avant. Je me devais de leur transmettre l'information ! Non... Ils ne comprendraient pas... Ils seraient confus. Ils

pourraient développer une *émotion*, comme la *peur*, et ce ne pouvait être que mauvais. Il était bien écrit dans *Le Livre* que *ressentir* ne faisait pas partie de notre tâche. Mais tout de même, avouez qu'il serait beaucoup plus facile de communiquer avec la gorge et les sons qu'elle produit qu'avec l'écriture ! Rapidité, efficacité ! Parlant d'efficacité, toute cette histoire m'accaparait beaucoup trop. Je mis mon esprit au repos et réussis tant bien que mal à le fermer à toutes pensées.

Plusieurs jours passèrent pendant lesquels je m'efforçai de travailler à la fabrication de mon piano, sans trop penser à ma découverte. J'exerçais quand même mes cordes à chaque retour à la zone de repos, mais sans que cela nuise à mon avancée. Les jours suivants, nous avons tous assisté à deux reprises à un Concert Final, toujours selon la même procédure : le maître joue son morceau à la perfection, s'incline devant la foule et quitte la salle ainsi que la communauté. Le lendemain, un individu quitte sa période d'accumulation et entreprend celle de la fabrication. Même s'ils étaient pareils à tous les autres, j'assistai à ces deux Concerts avec une tout autre attitude. Observons le pianiste, par exemple. Son visage est neutre, comme à l'habitude, sans marque de fierté ni de quoi que ce soit d'autre. Sa tâche est achevée, il a devant lui le résultat de toute une vie de travail ! Mais il ne *ressent* rien puisque ce n'est pas « convenable ». Puis, il sort de scène, toujours sans expression, et personne ne le revoit, jamais. Qu'est-ce qui nous attend après ? Où allons-nous ? Pourquoi personne ne cherche à répondre à ces questions ? Pourquoi suis-je la seule personne qui se permet d'analyser, de douter, de questionner ? Je me devais vraiment de partager mes pensées au reste de la communauté, de l'informer de l'absurdité de notre naïveté. Mon propre Concert Final approchait, je devais faire vite. Rencontrer chaque membre individuellement aurait nécessité

beaucoup trop de temps, je devais rassembler toute la communauté et ne m'exprimer qu'une seule fois : au moment de mon concert.

La salle était silencieuse, comme à chaque fois qu'un concert avait lieu. Tous les membres de la communauté étaient présents dans l'Auditorium. J'ai fait mon entrée, me suis assis sur le tabouret et ai disposé instinctivement mes mains sur les touches. La salle était toujours silencieuse ; le concert a commencé. Les notes se suivaient avec harmonie, créant une mélodie parfaitement exécutée. *Tout* était parfait jusqu'à ce que j'arrête brutalement mon morceau et me lève pour faire face à la foule. Bien qu'un peu surprise, celle-ci resta assise et silencieuse, ne sachant trop quoi faire. Je pris une grande respiration et commençai :

— Bonsoir à tous. Je suis 072 et je ne terminerai pas mon morceau. Je ne quitterai pas non plus cette communauté ce soir. Vous vous demandez sans doute comment je fais pour émettre tous ces sons. En fait, non, vous ne vous le demandez pas. Vous ne vous demandez jamais rien. Tout le monde suit le même parcours, identique en tout point, sans jamais protester. Eh bien, moi, je proteste ! Je proteste contre cette monotonie. Personne ne nous dicte notre conduite, nous agissons par nous-mêmes, répétant invariablement les mêmes gestes, parce que c'est ce que nous savons faire, parce qu'agir autrement serait angoissant. Parlons-en de l'angoisse ! Parlons de la peur, parlons de *ressentir*. *Le Livre* nous le déconseille ; alors, sans poser de questions, nous nous conformons. La peur ne vous détruira pas. La peur vous rendra plus fort. Et puis, qu'advient-il de nous quand nous quittons cette salle ? Vous refusez de le savoir ? Y avez-vous même jamais songé ? Eh bien ce n'est pas ce soir que je le découvrirai puisque, comme je l'ai mentionné au début, je ne

quitterai pas cette communauté ce soir, et vous non plus d'ailleurs. Je vais vous apprendre à utiliser vos cordes internes et, ensemble, nous changerons.

La réaction a été instantanée ; dès que le premier mot eut franchi mes lèvres, tous les individus se sont regardés, bousculés par des émotions qui essayaient tant bien que mal de se former en eux. Personne ne savait quoi faire, aucun d'entre eux n'étant habitué à la nouveauté. Je suis descendu dans la salle, me dirigeant vers ceux qui semblaient les plus perturbés par mon discours. Je leur ai appris comment faire vibrer leurs cordes vocales, comment les contrôler. Au fil des jours, de plus en plus d'individus maîtrisaient les sons, quelques-uns se sont même risqués à prononcer un ou deux mots, maladroitement. J'étais vraiment confiant : chaque individu avait un énorme potentiel, de sorte que tous réunis nous pouvions changer le cours des choses !

Je commençai par établir un système de reconnaissance, les numéros n'étant plus vraiment convenables puisque l'arrivée et le départ de chacun ne seraient plus contrôlés. Je mis donc sur pied, avec l'aide d'un confrère, le système d'Identité. Chaque individu avait désormais un Nom qu'il avait choisi lui-même dans la liste des mots qu'il connaissait et certains, même, en inventèrent un. Chaque personne devint alors *unique*. Ce concept était nouveau et il fallut à tous les individus un certain temps avant de comprendre le principe de l'Identité et ainsi arrêter de se fier aux autres pour agir. Ils finirent toutefois par comprendre et il en résulta une société où tous géraient leur temps différemment.

N'étant plus contraints de fabriquer leur piano à queue, les membres de la communauté bénéficièrent d'un surplus de temps libre.

Une fois que la quasi-totalité des membres de la société eut maîtrisé parfaitement la parole (terme que je forgeai pour « parler » des sons que nous pouvions émettre avec nos cordes vocales), l'emploi du temps devint de moins en moins chargé. Certains décidèrent de continuer le montage de leur piano, en en fabriquant plus d'un, de différentes couleurs et de différentes formes. C'était d'une *originalité* époustouflante. Certains autres se mirent à l'écriture. S'inspirant du Livre, ils écrivirent leur propre histoire, décrivirent de quelle façon ils avaient vécu la Révélation, etc. Ceux-ci utilisèrent un ancien atelier pour stocker leurs ouvrages et les offrir à qui voulait bien les lire. Un groupe d'individus se relayaient pour surveiller la pièce, à tour de rôle, suivant un horaire précis. Les quelques personnes qui avaient décidé de continuer à fabriquer des pianos utilisèrent la même technique pour exposer leurs Instruments et, ainsi, on appela le principe des relais et des horaires les Métiers. Tous se mirent à travailler chacun de son côté à différentes tâches, selon différents horaires. Certains s'occupaient de gérer le roulement des *employés* en commençant à échanger des livres (ou des pianos) contre des heures de travail. Cette façon de faire étant imparfaite, je mis donc sur pied un système de pièces de métal rondes auxquelles j'attribuai différentes valeurs. J'appelai ce système l'*argent*. Chaque *employé* recevait un *salaire* (somme d'argent versée à la fin de la journée de travail) dont le montant était fixé par le nombre d'heures travaillées et par le degré d'importance dudit travail. Le salaire était attribué de façon équitable, du vendeur au fabricant : la difficulté du travail n'étant pas la même, le salaire se devait de varier en conséquence. On utilisait ensuite l'argent gagné à diverses fins, par exemple pour l'achat d'un livre, d'un piano ou d'un quelconque service. Je regardais évoluer ma nouvelle société avec une grande *admiration*. Pour pouvoir bien observer la population, je m'étais installé dans une haute tour où j'avais un accès privilégié au va-et-vient de tout un chacun. Les progrès étaient immenses et ne faisaient que commencer !

D'ailleurs, bien qu'il ait fallu du temps aux *habitants* avant d'arrêter de se fier aux autres, leur *indépendance* était maintenant acquise. Chacun agissait désormais à sa façon, les métiers ayant eu pour effet de créer une différence d'un habitant à l'autre. Tous développèrent une *personnalité* unique, une façon de penser bien à eux ; tous géraient leurs *réactions* différemment. Certains se rejoignaient plus que d'autres dans leur façon de penser et je pus observer les premiers *liens* interpersonnels se créer. Je pouvais les observer, certains formant des groupes, d'autres développant des *affinités*, de la *complicité*. C'était très beau à voir. Certains commencèrent même à cohabiter dans leur zone de repos, partageant leur lit et leur espace. Dire que nous nous regardions à peine ! Et voilà que nous partagions tâches, espaces et *émotions* !

Quarante-cinq jours s'étaient écoulés depuis la Révélation et le progrès se poursuivait. Après avoir acquis *confiance* en eux, ils durent apprendre à douter, douter d'eux comme j'avais douté de moi au départ. Leur apprendre à douter s'avérait un bon moyen de les faire avancer. Ils assimilèrent très bien le concept, bien que certains furent un peu perturbés et trouvèrent difficile de fixer la limite entre ce qui devrait nous faire douter et ce qui ne le devrait pas. Certains développèrent l'*intuition*, ce qui leur rendit la tâche plus simple. Le doute amena aussi des *conflits*. Grâce aux liens interpersonnels, ils avaient commencé à faire *confiance* aux autres, mais l'arrivée du doute brisa des groupes, les individus doutant de l'*authenticité* de leurs liens. Je devais m'y attendre : tous ne pouvaient pas s'entendre à merveille. J'étais quand même *satisfait* du travail que j'avais accompli. Mon admiration s'était changée en *fierté*.

À partir de ce moment, les choses commencèrent à évoluer de plus en plus vite. Les émotions occupèrent une place plus importante dans la vie de tous, elles étaient partout, gérant presque nos vies. La *peur* et la *joie* furent les premières à surgir. L'*excitation*, l'*énervement*, la *surprise* et l'*inquiétude* suivirent. Pour moi, tout allait bien, ma *fierté* grandissait démesurément en constatant qu'ils *ressentaient* les choses, qu'ils se laissaient guider par leurs émotions. J'admirais tous ces êtres comme si je les avais créés de ma main, ce qui n'était pas complètement faux. Puis il y eut l'*insécurité*, la *nervosité*, la *tristesse*. Les visages se durcirent, les lèvres s'étirèrent de moins en moins. Je ne vis pas venir la régression, j'étais encore aveuglé par ma création. Suivirent le *découragement*, la *colère*, la *jalousie*, le *mépris*, l'*arrogance*, la *confusion*. Puis tout dégringola, sérieusement. Les conflits devinrent plus *intenses*, on pouvait même entendre *crier* quelques fois. Je n'étais pourtant pas *inquiet*, ce devait être le processus logique vers une société harmonieuse ; il fallait tolérer quelques différends pour mieux pouvoir s'apprécier ensuite ! Ils évacuaient un peu de leur *colère* et cela ne pouvait être mauvais. J'avais pourtant tort. En me réveillant un matin, le soixante-septième jour, j'ai senti la *panique*. La *tension* était palpable et j'ai vite compris. Il y avait du sang, un conflit était allé trop loin. La *violence* venait de s'installer. Ce concept ne me plaisait pas du tout. Criez tant que vous voulez mais, diantre !, ne vous tapez pas l'un l'autre ! Quelle absurdité ! Je décidai pourtant de ne pas intervenir ; ils étaient débrouillards, ils pourraient-affronter cette situation avec *logique*. Je les observai discuter entre eux, se rassurer, se questionner. Les rues étaient toujours bondées, grouillantes, mais un matin...

Où était tout le monde ? Je venais de m'installer devant la grande fenêtre de ma tour, mais j'avais beau regarder partout... Voyons, ce n'était pas possible ! Ils ne pouvaient pas être tous encore

endormis ! J'attendis un moment puis, plus *curieux* qu'*inquiet*, je descendis dans la rue. La ville paraissait plus vide encore que vue d'en haut. Je me risquai à regarder à travers quelques fenêtres, mais il n'y avait personne, nulle part. Je m'enfonçai plus loin dans les rues, dans un secteur plus isolé de la ville. J'entendais un bruit, un genre de bourdonnement. J'identifiai bientôt le bruit comme étant des voix, beaucoup de voix qui s'exprimaient en même temps. Je me guidai au son, tournant chaque coin de rue avec l'espoir de trouver la source des voix. Ma curiosité fut assouvie puisqu'en tournant le dernier coin de rue, ils étaient là, regroupés dans cette rue cachée par un grand immeuble. À ma vue, les voix cessèrent et un individu sortit du lot, s'avançant vers moi.

— Bonjour 072. Je suis 476 ou, si tu préfères, Pierre. Comment te sens-tu parmi nous, à notre niveau ? La vue est différente, n'est-ce pas ? Tu peux cesser de nous compter des yeux, nous sommes tous là, et nous sommes tous là pour toi. Qui es-tu au juste ? Qui t'a permis, un matin, de nous imposer ta loi ? Qui es-tu pour penser qu'il est *juste* de vivre ainsi ? Oh oui, c'est merveilleux ! Nous parlons, nous ressentons, nous *évoluons* ! Mais est-ce vraiment pour le mieux ? Du haut de ta tour, entends-tu nos disputes ? Ressens-tu nos *peurs* ? Regarde les rues : elles sont sales, pleines de déchets que nous, ta *création*, laissons traîner par pure *paresse*. Cette paresse, c'est toi qui nous l'as apprise. Et la violence ? De ton château, l'as-tu vue ? Tu ne l'as peut-être pas voulue, mais elle aussi c'est toi qui nous l'as apprise. De quel droit ? De quel droit as-tu détruit ce que nous étions ? Tu as tué notre simplicité avec ta complexité. As-tu vu un piano à queue dernièrement ? Ils sont bancals, mal peints et sonnent faux. C'est ta faute. Tout est de ta faute. Tu as abusé de notre naïveté pour nous imposer tes idéaux. Et ce sont ces idéaux qui nous mènent vers une fin certaine, imminente. Tu nous as dépouillés de notre Perfection. Aujourd'hui, c'est à nous de

reprendre le contrôle : le contrôle de nos vies, de La vie. Aujourd'hui, nous reprenons ce qui est nôtre. Aujourd'hui, nous nous débarrassons de l'Imperfection.

476 arrêta de parler et fit un pas en avant.

Et je les vis tous, pour la dernière fois.

L'idéal du zabbalin

Charles-Antoine Gosselin *

Les rues grouillent de monde, après la prière de l'Al-Maghreb. Partout, des couleurs, des ombres, des têtes, des tissus, des fumets épicés ou sucrés, des femmes, des chiens efflanqués, des scooters vrombissants, de la poussière jaune. Tout le monde retourne à la maison ou se dirige vers le centre. Malgré les mille odeurs qui flottent dans la rue, je ne peux m'empêcher de renifler la désagréable senteur de mon maillot, de mes mains. Celle du vieux chiffon. Celle du vieux papier humide réchauffé sous le soleil. Celle des contenants de plastique tachés, des restes de nourriture que les mendiants et les chiens ont laissés derrière eux. Voilà ce que sent un *zabbalin*, un chiffonnier du Caire. Il y a aussi du bruit, beaucoup de bruit : les klaxons, les discussions, les radios, les journalistes à la télévision qui semblent tout savoir et les gens qui crient. Je retourne chez mon oncle dans *Moqatam*, épuisé, en tirant tranquillement ma charrette d'ordures.

Un peu plus loin, de l'autre côté de l'intersection, par un curieux hasard, j'aperçois oncle Salah qui tient notre étendard, celui noir, blanc et rouge de l'Aigle de Saladin, ses deux mains le portant comme une cape, ou plutôt comme une couverture ~~plutôt~~. Il m'aperçoit immédiatement lui aussi, car je lui ai envoyé la main pour qu'il me remarque, et il accourt vers moi en laissant flotter derrière lui son drapeau. Ce que j'étais en train d'imaginer se confirme.

* Cégep Beauce-Appalaches

— Naguib, te voilà tardif !, lâche-t-il, pourtant très heureux de me voir. Abandonne la charrette ici, elle n'est plus importante, et suis-moi : je t'attendais pour partir, tu es un homme désormais et tu te dois de nous accompagner.

Voilà, de grandes aspirations l'animaient, comme tous les autres. Depuis quelques jours, maman et moi avons été témoins de son intérêt grandissant pour ce qui se passait dans le centre : la grande révolte. Il s'interrogeait sur le mouvement. Pourtant, je n'avais pas cru qu'il avait l'intention d'y prendre part lui aussi ; car, après tout, les Coptes ne devaient pas être les bienvenus là non plus et je le lui avais dit. Sa nervosité et son manque d'assurance lorsqu'il me répandit trahirent la spontanéité de sa décision de se révolter.

— Eh bien..., hésite-t-il, j'y pense depuis quelques jours et je crois que le peuple d'Égypte est à l'aube d'une ère formidable. C'est maintenant l'occasion de participer au changement. Je veux ce qu'il y a de mieux pour toute la grande vallée du Nil. Ce qui se passe au centre, place Tharir, est grandiose. Veux-tu m'accompagner ?

— Je ne veux pas, je suis crevé. Est-ce que maman est à la maison ? lui dis-je honnêtement.

— Tu ne viens donc pas aider ton peuple ? insiste-t-il poliment.

Mon oncle est un jeune homme déterminé, mais qui respecte toujours tout le monde.

— Écoute Salah, on a tué les nôtres, on a tué mon père. Depuis que nous avons déménagé au Caire, nous devons vivre, avec les autres Coptes, sur une butte d'ordures; qu'on doit trier pour vivre. Non, oncle Salah, je ne crois plus faire partie de ce peuple. Je ne te suivrai pas, je ne crois pas au bien de la révolution et, surtout,

je ne crois plus en l'Égypte. Je suppose que je préfère croire en moi.

— C'est une occasion d'améliorer les choses ! Ton père aurait souhaité le meilleur pour toi et, toi aussi, ta réalité change. N'aimerais-tu pas croire en toi et dans un peuple transformé ? me lance-t-il sérieusement.

Je dois avouer qu'oncle Salah venait de toucher un point sensible en évoquant la volonté de mon père. Papa... S'il avait su qu'une bombe allait lui éclater au visage à la veille du Nouvel An et qu'on serait ensuite obligés d'abandonner les cours, de déménager chez oncle Salah dans *Moqatam*, la ville-ordure, de fouiller dans ce que Le Caire rejette pour gagner notre vie, il serait allé crier ses droits au centre. On l'a assassiné, on l'a tué de la même façon qu'on creuse le roc pour les mines. L'argument sournois d'Oncle Salah soulève une envie légitime de vengeance, bien tapie dans mon inconscient. Un sombre instinct qui pourrait, si je refusais de le comprendre, me corrompre et nous corrompre. Car ce n'est qu'une envie et non pas un besoin. J'espère que les révolutionnaires de place Tahrir ne sont pas guidés par leurs seules envies.

Je laisse tomber les poignées de la charrette sur le pavé, ce qui provoque un important bruit sourd marquant mon départ pour la place Tahrir. Mon oncle, encore plus souriant qu'à l'habitude, a commencé à fredonner des chants traditionnels que d'autres passants entonnent aussi. Nous marchons côte à côte en nous éloignant du quartier. Un vent tiède provenant du désert balaie la cime des palmiers puis soulève la poussière sablonneuse sur les toits des quelques grands immeubles de couleur terre qui prennent de formidables teintes orangées sous les rayons lumineux du soleil se couchant sur la cité. Je me retourne pour regarder derrière moi, comme si j'avais besoin d'analyser mon changement de direction. Quelqu'un s'est déjà approprié ma petite charrette remplie de trouvailles

dont les belles pièces de fer trouvées aujourd'hui. Je dois avouer que cela m'angoisse. Depuis que je suis arrivé au Caire, je la considère comme indispensable à ma survie car, pas de charrette, moins de trouvailles, et moins de trouvailles, moins d'argent, et moins d'argent, on le sait bien, égale pas grand-chose. Toutefois, le désintéret à l'égard de ma charrette que j'avais senti chez mon oncle semble produire un effet sur moi. Depuis que je l'ai abandonnée sur le pavé, son importance dans ma vie semble avoir été reléguée au second plan. Si je me fie aux opinions des hystériques que j'entendais hier au marché, je n'en aurai peut-être plus besoin bientôt, je n'aurai plus besoin d'outils pour vivre : on me fera vivre. Mais ceux qui répandent ces idées nagent dans le rêve et ils l'ignorent. Malgré cela, je commence à penser que l'on doit être idéaliste si l'on veut être heureux. Sinon, mes enfants, leurs enfants et leurs petits-enfants vivront pour toujours dans *Moqatam*.

Nous fonçons vers le centre en empruntant des chemins qui me sont inconnus. Je reste à l'affût, concentré pour éviter les cordes à linge chargées d'oripeaux et de plantes séchées qui traversent les ruelles à hauteur d'homme. Un chien noir et amical à la patte cassée tente en vain de nous suivre puis abandonne après une courte distance. Tout à l'heure, j'ai bousculé sans le vouloir un homme à qui j'ai fait renverser sur lui le petit plat d'eau qu'il tenait dans ses mains. Je fus pris d'un malaise apparent : c'était un accident mais j'eus peur de sa réaction. Mais l'homme fut très courtois, il accepta mes excuses et nous nous sommes serré la main comme si nous venions de sceller un pacte. Oncle Salah et moi sommes repartis de plus belle. Mon oncle connaît des raccourcis qui nous font gagner du temps et éviter les points chauds.

— Pourquoi connais-tu aussi bien la ville oncle Salah ? Tu t'y faufiles comme si c'était ton terrier, dis-je en plaisantant.

- Parce que l'on doit très bien connaître son environnement pour espérer survivre. Il faut même tout connaître. Je ne suis pas allé à l'école longtemps alors j'ai étudié ce qui m'entoure.
- Donc, tu t'es construit un peu ta propre école ?
- C'est un peu ça, mais j'aurais eu besoin d'un peu plus, lâche-t-il en riant.

Le soleil s'est couché. Nous débouchons sur un boulevard très près de la place du peuple où convergent des hommes à pied, au beau milieu du pavé. Ce n'est qu'une fois rendu ici que je songe à mon apparence : je suis tout sale après ma journée de travail. J'en vois d'autres comme moi, j'en vois des plus propres aussi, mais j'en vois quelques-uns qui sont dégoûtants. Pendant le trajet nous menant jusqu'ici, j'ai réfléchi et j'ai discuté avec oncle Salah des raisons qui me poussent à participer à la révolte : je veux le changement, je veux l'espérance, je veux le respect. Mais maintenant que nous avons atteint ce boulevard, je ressens une certaine réticence à joindre le mouvement d'un peuple qui semble m'avoir rejeté. Dans les ruelles tout à l'heure, j'aurais pu retourner à la maison, me laver et embrasser ma mère mais, maintenant, debout sur ce trottoir, c'est impossible. Ici, c'est la rue qui se fait entendre. Un constant vacarme plane, paradoxalement, au-dessus d'un état de calme généralisé. C'est du moins ce que je constate, ici, sur ce boulevard qui n'est en fait qu'une étape transitoire entre place Tahrir et la ville. L'ambiance lourde qui règne dans la rue nous fait avancer vers le centre en marchant rapidement et parfois par petits bonds. Des hommes scandent des cris et l'on s'y rallie aussitôt, presque instinctivement.

Deux états d'esprit cohabitent ici, en pur équilibre. Il y a, premièrement, celui de ceux qui se dirigent vers le cœur, comme nous. Nous avons le regard nerveux, la bouche ouverte. Et nos

mouvements de mains et de pieds brusques se décrochent de leur dynamique habituelle pour soutenir l'énergie fantastique qui nous anime désormais. Hélas, inévitablement, quelques hommes parmi nous sont apparemment incapables de soutenir cette force de la masse, une force qui leur est extérieure. Alors, au lieu d'être guidés, ils deviennent agressifs ; c'est la seule arme efficace qui leur permet de reprendre le contrôle absolu qu'ils jugent vital dans les circonstances. Je prends conscience que cet effet qu'exerce le groupe sur la personne est par moment bienveillant puisqu'il est naturel. Nous devons parfois être comme un troupeau de chèvres et oublier notre témérité en restant tassés contre les flancs des autres si l'on veut éviter de se perdre en allant vers les prés. Après tout, nous sommes à demi des bêtes, des bêtes presque humaines. Et il y a ceux qui reviennent du cœur de la manifestation, là où nous allons. Ils sont moins nombreux puisque plusieurs y sont restés, mais ils sont plus calmes. Ils ont vu et ils ont vécu place Tahrir. Ils s'en retournent épuisés et bouleversés. Ils sont probablement illusionnés par tous les discours qu'ils ont pu entendre là-bas et par les fabulations qui germent follement dans leurs esprits préoccupés.

Oncle Salah, le regard profond et les deux bras tendus formant un V dans les airs, laisse flotter le drapeau et marche d'un pas décisif et cavalier comme s'il était le héros de toutes les guerres. Cela m'amuse de le voir se prendre autant au sérieux et je ne peux m'empêcher de sourire. Mais j'ai aussitôt honte de ce sourire. Est-ce que je prends un peu trop la situation à la légère ? Plusieurs hommes ont aussi adopté cette attitude qui ne leur ressemble pas. Le jour, ces hommes, comme oncle Salah (et moi aussi !), ont la mine bien basse, mais sont probablement tous quelquefois traversés d'une étincelle de bravoure qui ravive la perception étrange qu'ils ont de leur virilité. Nous venons de tourner au coin d'une rue et j'aperçois désormais le centre en ébullition. Des milliers de têtes foncées aux cheveux courts se balancent toutes singulièrement,

reproduisant le mouvement de la mer. Des banderoles rouges, noires et blanches s'élèvent comme des phares inclinés sur la côte. C'est un rassemblement énorme, bruyant et chaotique. Je suis ébahi tant l'impression est forte.

Mon oncle aborde un petit groupe de manifestants barbus. Je m'approche pour mieux les entendre. Ils étudient à l'université, en littérature, et sont Coptes eux aussi.

- Faufilez-vous avec nous, dit un des étudiants en pointant de la main une direction, nous connaissons l'endroit où sont les autres chrétiens, ajoute-t-il, me montrant comme preuve un message texte sur son téléphone portable.
- Mais n'est-ce pas risqué de nous attrouper ainsi ? On sera plus facilement repérables dans la foule et ça pourrait mal tourner, s'inquiète oncle Salah en croisant mon regard.
- Au contraire, rassure un autre de la bande un peu plus allumé, on sera plus forts en groupe ! Et l'on élèvera la voix des chrétiens d'Orient dans le vent de la révolution !
- D'accord, on vous suit ; viens, Naguib, et tâchons de rester ensemble, conclut Salah alors que nous nous enfonçons dans la queue de la foule compacte.

Je suis le dernier de la file et je me plais à observer les contestataires. Je croyais que très peu de femmes seraient venues jusqu'ici, mais il y en a bel et bien plusieurs. Elles sont en groupe, elles chantent et elles crient. Certaines sont ridées par l'âge ou l'émotion, d'autres sont jeunes et sveltes avec les cheveux longs broussailleux alors que d'autres sont voilées et présentent un corps raide auquel s'accrochent deux mains fortes. Je trouve ces femmes très élégantes ; contrairement à plusieurs ici, aucune animosité ne les habite, mais elles forment un groupe où l'émotion est palpable. J'ai remarqué

que des hommes les fusillaient du regard et j'en ai entendu d'autres les insulter pour la simple raison qu'elles sont ici. Mais elles, ces femmes, ne veulent pas être encore oubliées, comme aucun Égyptien ne devrait l'être d'ailleurs. Dans cette foule, il y a aussi ceux qui prient, ceux qui mangent, ceux qui parlent, ceux qui travaillent et ceux qui militent. La place Tahrir est une véritable fourmilière et nous parcourons ses tunnels à la recherche de l'enclave copte.

Il doit être presque minuit quand nous arrivons, guidés malhabilement par les étudiants barbus, au pied d'un mât au haut duquel flotte une grande banderole. Le temps est frais et les lumières du Caire ne me permettent de voir que quelques constellations. Il faut s'y faire ici. La foule commence à décroître puisque plusieurs passeront la nuit dans leur lit, dans leur maison. Probablement que certains ont des emplois réguliers, donc des obligations, et doivent se reposer pour éviter d'être exténués demain au travail. C'est bien normal de se résigner à retourner à la maison, c'est ainsi lorsqu'on a un boulot. Moi, je resterais bien toute la nuit, je ne veux plus ramasser les ordures, d'autant plus que je n'ai plus de charrette. Étant donné l'espace libéré par ces départs, je décide de m'asseoir sur le sol, mais une famille m'offre généreusement de partager un coin de son drap déposé sur le pavé sale et poussiéreux. J'accepte aussitôt et lui en suis très reconnaissant. Il semble que nous soyons presque tous entre Coptes ici et je trouve que, comparativement à l'ambiance de la grande mêlée, celle qui règne ici est peut-être moins plaisante. Il y a mon oncle qui, lui, reste debout à ma droite et que j'entends essayer en vain de saisir la raison qui pousse un jeune hâbleur ignorant qui vient de l'aborder à occuper la place Tahrir. Oncle Salah paraît mal à l'aise avec ses sourcils froncés. Je tourne la tête, les deux bras enroulés autour de mes genoux, et je me présente au père de la famille. C'est un homme maigre, dans la quarantaine, aux yeux creux et aux cheveux qui ne grisonnent pas, des cheveux très épais et lissés de graisse. Une moustache noire

triomphe sur le bas de son visage et attire toute l'attention sur ses minces lèvres tristes et pincées.

- Je voulais vous remercier encore et me présenter. Je m'appelle Naguib et j'accompagne ici mon oncle Salah, dis-je en désignant de ma main ouverte celui qui est debout à ma droite.
- Heureux de vous rencontrer jeune homme, je m'appelle Mered, se présente le petit patriarche d'une voix monotone et rapide, voici ma femme et une de mes filles.

Il pointe rapidement une femme qui a le visage fort mais les traits fins. Le poids des années anoblit cette femme, et témoigne de toutes les heures passées à la besogne. Cette mère porte une longue tunique fleurie. Elle me sourit.

Puis Mered pointe ensuite une enfant aux longues boucles noires et brillantes. De frêles épaules surplombent son corps endormi sur le drap. Elle a peut-être dix ou onze ans.

Il continue d'un rythme encore plus empressé.

- Nous sommes venus ici parce que je n'ai plus de travail. Nous ne pouvons plus rien faire, lance-t-il d'un seul souffle.
- Et pourquoi ?
- Parce qu'ils ont détruit les connexions Internet de mon café. C'est un drame, lâche-t-il comme une évidence.
- C'est horrible !
- Cela complique les choses énormément. Puis il enchaîne dans une envolée qu'il semble avoir répétée plusieurs fois : tout doit changer, c'est la volonté de Dieu !

Il se lève et commence à crier :

— L'Égypte ! Dieu ! Par la voix du peuple et de la justice !

Je rallie ma voix à la sienne presque instantanément et, bientôt, au moins une centaine de personnes tout autour joignent leurs cris à ceux du commerçant.

À partir de là, les cris, les rencontres et les chansons qui ont commencé ne finiront qu'au matin.

Le soleil est levé depuis plusieurs heures déjà. Il atteint bientôt son point culminant. La journée sera chaude, mais je ne suis pas du tout au bout de mes forces. La foule se condense en raison de ceux qui arrivent pour la journée. Il y a quelques minutes, une équipe de journalistes français est passée ici, à l'endroit où sont rassemblés les chrétiens, et ils ont fait parler des hommes devant les caméras. Ils sont allés interroger les gens autour et, depuis ce temps, certains s'agitent. Je vais voir oncle Salah.

— Qu'est-ce qui se passe, oncle ? Qu'est-ce que les gens de la télévision ont dit pour rendre tout le monde aussi nerveux ?

— Ils n'ont rien dit, ils n'ont fait que demander aux gens de parler. Je crois qu'on discute de ce qu'un homme a affirmé devant la caméra, un nationaliste copte qui s'est emporté. C'est un malheureux, un homme haineux, me répond du mieux qu'il peut oncle Salah.

Une voix d'homme en colère s'élève dans la foule. Je l'entends et elle provient d'un peu plus loin. Tout le monde écoute ses paroles criardes.

Cette bête qui s'interpose lance avec hargne des phrases en réponse au nationaliste borné.

— ... Allah seulement pour l'Égypte ! crie-t-il en enchaînant ensuite des propos violents.

C'est à ce moment que la folie semble s'emparer des manifestants. Un mouvement agite la foule à quelques mètres de nous, un nouvel espace se crée entre ces masses humaines, permettant à quelques hommes de s'affronter. Les insultes pleuvent : c'est la crise. Confronté à cette récente animosité, je passe mon bras au cou d'oncle Salah pour rester à ses côtés. Mais le fossé s'agrandit, laissant beaucoup plus d'hommes agités s'affronter du regard et avec les mots. Je m'accroche plus fort à mon oncle, car nous nous retrouvons en première ligne. L'échauffourée sépare des dizaines de chrétiens des islamistes. Il fait une chaleur étouffante, serrés les uns contre les autres, et les rayons du soleil nous aveuglent quelque peu. Tout cela crée une effroyable tension. Il devient alors difficile de garder le bout du pied au sol, car des pressions monstrueuses provenant de l'arrière nous propulsent vers l'avant. Les deux clans se rapprochent tranquillement en luttant en vain contre les poussées et finissent malheureusement par s'agripper au collet en se martelant de leurs poings. Les hommes hurlent et se haïssent soudainement. Très vite je suis arraché du cou de mon oncle et je reçois au passage une main au visage. Je flanque alors un coup de pied droit devant au hasard en ruinant ainsi toute la noblesse de ma nuit passée ici, place Tahrir. La mêlée se resserre et désavantage désormais la minorité copte. Il n'y a plus d'équilibre.

Puis les cris cessent et l'on commence à nous libérer de l'emprise des combattants. D'autres hommes traversent à la file l'espace entre ceux qui s'étaient donné le rôle de rivaux. Ce sont des musulmans, comme ceux qui nous assaillaient, et ils forment une longue barrière humaine large de deux ou trois hommes. Ils se tiennent par les coudes et par le cou non pas pour nous séparer, mais pour nous protéger. La tension s'apaise et la foule reprend ses esprits : tout le

monde ici redevient Égyptien. Je vais rejoindre oncle Salah, à quelques mètres d'où j'étais.

- Voilà qui est beau, murmure-t-il.
- Voir des hommes marcher sur leur orgueil et se ressaisir ? complété-je.
- Oui, notamment, mais surtout de constater que l'homme est fondamentalement bon et qu'il est à ce point capable d'aimer.

Quelques minutes plus tard, les musulmans s'agenouillent pour la prière et nous, les chrétiens, et tous ceux qui ne prient pas en même temps qu'eux, nous nous tenons la main tout autour d'eux pour former une longue chaîne humaine en guise de témoignage symbolique de cette fraternité nécessaire à une Égypte meilleure. Des photographes nous visent avec leurs objectifs. Mes deux mains sont tenues par celles de deux autres manifestants. Ici, aujourd'hui, place Tahrir, je pense, mais je rêve surtout. Je rêve comme mon père qui a vécu, qui vit et vivra toujours dans l'éternel malgré tout ce qui a pu arriver. Je rêve et j'espère, combattant la peur. Je rêve d'abondance. Je rêve de respect, de dignité et d'humanité. Je rêve pour tous les hommes et pour toutes les femmes. Je rêve de changement, je rêve d'un monde meilleur qui a appris des erreurs du passé. Je rêve d'eau et de fleurs. Je rêve à tout puisqu'il est bon de rêver quand il faudrait tout changer.

Si c'était vrai ?

Rébéka Laflamme-Gagné*

Nous sommes en 2074. Je m'appelle Ellana et j'ai 19 ans. J'ai été élevée par ma grand-mère paternelle. Mes parents sont décédés dans un accident d'auto alors que je n'étais encore qu'un poupon. N'ayant ni frère ni sœur, j'ai toujours ressenti comme un manque le fait de ne pouvoir me confier sans crainte à une personne de mon âge. Lorsque j'avais besoin d'une oreille pour épancher, je pouvais compter sur grand-mère, mais elle savait bien que ce n'était pas suffisant. En contrepartie, elle me racontait une histoire de son enfance et cela m'apaisait. Cette histoire est la raison pour laquelle je prends le temps de mettre en lettres ce que les paroles ne parviennent pas à graver dans les mémoires. Si je prends la peine d'écrire ce texte, c'est parce que je sais que certains se reconnaîtront. Certains pourront dire que je suis folle alors que d'autres demeureront sceptiques. Cette histoire est l'histoire que me racontait ma grand-mère pour m'endormir le soir. Cette histoire est celle qui me fit rêver pendant de longues années. Mais je ne vous fais pas attendre davantage. L'histoire est ci-dessous. Elle vous attend.

Cassiopée vivait dans un petit appartement situé au centre-ville de Montréal. Ayant peu de moyens financiers, elle ne demandait pas plus qu'un recoin où entasser ses effets. Son logement ne comportait que deux pièces : un salon-cuisine ainsi qu'une minuscule salle de bain. Elle se savait chanceuse d'avoir son petit coin à elle seule

* Cégep de Sainte-Foy

sans devoir travailler pendant qu'elle étudiait. Sa discipline était la danse. Un mois auparavant, elle avait été admise dans une université réputée de Montréal, poursuivant son rêve d'enfance de devenir une danseuse accomplie. Dès l'âge de quinze ans, elle s'était fait engager dans un petit restaurant, seul travail disponible dans son minuscule coin de campagne, pour ainsi être en mesure d'économiser afin d'avoir accès à une éducation supérieure. Ses parents n'ayant pas les moyens de lui fournir une assistance financière pour poursuivre des études postsecondaires, elle avait prévu le coup et s'était débrouillée seule. Son cégep a été complété en deux ans en région, où le coût de la vie était moins cher. Elle s'était mérité des bourses de mérite, avait empoché un bon montant d'argent qu'elle avait placé à long terme et était partie seule étudier à Montréal. Elle voyait peu ses parents et c'était pour le mieux. Loin de les détester, elle préférait rester concentrée sur ses projets pour ne pas trop s'enoyer d'eux. Elle avait un but et ne devait pas s'en éloigner.

Durant sa première session, le temps avait filé tel un coup de vent qui vous laisse une sensation de chaleur. Cassiopée absorbait tout ce qu'elle pouvait et pratiquait la danse sans relâche. Debout dès cinq heures le matin, elle allait s'entraîner, encouragée par le soleil levant. Les cours débutaient à huit heures tous les jours et elle restait ensuite pour répéter ce qu'elle venait d'apprendre. Les premiers mois étaient surtout consacrés aux mouvements de base et la session d'hiver laissait davantage place à la création de chorégraphies ; enfin, une compétition organisée par la direction tiendrait lieu d'examen final.

Une journée où Cassiopée s'exerçait seule dans un local de l'université, la porte se mit à grincer.

— Alors, c'est toi la fille qui croit pouvoir danser sur n'importe quoi ?

— Affirmatif ! dit-elle simplement, sans prêter trop d'attention au jeune danseur classique qui venait d'entrer.

— Serais-tu de niveau pour me suivre ?

Cette fois-ci, elle se retourna et l'observa de la tête aux pieds. Il était grand et svelte. Des cheveux bruns lui entouraient malicieusement les oreilles avec leurs frisottis indomptables, et ses yeux étaient d'une profondeur insondable.

— Tu as un disque ? demanda-t-elle rapidement en détournant le regard.

Pour toute réponse, il s'approcha de la radio portative et y inséra un nouveau disque. C'était du hip hop, genre musical très populaire à cette époque et qui se basait sur une pulsation forte. Immédiatement, le jeune homme se mit à l'œuvre. Son sens du rythme étant parfait, Cassiopée n'eut aucun mal à s'intégrer à la danse. Ils s'affrontèrent dans des mouvements de duo improvisés visant à faire abandonner l'autre. Chaque geste semblait planifié afin de rendre la vie difficile à son partenaire. Après de longues minutes, leurs mouvements se resserrèrent. Ni l'un ni l'autre n'arrivait à prendre l'avantage et les risques qu'ils prenaient laissaient de plus en plus d'ouverture. Ce n'était plus de la danse amicale ; c'était une danse endiablée où leurs corps se moulaient pour ne former qu'un seul esprit, qu'une seule entité. Soudain, leur synchronisation devint parfaite. Leurs mouvements du moment étaient les mêmes, si précis que leurs corps semblaient être dirigés par une seule pensée. L'étudiante ne comprenait pas ce qui se passait, mais elle prit la décision de se laisser emporter dans ce courant lumineux. Lorsque la musique prit fin, elle s'effondra.

Cassiopée ouvrit les yeux dans une grande pièce qui lui sembla être un studio. Elle se redressa sur le lit où elle était étendue et observa plus attentivement les lieux. Le mur à sa droite était couvert d'un miroir gigantesque, et le sol était composé d'un bois parfaitement

lisse. De plus, l'espace semblait surdimensionné tant le plafond était haut. Dans le coin opposé à celui où elle se trouvait, une énorme chaîne stéréo occupait un grand espace.

Soudain, elle entendit le bruit d'une clé qu'on insère dans une serrure. Quelqu'un entra, un sac d'épicerie à la main. C'était le jeune danseur de la veille.

— Tu as faim ? demanda-t-il.

— Énormément, répondit-elle.

Ils s'installèrent sur une petite table pour deux personnes et mangèrent un repas consistant. Il fallut un long moment à Cassiopée pour reprendre ses esprits et demander :

— Que s'est-il passé hier ?

Elle hésita avant de poursuivre.

— Tu... je veux dire... c'est comme si... comme si j'avais fusionné avec...

— Avec moi, finit-il.

— Exactement ! Je sais que c'est anormal de parler de ça, mais j'ai de la misère à ne pas y croire.

— Alors crois-y.

— Franchement.

— Une chose n'est donc pas réelle seulement parce que tu n'en as jamais entendu parler ?

— Pas besoin de te foutre de moi parce que je me suis évanouie après une danse !

— Tu t'es évanouie non pas par faiblesse, mais à cause d'un choc.

— Le choc d'avoir imaginé quelque chose de fou ?

— Le choc d'avoir été consciente pendant un certain moment.

— Tu veux dire qu'en ce moment je serais inconsciente de ce que je fais ?

— Ça ressemble à ça.

— Tu es fou.

— Et toi pas assez folle. Es-tu seulement consciente de ta main qui bouge et amène la nourriture à ta bouche ? Te rends-tu compte de la trajectoire qu'elle décrit, de sa force et de son utilité ? Tu me diras non et tu auras tout à fait raison. Ce petit geste, parmi tous les autres, est un geste fait par automatisme. Ton corps dépense une énergie énorme en te rendant le service d'exécuter tous les gestes nécessaires à ta vie de tous les jours.

— C'est son rôle, non ?

— Lorsque tu dansais avant de t'évanouir, qu'en était-il ?

Elle réfléchit un moment, puis admit :

— Chaque geste était commandé par mon esprit et je ne me fatiguais pas. Tu as raison. Je me souviens de chaque mouvement avec une précision étonnante.

— Tout ça parce que tu étais pleinement consciente.

Cassiopée n'en revenait pas. Troublée, elle continua de manger en silence. Elle était perdue dans ses pensées lorsque le jeune homme ajouta :

— Il y a tout un monde au-delà de la matière telle que nous la connaissons. Les gens ont cependant de la misère à prendre conscience de cette autre dimension.

— Pourquoi m'en parler ?

- Parce que le bagage de ton âme te permet de comprendre ce dont je te parle ; la fusion de nos esprits en est la preuve. As-tu déjà entendu parler de la Terre Promise ? Lorsque l'Amérique fut découverte par nos ancêtres, ils l'appelèrent comme telle. Cet endroit de la Terre était une occasion pour l'homme de repartir sur une nouvelle base, de construire une société autre. Les Illuminés - on les appelle ainsi puisqu'ils viennent du monde de la Lumière - savaient que cet espace accueillerait les hommes ayant franchi un stade d'évolution supérieur. Lorsque je parle d'un stade, ce n'est pas une ligne à franchir ou un nombre de points accumulés qui nous fait passer à un autre niveau. Ça, ce serait une vision terre à terre. Ce dont je te parle, c'est d'un plan de conscience, chose qui est immatérielle. L'homme, à travers l'expérience de ses vies antérieures, évolue ou bien régresse. Souviens-toi que nous allons toujours vers ceux qui nous ressemblent. La Terre Promise est un lieu vers lequel convergent depuis longtemps déjà les Élus, ceux qui entraînent progressivement l'espèce humaine vers la prochaine étape. Cette étape que nous sommes sur le point de franchir est un point tournant pour l'humanité.
- En quel sens ?
- Dans un sens bien triste, mais nécessaire. Mais pour l'instant, je n'en dirai pas plus. J'en ai assez dit pour que tu me considères plus fou que je ne le suis en réalité. Tu devras d'abord prendre totalement conscience de ce que je viens de te dire. Ça ne vaut pas la peine de discuter d'une chose dont on n'a pas saisi le fondement.
- Mais tu me laisses avec tant d'interrogations ! protesta-t-elle.
- Nous sommes toujours dans le doute et l'incompréhension, très chère. Ne t'attends pas à savoir tout sur l'humanité en quelques minutes à peine ! Se poser des questions et avoir la patience

d'attendre les réponses, c'est avoir confiance en sa propre ouverture, sa propre capacité de réception. Autrement dit, si tu te poses une question, mais que tu es incapable d'y répondre sur le moment, c'est qu'il y a autre chose que tu n'as pas encore saisi et qui fait en sorte que tu n'es pas prête à recevoir cette information.

- Mais c'est frustrant !
- Ne sais-tu pas que la frustration vient de l'incompréhension ? C'est la preuve même que tu as besoin de temps pour réfléchir. Pour l'instant, je propose qu'on aille répéter notre duo de la prochaine session. L'école est à cinq minutes de marche.
- C'est ta façon de me demander de danser avec toi ?
- Très perspicace, mademoiselle. Vous me surprenez !
- J'accepte, mais pas avant de savoir ton nom.
- Il s'appelait Jean. Jean comme dans « Jean n'ai rien à foutre de votre morale dictatrice », Jean comme dans « Jean n'ai rien à faire des nuages qui assombrissent vos journées ». Et surtout, Jean comme dans « Jean n'ai rien à foutre de ce que les gens peuvent penser. Je suis moi. »
- Il inspirait l'équilibre naturel des choses, la joie de vivre ainsi que l'indépendance d'esprit. Plus Cassiopée l'observait et plus elle le trouvait beau. Elle aimait cette démarche souple, ces mouvements fluides et ces yeux si éveillés. Ce jeune homme l'intriguait.
- La fin de la première session arriva rapidement et Cassiopée s'en voulait de ne pas prendre le temps nécessaire à la réflexion qu'exigeaient les paroles de son nouvel ami. Un jour où elle lui fit part de sa négligence, il répondit simplement :

- Le temps ne concerne pas la pensée. Concentre-toi sur ce que tu as à faire dans le moment présent et la Lumière viendra à toi. Ne t'inquiète pas : elle sait que tu es à sa recherche.
- Tu donnes l'impression de croire en un dieu quelconque.
- Ce n'est pas totalement faux, sourit-il. Cependant, qu'est-ce que Dieu ?
- Eh bien... Dieu est un être surnaturel qui, selon les croyances, a un pouvoir infini sur le destin des hommes.
- C'est ce qu'un bon chrétien dirait, je suppose. Pour ma part, je ne vois pas Dieu comme un surhomme, mais plutôt comme une entité. Pour moi, c'est une énergie qui «est» le monde. Elle se retrouve partout, en toi comme en moi. Lorsque la religion nous dit *vous êtes les fils de Dieu*, elle n'a pas tort.
- À la différence que notre énergie est celle de notre propre divinité ?
- En partie, mais pas totalement, car nous serions des êtres quasi parfaits : nous sommes aussi habités par le *mal* et notre vie n'est qu'une série d'épreuves qui font de nous des êtres bons ou mauvais. Je ne m'étendrai pas là-dessus. Revenons plutôt à nos moutons. Le problème demeure la vision matérielle que nous avons de toute chose. Dieu ne nous a pas façonnés de sa main, léguant ainsi la Terre à ses enfants. L'énergie que nous appelons Dieu s'est plutôt divisée pour être en mesure de faire son expérience à travers la matière.
- Serions-nous donc des êtres divins ?
- Il semblerait que oui.
- C'est étrange.
- Quoi donc ?

- Ma poitrine. Elle me fait mal, là, près du cœur. Le même phénomène s'est produit la première fois que nous avons discuté de ce sujet. Ce n'est pas un mal physique, mais plutôt un appel douloureux provenant de loin, de très loin.
 - C'est ta conscience qui s'éveille, dit Jean, fasciné. Un jour, mon oncle me raconta que certaines personnes ressentaient l'énergie divine à travers leur enveloppe charnelle. Ton lien avec la Lumière semble fort.
 - Chaque fois qu'on en parle, ça me semble être du déjà-vu, avoua-t-elle.
- Cassiopée avait de plus en plus l'impression d'avoir ouvert les yeux. Chaque humain a sa propre vie à vivre et les erreurs que nous commettons sont ce que nous appelons communément l'expérience. L'expérience est ce qui nous fait grandir afin que nous devenions des personnes encore et toujours meilleures. En poursuivant cette pensée, nous en venons à nous dire que nous n'avons pas qu'une seule vie à vivre. Dans le cas contraire, à quoi bon vivre pour ensuite disparaître ?
- Pour l'étudiante, c'était un non-sens. Ce que les paroles de Jean évoquaient en elle lorsqu'il parlait d'une autre dimension était l'expérience de ses vies antérieures. Loin de n'être qu'une hypothèse, cette pensée était très claire dans son esprit.
- J'ai une idée ! clama-t-elle soudainement. La chorégraphie qu'on doit réaliser pour l'an prochain, concevons-la sur le thème de la forme pyramidale.
 - Tout un défi !
 - Au contraire. Cette danse, au lieu de nous essouffler, nous procurera énergie et force croissante.

- À votre tour de m'instruire, jeune dame, dit-il, visiblement amusé, car j'avoue ne pas suivre le fil de vos pensées.
- Ton jeu de comédien, tu peux te le garder pour la danse, répliqua-t-elle. Je suis très sérieuse.
- Oui, chef !

Il joignit les mains derrière son dos et fixa son regard sur les yeux de sa camarade. Avant de fondre sous ce jet de chaleur, elle commença son explication :

- La pyramide, de par sa forme, est utilisée depuis le début des temps. Pensons aux pyramides égyptiennes, à la position du lotus qu'adopte un moine bouddhiste pour méditer ou, tout simplement, au chrétien qui se met à genou, les mains jointes, pour prier. L'énergie divine, telle la foudre utilisant le paratonnerre, utilisera la pointe de la pyramide qui diffusera son énergie à travers le reste de la structure. Si ma théorie est juste, ça marchera.
- Et tu crois que nous pourrions capter cette énergie en dansant ? Je suis un peu sceptique.
- Ça requiert beaucoup d'entraînement, mais ça peut marcher. Avec ça, on va pouvoir créer une chorégraphie du tonnerre ! Imagine la tête des juges lorsqu'on enchainera une longue série de mouvements qui demandent une grande quantité d'énergie. Ça va les épater !

Les mois qui suivirent furent éprouvants pour les deux étudiants. En plus du temps nécessaire à la création de la chorégraphie, il leur fallut un long moment avant de capter une quelconque énergie. La première réussite de Cassiopée la renversa ; elle en reçut un trop plein d'énergie, ce qui l'immobilisa pendant de longues minutes au bout desquelles elle réussit finalement à reprendre le dessus sur son corps. Une autre fois, Jean se laissa emporter par cette puissance, ce qui lui fit perdre le fil de la chorégraphie. Les jours défilaient et

la compétition, étape finale de l'année, approchait à grands pas. La nervosité les assaillait, la synchronisation de leurs mouvements n'étant pas encore au point. À l'école, la tension était palpable.

Le jour J arriva. Et les danseurs devaient danser. Cassiopée et Jean, nerveux dans les coulisses, firent rapidement le vide dans leur esprit. Lorsqu'ils furent sur scène, ils étaient encore fébriles, mais leur danse débutait par une série de gestes lents, ce qui leur donnait amplement le temps de contrôler leur respiration. Ils enchaînèrent par un agencement de leur corps de manière à former une pyramide. Dès lors, la musique accéléra. Leurs mouvements, telle l'eau d'un fleuve, semblaient être la façon la plus naturelle pour l'homme de se mouvoir. Ils avançaient en glissant, se propulsaient sous l'élan d'un vent inexistant et non par le simple jeu de la force physique. C'était irréel et tout simplement fantastique. Leur synchronisation atteignit un sommet qui les fit entièrement fusionner. Leurs corps se moulaient l'un à l'autre, la symbiose fut complète. Et la Lumière fut.

Obtenant la première place, ils empochèrent une bourse qui leur permit d'aller étudier à l'étranger. Alors que Jean choisit d'aller en Europe, Cassiopée préféra plutôt l'Asie. Leur séparation, bien que difficile à comprendre, fut une étape nécessaire dans leur cheminement. Bien que Jean fut pour Cassiopée celui qui lui avait ouvert la porte de la Vérité, elle ressentit le besoin de voir autre chose et de parcourir le monde à son gré. La décision fut difficile à accepter pour Jean, mais il gardait en lui la certitude que des retrouvailles ne pouvaient que les attendre d'ici quelques années, ce qui fut effectivement le cas. Neuf ans après leur séparation, ils se retrouvèrent et décidèrent de s'établir au Québec. Leurs pérégrinations estudiantines avaient grandement contribué à la découverte de leur propre plan de conscience, les amenant à découvrir le vaste univers de la pensée. Il n'est cependant pas très bon pour d'en dire davantage aux non initiés à propos de leur parcours spirituel. Cela reviendrait à

essayer de comprendre une formule mathématique complexe en n'ayant que de médiocres bases en la matière. Le résultat serait le même : nous n'y comprendrions rien et nous serions peut-être même portés à dire des initiés qu'ils sont des magiciens et qu'ils sont dangereux pour la société. Mais tout comme la science fut bénéfique à l'humanité, notamment grâce à l'électricité qui permit aux femmes de bénéficier de plus de temps et ainsi pouvoir faire autre chose que la lessive à la main, l'évolution naturelle de l'âme humaine est cette prochaine étape exposée par Jean lors de sa première grande discussion avec Cassiopée. Cette étape est celle que nous nous apprêtons à franchir, consciemment ou non. Cette étape est un tournant de l'histoire annoncé par les sages des temps les plus anciens. Cette étape, c'est l'accomplissement de l'espèce humaine.

Quoi qu'il en soit, que ce paradis tant recherché soit réel ou rêvé, Cassiopée détenait un savoir et elle dirait sûrement : « N'y croyez pas, ce n'est pas ce qui compte. Il faut simplement savoir et si vous ne détenez pas ce *Savoir*, vous avez la liberté de dire : " Si c'était vrai ? " »

Les héritiers de la terre

Simon Laprise*

tout le monde, bonjour maman, bonjour papa, bonjour mon frère, bonjour ma sœur, bonjour mon amour mon tendre mon bel mon merveilleux amour tu me manques tant je t'aime.

Je me relève avec peine et n'essuie pas ma main. Celle-ci est agitée d'un léger tremblement. Mes articulations se désagrègent à chacun de mes mouvements, comme deux pièces d'engrenage rouillées qui s'effriteraient à chaque nouveau tour de cadran. Comme toujours lorsque je me relève trop vite, j'ai la tête qui tourne ; le soleil d'avril, plus vif que celui de l'hiver, me blesse les rétines et bute contre le fond de mon crâne. L'espace d'un instant, je ressens cette impression maintenant familière de confusion.

L'espace d'un instant, je ne sais plus où je suis, ni ce que je suis en train de faire, ni même qui je suis.

À ma droite, le rire des enfants me ramène doucement à la réalité. Mes oreilles cessent de bourdonner, ma gorge se desserre, mon cœur reprend un rythme normal. La lumière solaire s'adoucit, jouant sur les reflets du lac avec félicité. Le fond de l'air est frais et embaumé de résine. Plus loin sur ma droite, sous la frondaison des arbres, les dernières neiges s'attardent toujours sous le couvert de l'ombre.

Je n'ose même pas penser aux implications de ces symptômes...

Je retourne au feu où j'ai mis de l'eau à bouillir quelques instants auparavant et sors ma blague à tabac. J'extirpe un papier à rouler

* Cégep de Rivière-du-Loup

de mes poches et commence laborieusement à me rouler une cigarette, ma première de la journée. Je dois me rationner ; mes réserves s'amenuisent...

Les jeux des enfants semblent s'intensifier ; j'entends Laura pousser un cri de protestation une octave trop haute pour me laisser tromper par le ton toujours joueur de sa voix. Jérémie, comme nous sommes en droit de nous y attendre, ne s'en émeut guère. Il semble même interpréter cet élan d'autonomie comme une atteinte à sa virilité. Je sais d'ores et déjà que la petite Laura en sera pour ses frais avant que ce jeu n'arrive à son terme.

Renaud sort de la maison et se dirige vers le cabanon qui ne cesse de s'affaisser dans le fond du jardin. Son toit de tôle se teinte tellement de rouille qu'il donne parfois l'impression d'une bête blessée qu'on aurait négligemment laissé mourir au milieu des amoncellements de bois prévus pour le chauffage hivernal. Renaud traîne pesamment ses pieds sur le sol boueux, ses mains tenant de part et d'autre les seaux que nous utilisons pour le transport du gros sel. Les enfants feignent de ne pas l'avoir vu ; il n'y a pas la moindre chance que l'un d'entre eux consente à prêter main-forte au quin-quagénaire qui s'échine à les éduquer. Pauvre Renaud...

Il allait de soi que nous poursuivrions le cycle séculaire de l'éducation. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il était hors de question que nous laissions Hugo et Baudelaire sombrer dans l'oubli ; il était hors de question que nous laissions plus de trois mille ans d'évolution intellectuelle se flétrir et se perdre à jamais. Il en allait également de considérations pratiques. Ce monde est toujours régi par les chiffres et les lettres, du moins en partie ; en connaître les codes et les usages demeure donc un atout. Mais essayer de le faire comprendre à ces enfants...

... comment leur faire saisir la valeur renfermée dans des pages de papier lorsque leur seule préoccupation est ce qu'ils auront à se

mettre sous la dent le soir venu ? Je ne peux pas leur en vouloir. M'attrister de voir des siècles de poésie et de lumière disparaître, soit, mais leur en vouloir, non. Renaud ne baisse pourtant pas les bras. Quatre fois par semaine, il se tue à les tenir derrière un pupitre. Quatre fois par semaine, il tente en vain de leur inspirer l'amour des livres, de la culture, de la connaissance. Et quatre fois par semaine, il voit Jérémie saper tous ses efforts d'une seule réplique cinglante, voire d'un seul soupir évocateur. À sa décharge, il faut dire que les autres enfants n'ont d'yeux que pour lui. Ils ont de la difficulté à saisir les préoccupations des hommes d'un autre temps, d'une époque aujourd'hui révolue. Jérémie, par contre, avec son visage juvénile et fougueux, avec ses considérations pratiques et sa logique toute personnelle où le rejet de l'autorité côtoie un pragmatisme primaire et enragé...

Renaud revient du cabanon, les bras lestés de blocs de sel. Il ne jette aucun regard sur ses élèves. Malgré son idéalisme fanatique, l'ancien fonctionnaire sait faire preuve d'une lucidité implacable. Pauvre Renaud...

Je porte la cigarette fraîchement roulée à mes lèvres et l'allume à l'aide d'une brindille que j'ai pigée en périphérie du feu. Les allumettes sont une denrée rare... Je mets les pommes de terre à bouillir ; comme elles sont les dernières à avoir été sorties de la cave de la maison, elles s'hérissent de pousses noueuses et pèlent comme un animal qui aurait séjourné trop longtemps au fond d'un lac. Plus loin à ma droite, Laura se met à pleurer. Les jeux trop insistants de Jérémie ont fini par avoir raison d'elle. Il tente de se faire rassurant, il lui parle doucement et lui présente des excuses. Laura a perdu sa petite sœur l'automne dernier. Appendicite. Richard, du village voisin, a été mandé d'urgence. Richard est vétérinaire. Il a fait ce qu'il a pu.

Péritonite et septicémie.

Je peux comprendre qu'ils n'aient cure de la littérature et de la poésie ; les enfants d'aujourd'hui vivent et meurent plus vite.

Le fait est que l'hiver aurait été sans doute beaucoup plus rude s'il nous avait fallu nourrir une bouche supplémentaire.

Nous avons une chatte autrefois... Becky. Elle était atteinte d'une malformation congénitale ; ses deux pattes supérieures étaient tellement recourbées vers l'intérieur qu'elle devait prendre appui sur ses poignets. Nous l'avons fait accoupler. Lorsque ses petits furent sevrés, ils se retournèrent contre elle et la confinèrent au sous-sol d'où elle ne sortit plus. La nature ne tolère aucune compassion... Becky était une anomalie.

Les pleurs de Laura se tarissent. Jérémie, qui a posé une main délicate au creux de son dos, lui sourit et lui dit quelque chose qui la fait rire. Les jeux reprennent, mais plus doucement. Jérémie jette un regard bienveillant sur ses ouailles, toutes plus jeunes que lui.

Il y a un peu moins d'un an, il a brisé le bras d'un enfant du village âgé d'un an de moins que lui. Fracture ouverte. Le sujet de la discorde est sans importance. Nadia, la mère de Jérémie qui est de quinze ans ma cadette, s'est portée à sa défense lorsque les parents de l'estropié sont montés aux barricades. Que pouvait-elle faire d'autre ?

Les deux familles ne se parlent plus aujourd'hui.

Jérémie a fait semblant de se sentir désolé, rien que pour la forme.

Il aura fallu passer par la Renaissance et le siècle des Lumières pour se rendre compte que la loi du plus fort est toujours celle qui prévaut.

Mon mégot me brûle les doigts, le tabac trop sec se consumant plus vite que le fil de ma réflexion. Je le jette avec agacement ; je n'ai eu le temps de prendre qu'une ou deux bouffées de ma cigarette avant de me perdre dans mes pensées et de l'oublier. Je ne retiens

presque plus d'informations immédiates... Les sphincters de ma mémoire se relâchent au mépris de mes efforts et de ma volonté. Je peine à me rappeler ce que j'ai mangé au déjeuner, mais je suis incapable d'oublier tout ce qui a précédé les dernières années... Les caprices de l'esprit, sans doute.

Je me rappelle la nourriture que nous jetions à la fin des repas, les pelouses que nous arrosions et le recyclage qui relevait davantage de la corvée que de la nécessité. Je me rappelle les emplois ingrats que nous occupions, je me rappelle les milliers d'heures que nous avons perdues à nous avilir en répétant avec une assiduité morbide une tâche dépourvue de sens. Je me rappelle ces soirées d'ennui où la liberté tant attendue revêtait soudain un voile d'angoisse lorsque nous nous rendions compte que nous ne savions pas quoi en faire. Je me rappelle ces soirées passées à tuer le temps et à attendre l'heure du coucher, laquelle nous conduirait invariablement à un lendemain ponctué des mêmes emplois avilissants et de la même liberté que nous n'étions pas à même de saisir. Je me rappelle le tabac, les gras trans et le mercure, je me rappelle l'enthousiasme avec lequel nous abrégions le décompte de nos jours. Je me rappelle cette existence dépourvue de sens, je me rappelle cette vie de confort et d'abondance où les gens se suicidaient en masse. Je me rappelle les centres commerciaux et la télévision, je me rappelle les médias sociaux et le cynisme qui précédait toute relation amoureuse.

Je me rappelle tes gémissements lorsque tu étais avec lui en haut dans notre chambre.

Je me rappelle les gens que nous remplacions comme des chiens euthanasiés, je me rappelle la monogamie en série et le désir s'effritant en l'espace d'une poignée d'années. Je me rappelle l'ennui, toujours, qui nous poussait à plonger la main dans les vêtements d'un autre ou à laisser tourner sa voiture dans le garage en se tenant derrière le volant.

J'avale un trait de salive. Les gravats roulent les uns sur les autres en descendant dans ma gorge. Je cligne des paupières à plusieurs reprises, comme si je devais éteindre mes yeux. Je jette un regard amer sur les enfants, qui se sont rapprochés du lac pour poursuivre leurs jeux. Ils ne connaîtront jamais ce monde où nous jetions les pommes de terre hérissées de pousses noueuses et qui pelaient comme un animal crevé, ils ne connaîtront jamais ce monde où une appendicite était traitée autrement que par un vétérinaire opérant à l'éther.

Ils ne connaîtront jamais ce monde où l'achat d'un maillot de bain pansait les plaies, ce monde où les actrices porno se faisaient éjaculer en plein visage et nous permettaient de nous passer de femmes.

Je me saisis de la cuillère de bois et remue le brouet. J'entends des pieds plonger dans l'eau, j'entends les cris de triomphe que pousse le jeune Pascal en se pavanant devant les siens. Sans doute espère-t-il impressionner le chef de la meute...

Nadia franchit les ramures des conifères en sortant du sentier à l'est de la maison. Je ne sais pas d'où elle revient. Je souhaite intérieurement que ce soit dû au fait que je ne l'ai pas vue partir plus tôt. Elle passe devant les enfants en se dirigeant vers la maison. Jérémie la salue poliment avant de muer son geste en une bravade obscène dès qu'elle lui tourne le dos. Ses comparses étouffent des rires ; Pascal s'enfonce les poings dans la bouche pour ne pas vendre la mèche, Laura feint l'indignation par une moue théâtrale alors que ses joues s'empourprent et qu'elle se meurt un peu pour cet enfant qui se conduit déjà comme un homme qui ne doit rien à personne. Jérémie le remarque ; elle est d'ailleurs la première dont il a guetté la réaction.

Il y a fort à parier que Nadia aura à prendre en charge une grossesse d'ici peu... et Jérémie à se plier à ses injonctions, plus tributaire de sa mère qu'il ne se plaît à le croire.

L'enfant à naître serait le premier de ce monde...

Sans doute Jérémie n'aurait-il pas les mêmes scrupules que ses aînés à engendrer un enfant dans un monde dépourvu de médecin, de réfrigérateur et de ministère de l'Éducation. Sans doute Jérémie n'aurait-il pas les mêmes scrupules que ses aînés à léguer à son enfant un monde dépouillé de toute structure sociale. Qui sait... peut-être aurait-il raison. Peut-être qu'au fond, ce monde serait-il moins aliénant pour sa progéniture que le nôtre le fut pour nous.

Jérémie n'aura pas à élaguer sa jeunesse pour la conscription consumériste ; nous ne le verrons pas sur les blocs de départ, les articulations roidies et les muscles inadéquats à l'exercice, résolu malgré tout à se lancer bille en tête dans la course à l'emploi et à la reconnaissance sociale. Il ne se définira pas par la marque de sa voiture, le rang qu'il occupe dans la chaîne alimentaire de la jungle capitaliste ou la griffe cousue sur le revers de sa chemise ; il n'aura que faire de ses placements, de ses REER et de son fonds de retraite, et il ne sera pas déjà à vingt ans en train de planifier la vie qu'il mènera à l'aurore de ses jours lorsque ses plus belles années seront derrière lui, des années qu'il aura passées à planifier la route le conduisant jusqu'à sa mort. Il ne mènera pas une vie bâtie sur les compromis, les demi-mesures et les sacrifices. Il ne se satisfera pas d'une existence prédéfinie où le retour à la maison fera office de récompense pour toutes ces heures gaspillées, d'une existence où l'avoine légitime l'état de bête de somme.

Il n'aura pas à ravalier sa fierté en faisant mine qu'il ne s'est rien passé, que le vagin dans lequel il se glisse deux fois par mois n'a pas été souillé par le passage d'un autre.

Et lorsque viendra à nouveau le temps de procréer, il ne se demandera pas si la venue d'un autre enfant le privera de ses cinq à sept du jeudi, de ses week-ends d'alpinisme et de son nouvel écran plasma.

Il regarderait les siens, libres et fiers, croître au grand air, les joues rouges par le mistral impitoyable.

Il regarderait les siens se modeler sous ses injonctions et ses coups, trônant en seigneur à la tête d'un fief autocratique.

Aux abords du lac, Pascal pousse l'exercice jusqu'à son paroxysme, s'emmêle les pieds sous le poids des vagues et s'étale de tout son long dans les eaux glacées de la rive. Il se relève spontanément, les vêtements gorgés d'eau et le visage en proie à la plus vive panique. Sa mère, de dix ans la cadette de Nadia et deux fois plus jeune que moi, bondit hors de la maison et se précipite à son secours. Ses compagnons de jeu ne se montrent pas particulièrement émus et se tordent de rire.

Les liens qui les unissent sont à la fois plus forts et plus ténus que ceux qui se tissaient autrefois. J'ai vu Pascal s'en prendre à un voisin qui avait fait pleurer la petite sœur de Laura l'été dernier. Il n'était au courant de rien, ce qui ne l'a pas empêché de lui briser deux dents de lait. Et ce même Pascal n'a pas versé la moindre larme lors du décès de cette dernière quelques semaines plus tard...

Les enfants d'aujourd'hui vivent et meurent plus vite.

Ils s'aiment et s'oublient sans doute plus vite aussi...

Les jeux reprennent, mais à quelques pas de la rive. Le petit frère de Pascal profite de l'embarras de son aîné pour se moquer de lui en imitant son expression paniquée devant les témoins hilares de la scène. Les bleus zébrant ses épaules légitiment sans doute l'exercice... Ils n'ont pas encore seize ans et revêtent déjà le masque de l'arrogance. Ils semblent indifférents aux fils vidés d'électricité, aux antibiotiques périmés et aux pompes à essence qui se sont taries définitivement. Ils semblent insensibles à tout ce qui les entoure et qui construit ce monde, à toutes ces machines et ces villes dépossédées de leurs fonctions et désormais obsolètes. Ils ne s'inquiètent pas de ne pas tout comprendre et de ne pas tout

contrôler, ils ne s'inquiètent pas de la mort et de l'avenir. Ils n'ont pas encore seize ans et croient déjà être en mesure de faire mieux que nous... ils croient déjà avoir tout compris.

Ils croient avoir compris que l'entraide sociale tenait davantage de la dépendance et que la liberté ainsi acquise avait tout du collier étrangleur ; ils croient avoir compris que la survie du plus fort est la seule loi qui soit en accord avec ce qui les entoure et que seule cette loi est garante d'une saine gestion des ressources disponibles.

Ils croient avoir compris que notre monde était une erreur et que le retour à l'état de nature était la meilleure chose qui pouvait advenir non seulement au genre humain, mais à toute forme de vie ayant jamais foulé le sol de cette terre.

Peut-être avons-nous eu tort de chercher à préserver ce qui pouvait être sauvé. Peut-être que cet héritage constitué de vestiges parodiques ne valait-il pas la peine d'être transmis. Peut-être que ce qui reste de ce monde devrait s'éteindre avec moi...

Je ne crois pas que ces enfants s'embarrasseront des mêmes scrupules que ceux que nous entretenons. Je ne crois pas non plus qu'ils auront le temps de cultiver la vacuité en cherchant un sens à leur existence, comme si une telle chose existait et revêtait un aspect fondamental. Peut-être sauront-ils jouir du simple bonheur de l'existence. Peut-être préféreront-ils élever leurs enfants plutôt que de pianoter sur le clavier d'un téléphone cellulaire en se faisant faire des mèches. Peut-être n'auront-ils plus les mêmes priorités.

Je vois un monde régi par l'effort et le mérite, je vois un monde où le vide ne sera plus creusé par l'oisiveté et où la satisfaction tiendra davantage d'une dure journée de labeur plutôt que dans la réalisation de piètres ambitions. Je vois un monde où les gens ne chercheront pas à s'accomplir par de vaines entreprises pour donner un sens à leur vie. Je vois un monde où l'air ne sera plus embaumé au carbone et l'eau assaisonnée au mercure; je vois un monde où les

originaux fouleront le bitume morcelé des villes et où les bêtes ne crèveront plus le ventre ouvert au bord des routes.

Je vois un monde où Jérémie pourra se développer comme un cancer et perpétuer la tradition humaine.

Nadia franchit à nouveau la porte de la maison et se dirige vers moi. Le brouet est prêt.

— Bonjour Simon.

— Nadia...

— Renaud m'a dit qu'André était passé ce matin... qu'est-ce qu'il voulait ?

Elle lit la confusion sur mon visage. Je vois le sang lui monter aux joues alors que les mots se précipitent dans sa bouche.

— Peu importe... c'est pas grave... les patates sont prêtes ?

Je bredouille une réponse embarrassée. Nadia se saisit du contenant fumant, me sourit timidement et retourne à la maison compléter notre repas. André...

Les enfants ont flairé la nourriture. Ils interrompent leurs jeux et effectuent le chemin du retour d'un pas nonchalant. Ils ont le cœur léger, leurs yeux brillent d'une confiance inébranlable.

Qui sait... peut-être ont-ils raison. Peut-être qu'au fond, le meilleur des mondes est le leur. Peut-être réussiront-ils là où nous avons échoué.

Pour moi, le meilleur des mondes est peuplé de morts.

Je pose un genou par terre. Mes articulations se désagrègent à chacun de mes mouvements, comme deux pièces d'engrenage rouillées qui s'effriteraient à chaque nouveau tour de cadran. Je plaque ma main sur le sol, embrassant de la paume tous les gens que j'aime et que j'ai mis en terre.

Bonjour

Irlande, P.Q.

Kate Elizabeth Murphy*

Prologue

Si vous rencontriez Norman aujourd'hui et si vous lui demandiez s'il est heureux, il vous répondrait que oui.

« J'ai eu une bonne vie. J'ai exercé un métier qui me plaisait pendant quarante-cinq ans, j'ai une femme que j'aime, j'ai deux enfants, des petits-enfants, une bonne santé et de l'argent. Je suis à la retraite depuis quelques années et j'en profite. J'ai quitté la grande ville pour aller m'installer près de Sorel, d'où ma femme est originaire. Ma fille Vanessa et son fils sont venus vivre avec nous. Le petit a dû changer d'école, ce qui est une bonne chose pour lui ; il trouve que sa nouvelle école est un peu petite, mais je pense que c'est beaucoup mieux que son ancienne polyvalente à Montréal. »

Montréal, vous diriez-vous, voilà la « grande ville » dont il parlait. Cela explique qu'il roule les *r*. Norman continuerait :

« La majorité des élèves de l'ancienne école de Samuel étaient des Noirs, des Arabes, des gens venus d'on ne sait trop où. Ce n'est pas que je sois raciste, mais c'est mieux qu'il soit avec des gens comme lui. Et puis, je préfère que Vanessa et le petit ne vivent pas en ville, c'est dangereux pour une femme seule. Sa mère et moi répétions à Vanessa qu'elle devrait revenir vivre à la maison depuis que le père de Samuel l'a quittée, mais elle ne voulait rien savoir. Puis j'ai

* Cégep de Sainte-Foy

arrêté de travailler, et Vanessa a décidé de changer d'emploi, alors elle a accepté de se joindre à nous quand nous sommes partis.

— Et votre autre enfant ? », se pourrait-il que vous demandiez.

Norman ne répondrait peut-être pas tout de suite. Il grommelerait un nom, et vous croiriez entendre : « Stéphane... » Vous penseriez avoir dit une bêtise.

« Je ne sais pas ce qu'il fait, répondrait Norman après un moment. Je ne sais même pas s'il fait *quelque chose*. Il n'a jamais eu de véritable emploi. De toute façon, je ne lui ai pas parlé depuis des années. Vanessa et Jeanne non plus. Il n'est bon qu'à faire de la peine à sa mère.

— Parlez-moi d'elle, diriez-vous, désireux de changer de sujet de conversation. Est-elle en aussi bonne santé que vous ?

— Jeanne ? Toujours. Elle est faite forte. »

Vous commenteriez avec enthousiasme : « La santé, c'est l'essentiel. » Il ajouterait :

« Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir été malade dans sa vie. Il y a vingt ans, elle a combattu un cancer du poumon. Elle s'en est sortie, et nous avons tous deux cessé de fumer après cela ; d'ailleurs, nous fumions peu. Puis, elle a développé une cirrhose, une pure malchance, car ni elle ni moi ne buvions vraiment beaucoup non plus, seulement lors d'occasions spéciales. Enfin, récemment, elle a contracté une pneumonie et elle a dû rester à l'hôpital quelques semaines. Bref, à part quelques petits incidents de ce genre, elle est dans une forme splendide, et moi aussi. Ça tient à l'origine, sans doute : Jeanne est une MacGraw, moi un Murphy. »

Il prononcerait *ma-grâ, meur-fé*.

Irlande

À l'âge de quinze ans, Norman se rendit avec son père à Woodwick, un village des Cantons de l'Est dont leur ancêtre, William Murphy, avait été l'un des fondateurs un siècle auparavant, en 1859. On fit un grand défilé dans la rue principale du village, d'ailleurs nommée « Murphy's Road », défilé en tête duquel se trouvaient le père de Norman et plusieurs de ses oncles. Norman, depuis le trottoir, les vit passer, et il eut peine à reconnaître son père. D'ordinaire un homme effacé, constamment mal à l'aise et parlant peu, le voilà qui portait le drapeau du village avec fierté, la démarche assurée et un grand sourire aux lèvres.

Durant la fin de semaine qu'ils passèrent à Woodwick, M. Murphy fut un autre homme ; Norman ne l'avait jamais vu parler et sourire autant. Grâce aux conversations qu'il l'entendait avoir avec ses frères et les habitants du village, Norman comprit que son père y était né et y avait grandi avant d'aller vivre en banlieue de Montréal, sa mère désirant se rapprocher de la ville.

Comme son père, trop heureux de retrouver ses amis, ne s'occupait pas vraiment de lui, Norman passa beaucoup de temps à marcher dans Woodwick, une bière à la main et dans un silence observateur. Les habitants du village ne ressemblaient pas aux gens qu'il avait l'habitude de côtoyer à Montréal : beaucoup étaient roux, la plupart blonds, les yeux bleus ou verts. Leur peau était pâle, leurs dents pas toujours droites, mais leur regard avait quelque chose de familier et de complice. Norman trouvait que, même avec ses cheveux et ses yeux bruns, il leur ressemblait plus qu'aux gens qu'il connaissait. Il aurait aimé vivre à Woodwick : ce n'est pas là qu'on l'aurait traité de « maudit Anglais » ou de « tête carrée » parce qu'il s'appelait Murphy. Il fut triste quand vint le temps de partir, et son père aussi. Ils ne dirent pas un mot de tout le trajet du retour.

Fixant la route devant lui, Norman songeait à Woodwick. Son séjour lui avait beaucoup plu, mais, avec du recul, il se rendait compte que les habitants du village vivaient un peu comme dans un rêve : ils étaient si coupés du reste du monde qu'ils ne semblaient pas savoir qu'ils habitaient au Québec. Leurs vêtements, leurs manières, leur mode de vie, même leur français (et ce, quand ils ne parlaient pas tout simplement en anglais) étaient différents de ceux des Montréalais. À les regarder, on aurait pu croire que Woodwick se trouvait en Irlande, comme ils semblaient le penser.

Norman regarda son père qui conduisait, l'air aussi abattu que d'habitude, et sentit qu'il se trouvait dans le même état d'esprit. Lui aussi vivait dans un autre monde, en l'occurrence Woodwick. M. Murphy aurait été un fermier heureux dans son village natal, mais il lui avait fallu vivre en ville. À l'époque, les petites villes de la banlieue de Montréal n'étaient que de très grands villages qui n'avaient rien à voir avec les quartiers résidentiels modernes, mais c'était tout de même trop pour M. Murphy, et pas encore assez pour sa femme, qui aurait voulu rien de moins que la ville elle-même. Norman chassa ces pensées. Ils arrivaient.

*

C'est peu de temps après que Norman quitta l'école. Il n'en fut pas particulièrement mécontent, car il n'aimait pas l'école. Il était bon élève, mais il ne se passait pas une semaine sans qu'il revînt à la maison avec des ecchymoses ou un saignement de nez parce que Denis Langevin l'avait attendu sur le chemin du retour ou que Maurice Filion l'avait provoqué dans la cour d'école. Norman n'avait jamais commencé de bagarres, mais il savait se défendre, et s'il faisait parfois peine à voir, la même chose était vraie de ses agresseurs. Il refusait toutefois qu'on lui parle de ces incidents, et sa famille avait appris à ne faire aucun commentaire lorsqu'il arrivait à la maison avec de la terre sur ses vêtements et des coupures au visage. S'il se fût agi de batailles sans raison, ou si les garçons

qui le maltraitaient l'eussent choisi au hasard, cela aurait été différent, mais Norman savait la situation sans équivoque : la cause de leur acharnement tenait à son origine. C'était un peu irréaliste, d'ailleurs : à ce qu'il savait, même si la famille de Norman parlait anglais autant qu'elle parlait français, elle était encore plus pauvre que celles de Denis et de Maurice, et n'avait donc rien à voir avec les Anglais et leur oppressante richesse. Pourtant, lui-même ne trouvait pas qu'il y avait là suffisamment pour protester contre les attaques qu'il subissait, et il se contentait d'y répondre avec ses poings.

Norman travaillait déjà à temps partiel, après l'école et la fin de semaine, pour aider ses parents. Il était pompiste et aimait cet emploi, car il lui permettait d'être en contact avec ce qu'il aimait le plus : les voitures. Il rêvait de posséder un jour son propre garage, où il pourrait réparer et entretenir voitures toute la journée, sans autre patron que lui-même. Seulement, cela prendrait du temps et, pour l'instant, son salaire de pompiste ne suffisait pas. Sa mère proposa donc qu'il quitte l'école et trouve un travail à temps plein plus payant.

En tant qu'aîné, Norman était habitué à se sacrifier pour ses onze frères et sœurs, mais cette fois-ci, à l'idée de quitter le garage, il hésita.

« Ne sois pas si égoïste, lui dit sa mère. C'est ta responsabilité de contribuer. Ton père et moi nous nous saignons depuis ta naissance pour que tu puisses bien vivre, c'est à ton tour de nous aider. J'ai parlé avec ton oncle John et il dit qu'il pourrait te trouver une place comme ouvrier à l'usine où il travaille. »

Cela se passait durant le repas du soir. Norman regarda son père, assis en face de sa mère, les yeux rivés sur son assiette, autour de laquelle miettes de pain et morceaux de viande faisaient comme une auréole. M. Murphy avait une manière particulière de manger.

Il ne dirait rien, bien sûr. Non seulement il n'avait aucune autorité devant sa femme, mais il savait que c'est parce qu'il n'avait jamais réussi à gagner suffisamment d'argent que ses enfants devaient commencer à travailler. La passion de Norman pour les voitures n'avait rien à voir là-dedans. La vie, ce n'était pas faire ce qu'on voulait, surtout quand on devait aider à subvenir aux besoins de la famille.

La semaine suivante, Norman, qui adorait sa mère, commença à travailler à l'usine avec son oncle. Il se levait à 4 h 30 tous les matins, car son oncle venait le chercher pour l'emmené à l'usine, qui n'était pas précisément la porte à côté ; parfois, le soir venu, il allait se coucher dès qu'il arrivait, ne soupant même pas tant il était fatigué.

*

Quelques semaines plus tard, un soir où Norman dormait, peu après être revenu de sa journée à l'usine, le téléphone sonna. Il l'entendit dans son rêve et sut qui appelait. Il ouvrit les yeux au moment où sa mère décrochait le combiné, s'habilla pendant qu'elle parlait et descendit au rez-de-chaussée avant qu'elle ne l'appelle.

C'était Réjean au bar : « Ton père s'est encore battu, il faut que tu ailles le chercher. » Puis, comme Norman se dirigeait vers la porte d'entrée sans rien dire, sa mère s'exclama : « Mets ta veste au moins, tu vas attraper la grippe ! Et Peter, va avec ton frère ! »

Avec sa canadienne sous le bras et Peter qui marchait à côté de lui, Norman se rendit au bar du quartier, la mort dans l'âme. Il savait très bien à quoi s'attendre. Dès qu'ils entrèrent dans le bar, ils virent les éclats de verre brun dont le plancher était jonché. Le fils du patron, qui faisait office de serveur, passait le balai en évitant précautionneusement ce qui était autrefois une table en bois et qui s'était brisée sous le poids de M. Murphy, étendu, inanimé, le

visage ensanglanté, au milieu des planches défaites. Il était encore plus amoché que d'habitude. Le patron du bar s'approcha :

« Il s'est mis à parler de politique avec Hervé Côté. Pas besoin de vous dire que les esprits se sont échauffés, comme d'habitude. Ça aurait mieux fini si Hervé n'avait pas emmené son beau-frère... Bon, sortez-le-moi d'ici, vous me paierez la table une autre fois.

— Pas de problème, Réjean, dit Peter.

— Et le compte de votre père.

— Pas de problème », répéta Peter alors que Réjean s'éloignait.

Norman avisa les lunettes de son père, qui gisaient un peu plus loin, et les ramassa. Elles étaient toutes tordues, et un des verres manquait. Les deux frères se regardèrent, puis ils prirent leur père, l'un sous les bras, l'autre par les chevilles, et l'installèrent tant bien que mal dans son camion, stationné à l'extérieur. Norman sortit les clés de la poche de son père. Comme il démarrait, celui-ci reprit conscience et, du banc arrière, demanda :

« Norman ?

— *Are you all right, Dad ?*

— Peter, en français, s'il te plaît, fit Norman. On retourne à la maison, papa. On fera venir le médecin si tu as besoin de points de suture.

— Je n'ai pas besoin de points de suture, *I'm fine*. Ah, mais cet Hervé, tout de même, *what an idiot*, il tape fort.

— Si tu n'allais pas les provoquer, au moins ! Tu leur parlais des Anglais et des Français, encore ?

— Ne me parle pas sur ce *tone*... Je ne leur disais que la vérité. Ils se plaignent que l'anglais contrôle tout, mais ils refusent de l'apprendre. Puis ils se font renvoyer, forcément. Comme le

beau-frère d'Hervé. Il y a des gens qui se fâchent quand on leur dit la vérité. »

Norman ne dit rien, mais il trouvait que son père avait tort. Pourquoi les francophones auraient-ils dû être forcés d'apprendre l'anglais, pourquoi surtout cette langue aurait-elle dû continuer à dominer quand elle n'était pas celle de la province ?

« La bataille a été perdue voici deux cents ans, il serait temps de se rendre..., murmura M. Murphy.

— Calme-toi, Papa, ne parle pas », fit Peter en se tournant vers l'arrière.

Norman ne dit rien.

*

À vingt ans, Norman rencontra Jeanne, qui en avait seize. Après avoir été simple ouvrier à l'usine pendant deux ans, il y était devenu mécanicien, ce qui lui plaisait beaucoup plus. Durant une fête de Noël chez des collègues, on le présenta à celle qui deviendrait sa femme. Elle était jolie, les cheveux bruns et les yeux verts, toujours souriante. Ils dansèrent ensemble une grande partie de la soirée, à la fin de laquelle elle lui donna son numéro de téléphone.

Ils se revirent souvent, apprirent à se connaître. Au contraire de Norman, Jeanne était la dernière de dix enfants et avait toujours été protégée par ses frères et sœurs aînés. Ayant vécu au Nouveau-Brunswick jusqu'à l'âge de cinq ans, elle avait encore un léger accent, par exemple quand elle disait *magazine*, dont elle allongeait le *i*, à l'anglaise. Malgré cela, et même si elle s'appelait MacGraw, ce n'est pas elle qui se serait fait appeler « tête carrée », car elle n'était pas du genre à insister sur son origine écossaise ni même à croire que cela avait une quelconque importance. Elle vivait comme n'importe quelle Québécoise de son âge, insouciant, passionnée par la musique et les films d'Elvis Presley, passant des heures à

parler au téléphone avec ses amies après l'école. Elle était bien un peu choyée, protégée par ses frères et son père, dont elle était la préférée, mais elle était de son temps et ne pensait pas vivre ailleurs que dans la réalité ; c'est pour cette raison que Norman tomba amoureux d'elle.

L'été suivant leur rencontre, elle l'invita à passer quelques jours chez ses parents. C'était à l'occasion d'une réunion de famille chez les MacGraw et Norman rencontra les parents ainsi que les frères et sœurs de Jeanne, qu'il trouva tous très sympathiques. Son père lui offrit une bière, et il la but en parlant voitures et bateaux avec ses frères et ses cousins. C'étaient des gens simples, avec qui il se sentit comme un lien de parenté et qui l'accueillirent instantanément comme un des leurs. Pour cette raison, ils lui rappelèrent les habitants de Woodwick, mais aussi par le fait qu'eux aussi semblaient vivre dans un monde idéal, coupé de la réalité. La plupart parlaient anglais, ce que Norman ne réprouvait pas en tant que tel, même s'il estimait que, quand on n'était pas un Canadien-anglais plein aux as, on ne pouvait pas vraiment se le permettre. Le fait est que si la famille de Jeanne vivait de manière plus aisée que celle de Norman, ce n'était qu'en raison de son mode de vie, et pas vraiment parce qu'elle était plus fortunée.

Norman revint de Sorel habité par des sentiments confus. Il ne pouvait s'empêcher de comparer sa propre famille avec celle de Jeanne. D'un côté, il voyait son père, fermier de pacotille, qui mangeait comme un porc, s'entendait mieux avec ses animaux qu'avec sa propre famille et qui, à cause de son français incompréhensible, ne parlait que pour provoquer les francophones du quartier quand il allait dépenser sa paie au bar, et sa mère, malheureuse de ne pas vivre en ville, de ne jamais avoir assez d'argent pour acheter ce qu'elle voulait et d'avoir un mari qui comblait si peu ses attentes. De l'autre côté, il voyait la famille de Jeanne, ses parents aimables, leur maison propre, leur mentalité paisible et l'absence

de disputes entre eux, tout comme leur incapacité à voir la réalité pour ce qu'elle était. Malgré leurs différences, les deux familles lui semblaient également ensevelies dans leur rêve d'un Québec où ils pouvaient continuer la vie de leurs ancêtres.

Pour sa part, Norman voyait en Jeanne son idéal d'une rupture avec les illusions de leur famille, et c'est pour cela qu'il la demanda en mariage peu de temps après.

P.Q.

Norman et Jeanne se marièrent en 1967 ; Jeanne n'avait alors que dix-sept ans, mais ses parents consentirent tout de même au mariage. Après une lune de miel dans le Maine, ils s'établirent à La Salle, où naquit leur fils un an plus tard. Ils l'appelèrent Stephen, obéissant à un vœu exprimé par M. Murphy à propos du prénom de son premier petit-fils.

Jeanne faisait de son mieux pour que le ménage fonctionne, mais tout ce qu'elle entreprenait n'était pas nécessairement couronné de succès. Par exemple, elle cuisinait très mal et ne s'améliora jamais vraiment. Norman, dont la mère n'était pas non plus très bonne cuisinière, ne le remarquait pas, mais le fait est que Jeanne était capable de gâcher même un plat surgelé. Par conséquent, Norman se retrouva souvent avec des petits gâteaux préemballés et des sandwiches au fromage fondu en tranches dans la boîte à lunch qu'il emportait à l'usine. Cependant, elle était bonne mère. Bien qu'elle se soit plus volontiers destinée à une vie de mannequin ou d'actrice, elle adorait Stephen et s'en occupait du mieux qu'elle pouvait, ce qui donnait parfois des résultats étranges, comme lorsqu'elle lui chantait des chansons à boire pour l'endormir (faute de connaître d'autres berceuses) ou qu'elle l'encouragea plus tard à

boire de l'alcool, car il était pour elle tout à fait normal qu'un adolescent se saoule.

Lorsque Stephen eut quatre ans, ils déménagèrent à Repentigny, car Norman venait de changer de travail, ayant obtenu un poste de mécanicien pour Foster & Foster, une compagnie américaine fabriquant des produits d'hygiène dont une des divisions se trouvait à Montréal. Entre-temps, la famille s'était agrandie, car Vanessa Murphy, qui deviendrait esthéticienne puis hygiéniste dentaire après un changement de carrière dans la quarantaine, était née.

C'est à Repentigny que Jeanne et Norman eurent leurs premières disputes, car leur train de vie avait quelque peu changé. En effet, le nouvel emploi de Norman se révélait une source de stress beaucoup plus grande que lorsqu'il travaillait avec son oncle. De plus, alors que Stephen avait été un bébé toujours calme, quoique de santé fragile, Vanessa se révéla pour sa part très difficile, alternant caprices et crises et, en grandissant, battant son frère avec tout ce qu'elle pouvait trouver : chaussures, tuyau d'aspirateur, livres, etc. Bien que ce ne soit pas pour les mêmes raisons, Jeanne et Norman étaient souvent de mauvaise humeur, et ce fut la cause de leurs premiers différends. Leurs disputes étaient violentes : jamais ils ne portèrent la main l'un sur l'autre, mais les mots qu'ils se lançaient étaient souvent bien plus blessants qu'un coup. Ils se réconciliaient rapidement, mais chacun était rancunier, du moins à court terme, et multipliait les allusions au tort présumé de l'autre.

Ce fut une période d'adaptation. Alors que Jeanne se rongait les ongles par nervosité, tous deux, déjà grands fumeurs d'ordinaire, recouraient plus souvent qu'autrement à la cigarette pour calmer leurs nerfs.

Malgré les difficultés rencontrées, Norman se trouvait bien dans sa nouvelle vie. Jeanne était peut-être fort superficielle, mais elle était maniaque de propreté, et la maison s'en ressentait : les planchers

paraissaient des miroirs, et on ne voyait jamais un grain de poussière nulle part. Même avec deux enfants en bas âge, elle parvenait à prendre soin d'elle-même et à garder la maison dans un état impeccable, ce dont Norman lui était fort reconnaissant. Elle était l'épouse dont il avait besoin, et il l'aidait autant qu'il pouvait dans l'entretien ménager ; ce n'était pas beaucoup mais, pour l'époque, c'était énorme.

Quant aux enfants, il les voyait un peu comme étant en-dehors de sa vie. Il les aimait bien, et s'amusait parfois beaucoup à jouer avec eux, mais il était aussi souvent impatient, et se fâchait très fort lorsque Vanessa faisait des caprices. Jeanne, pour sa part, n'hésitait pas à dire devant eux qu'elle aurait été plus heureuse s'ils n'étaient pas nés, ce qui ne l'empêchait pas de les aimer beaucoup.

La petite famille se trouvait très à l'aise dans le Québec des années 70, car si Jeanne était une femme de son temps, Norman était un homme de sa province (voire de son *pays*, car il appuyait les mouvements indépendantistes, plutôt par défaut que par conviction). Ils parlaient uniquement français à la maison et, au fil du temps, Jeanne comme Norman oublièrent que ce n'était pas leur langue maternelle. Lorsque Stephen et Vanessa commencèrent à suivre des cours d'anglais à l'école primaire, leurs parents se trouvèrent dans l'impossibilité quasi totale de les aider, en étant venus à oublier jusqu'à la langue anglaise elle-même. De même, Norman n'appela jamais Stephen par le nom que son père avait voulu qu'il porte, francisant au contraire le prénom de son fils jusqu'à l'appeler *Stephane*. Jeanne fit de même et, bien que Stephen leur demanda plus tard de prononcer son nom à l'anglaise, ils ne purent jamais s'y résoudre : Jeanne par habitude et Norman par choix, bien qu'il s'en défendit toujours.

La vie de Jeanne fut secouée par deux drames dont elle ne se remit jamais vraiment : d'abord la mort d'Elvis Presley, en 1977, puis celle de son père, en 1983. Avec Norman, ils étaient les hommes

qu'elle aimait le plus au monde. Elle commença alors à accompagner sa routine quotidienne d'alcool pour se changer les idées lorsque son mari était chez Foster & Foster, et les petits à l'école.

Les enfants grandirent : Stephen était toujours aussi calme, et Vanessa, aussi exubérante. Tous deux attiraient les gens, et se retrouvaient toujours entourés d'amis ; de plus, le quartier de Repentigny où ils habitaient était à l'époque un secteur tranquille où tous les enfants se connaissaient et jouaient ensemble jusqu'à la tombée de la nuit. Ce n'est pas dans un tel quartier ni à cette époque que les petits Murphy auraient pu être intimidés à cause de leur origine ou de leur nom de famille anglais. Sans doute, la banlieue n'avait jamais vu de Noir ni d'homosexuel (on disait « Nègre » et « fif » à l'époque), mais les débats sur la langue n'étaient plus de mise.

En grandissant, chacun des enfants suivit la mode : Vanessa crêpa et gonfla à l'infini ses cheveux blonds, dont la finesse la désespérait, tandis que Stephen laissait pousser les siens (qu'il avait aussi blonds) et adoptait le *heavy metal* et les vestes de cuir noir.

À l'opposé de son frère, Vanessa n'obtenait pas de très bons résultats scolaires, et le fait de quitter le cheminement régulier à quatorze ans pour suivre une formation professionnelle en esthétique fut pour elle un grand soulagement. Pour sa part, Stephen apprenait plus vite que ses professeurs pouvaient lui enseigner, ce qui causa chez lui une perte d'intérêt pour l'école peu après son entrée au secondaire. Le choix qu'il fit de devenir musicien scandalisa Jeanne et Norman, qui ne considéraient pas ce passe-temps comme une réelle profession : ils ont d'ailleurs toujours estimé qu'il avait gâché sa vie.

Stephen finit par quitter l'école à son tour, en cinquième secondaire, et occupa de petits emplois avant de rencontrer, à vingt-trois ans, une mère monoparentale de douze ans son aînée à qui il fit cinq enfants auxquels il donna des prénoms composés anglais. Il

réside aujourd'hui en campagne et ne donne aucun signe de vie à ses parents qui n'en demandent d'ailleurs pas non plus. Quant à Vanessa, son petit Samuel fut toujours une merveille pour Jeanne et Norman, qui ne le gâtèrent jamais assez à leur goût, même si Jeanne avait eu de la difficulté à s'habituer à l'idée d'être grand-mère, elle qui aurait pu faire tant de choses, n'eût-elle pas eu d'enfants. Depuis la naissance de Samuel Lavoie en 1995, Norman l'appelle d'ailleurs parfois affectueusement « la grand-mère », une allusion au temps qui lui a été nécessaire pour se faire à l'idée.

Dans les années 1990, on diagnostiqua chez Jeanne un cancer du poumon. Elle y survécut, après une opération qui nécessita l'ablation des trois-quarts de son poumon gauche, et Norman, par crainte de subir pareil sort, résolut de cesser de fumer en même temps qu'elle et y parvint. Pour ce qui est de la cirrhose qu'elle développa peu de temps après, ils n'en comprirent jamais l'origine. Après tout, ils ne buvaient pas tant que cela.

Irlande, P.Q.

Si vous parliez à Norman aujourd'hui, il vous dirait qu'il est heureux.

« Je profite de la vie, expliquerait-il. Maintenant que je suis à la retraite, Jeanne et moi voyageons beaucoup, en Ontario, dans le Maine ou en Floride, par exemple. Nous ne comprenons pas grand-chose à ce que les gens disent là-bas, car nous ne parlons pas anglais, mais ce n'est pas bien grave. »

Peut-être s'allumerait-il une cigarette et, devant votre air étonné, dirait-il :

« Oui, j'avais arrêté de fumer, et ma femme aussi, mais j'ai recommencé il y a quelques années, en secret. Ce que j'ignorais, c'est

qu'elle avait recommencé aussi ! Un jour où je l'ai surprise en train de fumer, je lui ai avoué que j'avais aussi recommencé et, depuis, nous fumons tous deux sans nous cacher.

—Se pourrait-il qu'il y ait un lien avec la pneumonie dont Jeanne a souffert récemment ?

—Sa pneumonie ? Non, elle a dû prendre froid un jour où elle est sortie sans écharpe, ou peut-être a-t-elle marché pieds nus sur le plancher de céramique de la salle de bains... Je ne vois pas ce que la cigarette a à voir avec ça. »

Vous remarqueriez comme il a les cheveux bruns malgré ses 68 ans et, en même temps, comme son ventre est gonflé (un effet de la bière) et comme ses jambes sont maigres. Sauriez-vous qu'il a subi un triple pontage coronarien en 2003 parce que ses artères étaient obstruées par toutes les matières grasses qu'il a ingérées au cours de sa vie ? Pourriez-vous savoir qu'il vomit chaque soir, après le souper, car il ne digère plus rien ? Sauriez-vous qu'il ressent un petit pincement au cœur chaque fois qu'il passe devant un garage ?

*

Oui, Norman est heureux. Tout comme les habitants de Woodwick qui s'imaginaient vivre encore dans un pays qu'ils ne reverraient jamais. Tout comme son père qui provoquait la bagarre pour oublier qu'il n'était pas à la hauteur des attentes qu'on plaçait en lui. Tout comme la famille de Jeanne, qui vivait ensevelie si profondément dans son rêve qu'elle ne s'en rendait même plus compte.

Oui, Norman est heureux. Et chaque 17 mars, il assiste au défilé de la Saint-Patrick à Montréal, tel un Québécois fier de ses racines.

Présentation des lauréats

Valérie Arsenault

College Champlain-St.Lawrence

Valérie Arsenault est née à Québec en 1994. Après avoir complété ses études secondaires à l'école de Rochebelle dans le profil langues et monde, Valérie a décidé d'approfondir sa connaissance de l'anglais en s'inscrivant au collège anglophone Champlain-St.Lawrence dans le programme « *Art, literature and language* ». Il faut dire que Valérie, sportive de haut niveau, a également été attirée par ce collège pour la qualité de son programme sport-études. Pratiquant le ski alpin de compétition depuis plusieurs années, Valérie a toutefois subi une blessure l'hiver dernier qui l'a contrainte au repos. Elle qui consacrait la majeure partie de son temps à l'entraînement a alors eu l'occasion de se concentrer davantage sur une autre de ses passions, le cinéma. Elle en est même venue à considérer d'un bon œil la malchance qui lui est arrivée : « [...] d'une curieuse façon, l'ébranlement provoqué par ma blessure, autant physique que psychologique, est arrivé au parfait moment, à un moment où j'étais prête à m'abandonner à quelque chose de différent ». Et sa passion pour le cinéma ne s'est pas démentie, bien



au contraire ! Ambitionnant de devenir réalisatrice et scénariste de films, Valérie envisage de suspendre ses études collégiales pour commencer à œuvrer dans le métier dès cet automne. Décidément, Valérie fonce dans la vie comme sur une piste de ski : avec audace et intensité !

Si Valérie Arsenault a développé une grande passion pour le

septième art, c'est en grande partie grâce à un certain Michel Arseneault, professeur en arts médiatiques et cinéma. Même si ce dernier ne lui a jamais enseigné dans une salle de cours, c'est lui qu'elle dit devoir remercier le plus pour celle qu'elle est aujourd'hui : « c'est lui qui m'a éclairée sur les vertus les plus élémentaires de la vie, sur l'importance de s'aimer, de suivre ses instincts et de se mettre au centre de tout ». Et gageons, de surcroît, que Michel Arseneault a su non seulement lui inculquer son amour du cinéma, mais lui faire réaliser qu'il était possible de vivre de cette passion.

La reconnaissance de Valérie va également à deux professeurs qui lui ont enseigné au cégep, Warren Hinkson et Andrée-Anne Giguère, le premier en anglais, la seconde en littérature française. Valérie, qui adore découvrir les mécanismes et les subtilités d'une langue, a évidemment beaucoup apprécié ses cours d'anglais mais, ce qu'elle retient davantage de l'enseignement de Warren Hinkson, c'est qu'il n'est jamais trop tôt, mais parfois trop tard, pour se dévouer à ce qu'on aime. Quant à Andrée-Anne Giguère, professeure de littérature, elle lui a révélé l'importance de consacrer temps et efforts au travail que l'on entreprend.

D'aussi loin que Valérie se souvienne, la littérature a fait partie intégrante de sa vie, mais peut-être davantage, reconnaît-elle, de manière inconsciente. Valérie avoue n'avoir jamais été passionnée par les livres, mais plutôt « par le pouvoir libérateur de l'écriture, par sa capacité à faire le calme au sein de la tempête ». Valérie a toutefois été séduite par quelques écrivains qui ont su l'inspirer dans son propre travail de création. Il y a tout d'abord le poète Henry David Thoreau, figure littéraire à laquelle la jeune femme s'identifie le plus, qui la charme par « son aptitude à voir la vie dans son expression la plus réduite et la plus grandiose à la fois, son agilité à déceler la Vérité et son aisance à la dépeindre en mots mais, surtout, par sa faculté d'influencer, d'ébranler tout être prêt à

l'écouter ». Valérie aime les artistes capables de pousser les autres à se remettre en question. Elle applique à l'œuvre littéraire la formule du réalisateur Lars von Trier qui affirme qu'un film devrait être « comme un caillou dans une chaussure ». Selon elle, l'écrivain Albert Camus joue précisément à merveille ce rôle de « caillou dans la chaussure » avec son écriture « irritante, perturbante, troublante ». Valérie admire également l'œuvre colossale de l'Américain Ernest Hemingway qui se caractérise par son écriture puissante et tranchante. L'aspect autobiographique de son œuvre ne va pas sans lui plaire : « dans chacun de ses ouvrages, explique-t-elle, il se met à nu, devient en quelque sorte vulnérable, un contraste intéressant avec sa personne rigoureuse, si empreinte de courage ». La littérature, pour Valérie, doit donc refléter la vérité mais, comme la vérité n'est pas toujours ce qu'on souhaite, il s'ensuit que la littérature sera bien souvent bouleversante, voire dérangeante. Voilà certainement un des principes qui a guidé Valérie pour l'écriture de son texte « Le grand sommeil », récipiendaire d'une mention d'honneur du Concours littéraire Critère.

Vivant pleinement le moment présent, Valérie Arseneault dégage une impressionnante soif de vivre. Elle aspire à dépasser ses limites dans tout ce qu'elle entreprend, que ce soit sur des skis, une planche à voile ou sur un vélo de *spinning*, tout autant que dans le domaine cinématographique ou littéraire. C'est parce qu'elle compte bien ne pas passer à côté « de la seule et unique opportunité qu'offre la vie » qu'elle considère « que chaque minute passée à faire quelque chose que l'on ne veut pas faire est une sérieuse perte de temps ». Ce qui est certain, c'est que Valérie a certainement suffisamment de projets et d'intérêts divers pour faire de sa vie une réussite !

Guillaume Boucher Raymond

Cégep de Sainte-Foy

Guillaume Boucher Raymond est né en 1987 à Dégelis au Témiscouata, ville où il a passé les dix-sept premières années de sa vie. Après avoir complété ses études secondaires à la Polyvalente Dégelis, Guillaume est allé étudier en sciences humaines au Cégep de Rivière-du-Loup, puis il a poursuivi ses études à l'Université de Sherbrooke en littérature et en linguistique jusqu'au niveau de la maîtrise. C'est alors que le chemin de Guillaume a bifurqué. Bien qu'appréciant au plus haut point la lecture et l'écriture, Guillaume s'est rendu compte que ses études universitaires ne comblaient pas entièrement sa soif d'action et de chaleur humaine et qu'il avait besoin, pour être heureux, de sentir qu'il pouvait « faire une différence » dans la vie des gens qui l'entourent. Il a alors décidé de s'inscrire en Soins préhospitaliers d'urgence au Cégep de Sainte-Foy dans le but de devenir technicien ambulancier-paramédic et, nous dit-il, « de sillonner les routes du Québec afin d'aider son prochain ». Entre sa formation collégiale et son travail au sein de la réserve des forces armées canadiennes, Guillaume trouve encore du temps pour retourner à ses premières amours : les livres.

En soumettant au Concours littéraire Critère un essai sur « l'influence de la religion dans la littérature nationaliste canadienne-française du début du XX^e siècle », Guillaume a montré qu'il demeure essentiel pour lui de lire et d'analyser ce qu'il lit et, ce faisant, il a su montrer qu'il a un réel talent pour le faire, comme en témoigne son obtention du troisième prix du Concours, d'une valeur de 700 \$.

Dans le cadre de ses études en soins préhospitaliers d'urgence, les cours que Guillaume préfère sont ceux qui touchent aux problématiques comportementales. Ayant, explique-t-il, « une certaine facilité à mettre les gens en confiance et à désamorcer les situations explosives », il aime « travailler dans un climat instable » qui exige ajustement, discernement et doigté pour faire en sorte que les interventions auprès des patients soient correctes et efficaces. Guillaume aime aussi les cours d'intervention médicale qui requièrent selon lui chez les étudiants des talents de « détective afin de trouver le problème du patient et de lui administrer le bon traitement ».

À l'entendre parler avec une telle passion de sa formation et de son futur métier, on comprend d'emblée que le jeune homme a maintenant trouvé sa voie ! Cependant, si Guillaume est devenu le jeune homme confiant qu'il est aujourd'hui, c'est entre autres parce qu'il a pu compter sur des professeurs d'exception tout au long de son parcours scolaire. À l'école secondaire, Guillaume s'est impliqué dans la radio étudiante et a été appuyé par Dany Provencher et Stéphane Michaud, deux professeurs dont le professionnalisme et l'amour de la musique ont exercé sur lui une influence importante, influence qui se fait toujours sentir aujourd'hui dans le goût que Guillaume cultive pour la musique et dans son habileté à œuvrer au sein d'une équipe de travail.

Mais Guillaume est particulièrement reconnaissant envers un de ses professeurs, Pierre Rajotte, qui lui a enseigné à l'Université de Sherbrooke. Guillaume ne tarit pas d'éloges à l'endroit de cet enseignant qu'il décrit comme son « idole en ce qui a trait à l'étude de la littérature québécoise ». Pierre Rajotte, nous dit-il, avec « son souci du détail, sa droiture et sa disponibilité » fait partie « de ces hommes qui m'ont amené à dépasser mes limites ». Et si Guillaume a eu l'excellente idée de soumettre son texte au Concours Critère, c'est grâce à la trace indélébile que ce professeur a laissée en lui :

« Par le passé, Pierre m'a donné ma chance et a cru en la valeur de mes travaux scolaires. Indirectement ou inconsciemment peut-être, cela a contribué à [me faire] croire en mes capacités littéraires ». Des professeurs de cet acabit, c'est à tous que l'on souhaite d'en retrouver le long de leur route !

Sa mère étant elle-même une lectrice passionnée, Guillaume a grandi dans un milieu où les livres occupaient une grande place. Ce n'est cependant qu'en deuxième année du secondaire que Guillaume a véritablement découvert le plaisir de lire, et ce, grâce au roman africain de Camara Laye, *L'enfant noir*. C'est alors que Guillaume a compris ce que pouvait offrir la lecture : « Pour moi, ce qui rend intéressant la littérature, c'est la liberté qu'elle offre. Liberté de temps, d'espace, de pensée, d'expression et de sentiment. » Parmi tous les auteurs qu'il a lus, ses préférences vont au romancier français Michel Houellebecq, au bédéiste québécois Michel Rabagliati et au monumental Honoré de Balzac, des auteurs qui, malgré les différences qui les séparent, se rejoignent dans leur habileté à présenter en toile de fond de l'intrigue et de ses personnages un portrait social d'une profondeur et d'une richesse étonnantes.

En attendant d'être au volant de son ambulance, Guillaume profite de ses loisirs pour pratiquer la course, le vélo, la marche en nature et, faut-il le rappeler, pour lire et écrire. Car s'il y a une chose que le parcours de Guillaume lui a enseigné, c'est qu'il est bon de sortir des livres pour mieux retourner à la vie active, mais qu'il est également bon de prendre un certain recul de la vie active pour retourner à cet unique espace de liberté qu'offrent les livres.

Nicolas Dubé-Le Corff

Cégep de Saint-Laurent

Nicolas Dubé-Le Corff, finissant de l'exigeant programme Double DEC Sciences et Musique du Cégep de Saint-Laurent, s'est illustré de brillante façon en remportant les grands honneurs du Concours littéraire Critère. Ce concours, doit-on le rappeler, s'adresse à tous les étudiants d'établissements collégiaux de la province de Québec. Parmi tous les textes reçus cette année sous le thème de l'utopie, les membres du jury ont retenu son texte de fiction, un dialogue à haute teneur philosophique intitulé « La lutte raisonnée de l'espérance », pour l'obtention du premier prix ainsi que la bourse de 1 000 \$ qui l'accompagne. Un accomplissement impressionnant pour un jeune homme non pas moins impressionnant !

Nicolas Dubé-Le Corff est né en 1992 à Montréal et y a toujours vécu. Après avoir complété ses études secondaires au collège Regina Assumpta, ce passionné de musique et de sciences a décidé de concilier ses deux passions en s'inscrivant au programme Sciences



et Musique du Cégep de Saint-Laurent, un collège dont la réputation sur la plan de l'enseignement de la musique n'est plus à faire. Son cheminement scolaire a confirmé son intérêt pour les deux disciplines sans toutefois résoudre le dilemme quant à son choix de carrière. Qu'à cela ne tienne, Nicolas a décidé de poursuivre ses études à l'automne, non pas

en sciences ou en musique, mais plutôt en lettres, en s'inscrivant à l'Université de Montréal au baccalauréat bidisciplinaire en littérature comparée et philosophie. Si l'amour des livres et de la réflexion a eu gain de cause chez ce jeune homme curieux, c'est notamment, explique-t-il, grâce à un de ses enseignants, le professeur Claude Gonthier, qui a su, avec « son intelligence vive et son humour caustique », l'encourager à se destiner vers les études littéraires.

Nicolas possède un esprit scientifique qui sait reconnaître et admirer la complexité partout où elle se trouve. Il se décrit lui-même comme un « amoureux de la complexité sous toutes ses formes [qui], loin d'espérer pouvoir un jour l'appriivoiser et la maîtriser, [...] aspire simplement à se doter d'outils pour l'admirer encore davantage ». Nicolas est donc un observateur enthousiaste du monde et de ses phénomènes divers, mais un observateur actif qui tente par-dessus tout « de comprendre avec plus d'acuité et de discernement le monde qui l'entoure ». Voilà certainement ce qui peut expliquer la passion qu'entretient Nicolas envers la physique. De fait, la physique est une branche du savoir qui observe cet infiniment petit et cet infiniment grand qui nous entourent et qui tente de les rendre un peu plus intelligibles. Nicolas est fasciné par le double aspect de cette science qui est à la fois abstraite, comme les mathématiques, mais qui ancre cette abstraction dans des phénomènes naturels concrets. Dans les cours de son professeur de physique Philippe Fournier, des cours dont « [il] sortai[t] passionné et dérangé de questions », Nicolas a pu relever quelques-uns de ces incomparables défis intellectuels que pose la physique.

Si les cours de physique figuraient parmi ses matières préférées au cégep, il en allait de même des cours de musique. Dans tous ceux offerts lors de sa formation, l'objectif, explique-t-il, consistait à apprendre à mieux entendre et à mieux comprendre la musique.

C'est ensuite par la pratique de son instrument de prédilection, la guitare, qu'il pouvait appliquer toute cette théorie emmagasinée. Les cours de guitare étaient donc ses préférés puisqu'ils exigeaient qu'il transmette la musicalité dans ce qu'elle a de plus pur. On le sent bien, la musique n'est pas pour lui une matière scolaire comme les autres ; elle fait plutôt partie intégrante de sa vie, comme l'air qu'il respire ! Nicolas consacre en effet une part importante de ses loisirs à la musique, que ce soit à sa pratique, à son écoute ou à son enregistrement. Il s'est même mis récemment à la composition de bandes sonores pour des courts métrages amateurs. Si la musique en est venue à occuper une place aussi capitale dans sa vie, Nicolas révèle que c'est notamment grâce à Harold Faustin, un professeur de musique qui lui a « magistralement » enseigné la musique et la guitare à l'école secondaire.

Cet amateur de physique et de musique a développé avec le temps un goût prononcé pour la littérature, ce qu'il n'a d'ailleurs pas trop de mal à s'expliquer : « Je suppose que ce qui me séduit, dans la littérature, c'est la combinaison de ce qui me charme respectivement en sciences et en musique ». La littérature constitue donc pour lui l'amalgame parfait entre « la capacité à exprimer et à décortiquer la complexité » de la science et « la beauté, la poésie et la proximité avec l'émotion » de la musique. N'est-ce pas là d'ailleurs la tâche ultime de la littérature : rendre compte avec beauté de la complexité du monde ? Ce qui est certain, c'est que les écrivains dont Nicolas admire le plus le travail partagent cet avis. Il aime Milan Kundera « pour sa façon si intéressante de mettre en parallèle des vies, des événements, des idées, de les faire entrer en résonance si pertinemment et avec tant d'acuité » ; Richard Powers, « pour la complexité de ses univers, pour la poésie de sa prose et pour la musicalité de sa narration » ; et Eric-Emmanuel Schmitt, « pour sa capacité à simplifier la complexité sans n'en rien perdre ». En fin de compte, les écrivains avec lesquels il partage une

Concours Critère

affinité doivent lui permettre de poser un regard plus pénétrant sur les choses en l'aidant, comme il le dit si bien, à « laver les lunettes de sa subjectivité ».

Lorsqu'il ne s'affaire pas à décrypter des équations mathématiques complexes, à jouer de la guitare ou à lire, Nicolas voyage. C'est d'ailleurs depuis une auberge de jeunesse située en Chine où il gambadait cet été qu'il a répondu à nos questions. Voilà certainement un jeune homme habité par un désir de connaissances et de découvertes peu commun ! Quoi qu'il entreprendra, peu importe dans quel domaine, une certitude s'impose : Nicolas Dubé-Le Corff réussira à inspirer passion, enthousiasme, curiosité et intensité autour de lui. Ne reste plus qu'à lui souhaiter un brillant avenir !

Dominique Girard

Cégep du Vieux Montréal

Dominique Girard est récipiendaire d'une mention d'honneur du Concours littéraire Critère pour sa nouvelle de science-fiction intitulée « La mélodie du malheur ». Née en 1991 sur la Rive-Sud de Montréal, elle a grandi dans la ville de La Prairie où elle a fréquenté la polyvalente La Magdeleine. Amoureuse des mots depuis toujours, Dominique a amorcé son parcours collégial en Langues au Cégep du Vieux-Montréal. Se consacrant avec plaisir à l'apprentissage des langues espagnole et allemande, Dominique aurait poursuivi ce programme si elle ne s'était pas découverte une autre passion et un autre talent : l'écriture. S'étant toujours plu à analyser et à décortiquer les mots, que ce soit ceux de sa langue maternelle ou ceux de langues étrangères, elle a dès lors été initiée au plaisir et au pouvoir d'assembler ceux-ci pour en faire surgir des histoires ou, comme elle le dit elle-même, pour se vider de ses maux. Dominique a donc décidé d'entreprendre des études en Création littéraire, toujours au Cégep du Vieux-Montréal, des études qui lui permettront une fois de plus de se pencher sur « les mots et leurs significations », mais qui lui donneront cette fois l'occasion d'explorer « les mots et leur puissance ».



Le parcours scolaire de Dominique a été ponctué de rencontres déterminantes. À la polyvalente, c'est au contact de la professeure de français Louise Pelletier que s'est développé chez Dominique un amour de la lecture qui ne s'est jamais démenti.

Pour la jeune femme, lire constitue le « moyen d'évasion » par excellence. Pour elle, c'est sans l'ombre d'un doute Patrick Senécal, son auteur favori, qui réussit le mieux à lui faire quitter son quotidien pour l'entraîner dans un univers cruel mais ô combien passionnant. Si Dominique voue « un amour inconditionnel » à Senécal, elle admire également les écrivains Lois Lowry et Bernard Werber.

Le Cégep du Vieux-Montréal a également été pour Dominique un lieu de belles rencontres. Paule Desormeaux a su lui transmettre « sa passion de la langue allemande de façon amusante » et son cours figurait parmi ses deux favoris. Mais ceux que Dominique préférait étaient les cours de littérature où on lui demandait de « se concentrer sur l'analyse des textes » pour parvenir à « lire un texte et en décomposer tous les sens, le décomposer pour le recomposer, le critiquer, en débattre ». Et parmi tous les professeurs de littérature qui lui ont enseigné, si l'un d'entre eux a su faire une différence dans la vie de Dominique, c'est assurément Hélène Girard. Cette enseignante dévouée et stimulante incitait ses étudiants non seulement à lire et à analyser des œuvres, mais également à produire eux-mêmes des textes de création littéraire : « les textes qu'elle nous poussait à écrire, explique Dominique, mettaient en marche notre esprit créatif et nous faisaient développer notre propre façon d'écrire ». C'est donc Hélène Girard qui a éveillé chez Dominique son intérêt pour l'écriture et qui a su l'encourager à développer son talent naissant.

Créatrice et créative, Dominique ne l'est pas seulement dans le domaine de l'écriture. Ses goûts et son caractère la portent également vers le tricot, la peinture et même la cuisine. Si Dominique ne sait pas encore ce qu'il adviendra d'elle lorsque son DEC sera complété, elle est toutefois habitée par une certitude : « J'irai où mes mots me transporteront ! »

Charles-Antoine Gosselin

Cégep de Beauce-Appalaches

Originaire de la Beauce, Charles-Antoine Gosselin est né le 22 juillet 1993. Il a grandi à Saint-Georges de Beauce, mais a passé tous ses étés à la campagne, près d'East Broughton. Il a été admis au Programme d'éducation internationale de la polyvalente Saint-François de Beauceville et est ensuite allé étudier au Cégep de Beauce-Appalaches.

Les pieds bien ancrés dans sa Beauce natale, Charles-Antoine a toutefois toujours eu la tête et le regard tournés vers les autres pays du monde. Jeune homme informé et curieux, avide de politique tout autant que d'économie, Charles-Antoine s'intéresse passionnément à ce qui se passe sur le reste de la planète et se décrit lui-même comme un adepte fervent des bulletins d'informations télévisés. Son intérêt pour la littérature émane d'ailleurs de cette curiosité. De fait, la littérature constitue pour lui un instrument de choix pour s'ouvrir aux autres cultures et découvrir de l'intérieur des réalités vécues dans d'autres coins du globe. La nouvelle que Charles-Antoine a soumise au Concours littéraire Critère et qui s'est vue

décerner une mention d'honneur, « L'idéal du zabbalin », illustre à merveille cette conception de la littérature. Intrigué par les manifestations qui se déroulaient en Égypte en février 2011, Charles-Antoine s'est renseigné à leur sujet, a analysé les enjeux sociopolitiques et religieux qui



en découlaient et a ensuite transposé le fruit de ses recherches dans une fiction qui décrit une journée dans la vie d'un jeune Cairote lors de la révolution de la Place Tahrir.

Animé par le désir de comprendre les choix politiques et socioéconomiques de sa société afin « d'être éclairé sur la nature des décisions de l'avenir », Charles-Antoine s'est inscrit au baccalauréat en sciences économiques à l'Université de Montréal. L'économie, qui l'oblige à rationaliser et à porter un regard analytique sur le monde, est à son sens le parfait complément à la littérature qui lui permet, quant à elle, de comprendre la réalité d'une façon plus exaltante, que cette réalité soit celle des siècles passés ou celle dans laquelle il évolue. Charles-Antoine va même jusqu'à affirmer que cette dualité entre ces deux branches du savoir, l'économie et la littérature, est ce qui lui permet d'atteindre « un véritable équilibre moral ».

Son intérêt pour la littérature ne date pas d'hier. En effet, depuis son plus jeune âge, Charles-Antoine aime dessiner et c'est grâce à l'habitude de mettre ainsi sa créativité à profit que son goût pour l'écriture a pu naître. Charles-Antoine doit également beaucoup à certains professeurs, notamment à une de ses enseignantes de l'école primaire, Lanie Poulin, qui a été la première à lui enseigner l'importance d'adopter un mode de vie équilibré. Au secondaire, grâce à son professeur de français Laurent Moreau, Charles-Antoine a été initié à la lecture des classiques et a alors découvert Émile Zola, un auteur dont les préoccupations sociales rejoignent les siennes. Au niveau collégial, Charles-Antoine a été influencé par Paul-André Bernard, un professeur qui abordait la littérature « d'une manière classique et fondamentale » et qui témoignait d'une grande sensibilité artistique.

À l'instar de Zola, les auteurs que Charles-Antoine Gosselin admire sont des écrivains dont les œuvres entretiennent des liens étroits

avec la sphère sociale : Ernest Hemingway, qui relate ses incroyables aventures et celle de sa génération très créative, Mario Vargas Llosa « pour son travail littéraire et social remarquablement réel et engagé » et Alexis Jenni, qui a su donner un ancrage très universel à son roman *L'art français de la guerre*. Ces grands auteurs se posent en modèles inspirants pour Charles-Antoine qui profitera certainement des prochaines années pour combiner deux de ses passions : écrire et partir à l'aventure. Et d'ailleurs, comme il le dit si bien lui-même et comme son parcours en témoigne, l'écriture ne reste-t-elle pas un des meilleurs moyens pour fuir vers d'autres horizons, vers d'autres aventures ?

Rébéka Laflamme-Gagné

Cégep de Sainte-Foy

Rébéka Laflamme-Gagné est née en 1993 à Québec, mais elle a déménagé dès l'âge de quatre ans dans la petite municipalité de Dosquet, sise dans le comté de Lotbinière, où elle habite avec ses parents « une maison ancestrale entourée de champs de culture, d'animaux de ferme et de forêts ». Cette vie en campagne procure à l'esprit bohème de Rébéka la solitude et l'inspiration nécessaires pour se consacrer à ses deux passions : l'écriture et la musique. Après avoir complété ses études à l'école secondaire Pamphile-Le May de Sainte-Croix de Lotbinière, Rébéka a longuement hésité entre ses deux disciplines fétiches pour finalement s'inscrire dans le programme de musique du Cégep de Sainte-Foy. Son DEC en musique maintenant complété, elle reviendra à son autre passion dès l'automne prochain puisqu'elle entamera un baccalauréat intégré en langue française et rédaction professionnelle à l'Université Laval, une formation qui devrait convaincre la jeune auteure, récipiendaire d'une mention d'honneur du Concours littéraire Critère, qu'elle a effectivement besoin d'écrire pour se sentir vivante.



Durant sa formation collégiale, Rébéka a pu perfectionner sa maîtrise de la flûte traversière et a été amenée à repousser ses limites en tant qu'interprète, notamment grâce à l'un de ses professeurs, Carole Lavertu. Anciennement piccoliste à l'Orchestre Symphonique de Québec, Carole Lavertu est

parvenue, grâce à son don de pédagogue, à insuffler en Rébéka une ardente envie de performer et, nous dit la jeune femme, à lui « fai[re] aimer [s]on instrument [la flûte traversière] comme jamais ». René Joly, également professeur au Département de musique du Cégep de Sainte-Foy, a été à son tour une influence marquante pour la jeune musicienne.

Mis à part ses cours de jeu instrumental, l'autre matière favorite de Rébéka était la littérature musicale. Cela n'est sans doute pas étonnant si l'on considère l'amour que la jeune femme porte à l'histoire, cette discipline qui lui permet de voyager dans le passé et de rêvasser en songeant aux temps anciens d'où le fantastique semblait émerger. En présentant un survol des différentes périodes de l'histoire de la musique, ce cours de littérature musicale a donc offert à Rébéka la possibilité de visiter le passé et de se laisser inspirer par tout ce qu'il contient.

Si Rébéka considère l'étude de l'histoire comme la manière idéale de susciter la rêverie, il en va de même pour elle de la littérature. En effet, son intérêt pour la littérature s'explique d'abord et avant tout, nous dit-elle, par son « besoin de s'évader à travers l'écriture ». Car, elle en a l'expérience depuis maintenant au moins cinq ans, l'écriture permet à quiconque s'y adonne de « devenir ce que bon [lui] semble : danseur, chevalier, magicien, etc. ». Voilà également ce que Rébéka exige des livres qu'elle lit, soit qu'ils réussissent à la transporter dans un univers autre, permettant ainsi à sa conscience de s'évader de ce monde l'espace de quelques heures. C'est en ce sens que Pierre Bottero, qui a signé des fresques s'inspirant du fantastique médiéval, est son auteur favori : « Ses mots ne forment pas des paragraphes. Ce sont des cascades de poèmes fluides qui passent en ne laissant que rêve et passion ». Elle admire également Maurice Leblanc, le créateur d'Arsène Lupin, ce joyeux personnage qui lui « en fait voir de toutes les couleurs avec

ses aventures incroyablement astucieuses ». En ce qui concerne la littérature québécoise, elle a été particulièrement marquée par *Les demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey, une œuvre significative pour notre identité québécoise qui a su interpeller la souverainiste en elle.

Franche, candide, amoureuse de la vie et de la poésie, Rébéka désire par-dessus tout continuer à laisser glisser sa plume sur le papier. Pourquoi ? Laissons à la jeune auteure le soin de répondre : « Avec un peu de créativité, un monde naît dans notre esprit et des personnages se forment. Une intrigue se met en place et tout devient réel en très peu de temps. Mettre en mots ce qui se passe dans ma tête est la suite logique des choses. Agencer les mots pour en faire de l'art, ça me passionne ! ». Aucun doute là-dessus, Rébéka Laflamme-Gagné est une jeune femme investie d'une vocation pour la littérature !

Simon Laprise

Cégep de Rivière-du-Loup

Simon Laprise est né à Sherbrooke en 1982. Après des études secondaires à la polyvalente le Triolet, ce passionné de lecture et d'arts visuels a entamé des études au collège de Sherbrooke en Arts et Lettres, puis en Arts plastiques, études qu'il a toutefois choisi de mettre de côté pour un temps. Après avoir œuvré dans le domaine de la restauration durant quelques années, Simon a quitté sa ville natale pour emménager dans la région du Bas-du-Fleuve, à Saint-Pascal de Kamouraska d'abord, puis à Saint-André de Kamouraska. Il a repris ses études en Arts plastiques à l'automne 2010 au Cégep de Rivière-du-Loup, bien décidé cette fois-ci à compléter son parcours dans ce domaine qui le passionne. Son diplôme en poche, Simon continuera à développer son talent en art cet automne à Québec où il est inscrit au baccalauréat en Arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.

De tous les cours qu'il a eu à suivre lors de sa formation collégiale,



le cours que Simon a préféré est celui d'Expression 2D. Abordant toutes les formes d'art en deux dimensions, telles le dessin, la peinture et la photographie, ce cours demandait aux étudiants, explique Simon, de « jongler avec ces différentes disciplines et [de] les faire dialoguer les unes avec les autres ». Pour Simon,

Concours Critère

qui a précisément des dispositions particulières pour le dessin, la bande dessinée, le graphisme et la photographie, ce cours ne pouvait manquer d'être une grande source d'inspiration le motivant à se dépasser dans sa propre démarche de création.

Si son habileté en dessin est telle qu'il désire en faire une carrière, Simon possède également un réel talent d'écrivain, comme en témoigne la mention d'honneur qu'il a obtenue dans le cadre du Concours Critère. Il semble en effet que Simon est à son meilleur lorsqu'il a un crayon entre les mains, que ce crayon lui serve à dessiner ou à écrire. Dans un cas comme dans l'autre, Simon réussit à créer des personnages et des univers qui expriment toute l'étendue de sa créativité. Son intérêt pour la littérature et l'écriture provient, selon lui, de son grand amour pour la lecture. Grand lecteur depuis son plus jeune âge, Simon a pu développer son style et ses idées en se frottant à ceux de tous les auteurs qu'il a lus. Amateur de polars, de romans fantastiques et de romans d'horreur, il admire particulièrement le travail des romanciers Clive Barker, Jean-Christophe Grangé et Stephen King, des auteurs passés maîtres dans l'art de cultiver le mystère et l'épouvante.

Simon fait partie de ces artistes qui ne peuvent se contenter d'un seul mode d'expression pour laisser libre cours à leur imagination et à leur sensibilité. Même si son chemin semble tout tracé en arts visuels, gageons que la littérature n'a pas fini d'entendre parler de Simon Laprise !

Kate Elizabeth Murphy

Cégep de Sainte-Foy

Kate Elizabeth Murphy, une finissante du programme Langues et cultures du Cégep de Sainte-Foy, s'est distinguée dans le cadre du Concours littéraire Critère 2011-2012 en remportant le deuxième prix, d'une valeur de 800 \$. Sous le thème de l'utopie, le texte de fiction signé par Kate Elizabeth Murphy, « Irlande, P.Q. », a franchi avec brio les différentes étapes de la sélection menée par un jury composé de plusieurs membres. Voilà qui est plutôt impressionnant pour quelqu'un qui avoue avoir écrit son texte durant la nuit précédant la date de tombée ! À n'en pas douter, la jeune auteure en herbe peut être fière d'elle, tout comme de ses origines irlandaises qui ont su l'inspirer pour l'écriture de ce texte primé.

Kate Elizabeth est née à Montréal en 1992 et a habité dans la banlieue montréalaise durant sa petite enfance. Elle a ensuite déménagé dans la région du Bas-Saint-Laurent, plus précisément dans le village de Lac-des-Aigles, village qu'elle n'a quitté qu'en 2009

pour entamer ses études collégiales au Cégep de Sainte-Foy. Fait à noter, Kate Elizabeth n'a fréquenté l'école qu'à partir de l'âge de 15 ans, son père ayant fait l'école à la maison, pour elle et ses quatre frères, de la maternelle à la troisième année de l'école secondaire. Si elle a ensuite complété les deux dernières années de ses études secondaires à la polyvalente Vallée-des-Lacs,



on s'imagine que c'est à son premier professeur, son père, qu'elle doit le plus pour la jeune fille ambitieuse, indépendante et curieuse qu'elle est devenue.

Dès le moment où elle a appris à lire toute seule à l'âge de cinq ans, une grande histoire d'amour s'est tissée entre Kate Elizabeth et les livres. Si, contrairement à bien d'autres jeunes de son âge, elle n'a pas un grand intérêt pour le voyage, c'est précisément parce qu'elle considère que les livres « offrent un éventail de possibilités plus vaste que celui des voyages ». Ayant passé toute sa jeunesse à lire, des bandes dessinées *Archie* en passant par des romans d'Émile Zola ou de Stephen King, son auteur préféré, Kate Elizabeth a vite su qu'elle souhaitait elle aussi voir un jour son nom sur la couverture d'un livre. Ambitionnant depuis toujours d'être écrivain (la jeune femme mentionne trouver le mot *écrivaine* très laid), Kate Elizabeth s'est inscrite en Langues et cultures au cégep précisément parce qu'elle désire un jour être en mesure d'écrire des fictions dans plusieurs langues. Les qualités qu'elle aime retrouver dans un roman, et qu'elle sait insuffler à ses propres récits, sont la simplicité du style, le réalisme psychologique des personnages et le sens de l'humour, autant de qualités qui sont l'apanage de son livre fétiche, le roman policier *Fletch* de Gregory McDonald.

Cette passionnée des langues et de littérature a grandement apprécié ses cours de culture anglaise au cégep. C'est d'ailleurs dans le cadre d'un de ces cours qu'elle a visionné le film *Michael Collins* qui l'a amenée « à s'intéresser à [s]es ancêtres irlandais et à ce qu'ils avaient vécu au Québec » et, ce faisant, qui lui a donné l'idée pour le texte qu'elle a soumis au Concours Critère. Parmi ses cours favoris figure aussi le cours de littérature d'Yves Laroche, un enseignant qui l'a marquée autant par son enthousiasme pour la poésie que par la bienveillance qu'il manifestait envers ses étudiants.

Adorant lire et écrire des histoires, il n'est sans doute pas étonnant que Kate Elizabeth cultive une grande passion pour la discipline qu'est l'histoire, en particulier pour l'histoire de la Grèce ancienne et de la Rome antique. De fait, cette période de l'humanité, qui regorge de grands personnages, de hauts faits d'armes et d'histoires stupéfiantes, est une source inépuisable d'inspiration pour quiconque s'intéresse à l'âme humaine et à ses multiples facettes. Au Cégep de Sainte-Foy, Kate Elizabeth a beaucoup apprécié les cours d'histoire ancienne donnés par Josée Marchand. De ce professeur l'ayant initiée aux grands mystères de l'archéologie, Kate Elizabeth a surtout aimé l'esprit scientifique, le sens de l'humour ainsi que la grande passion pour sa discipline.

Cependant, un enseignant, le professeur de philosophie Christian Renaud, a particulièrement marqué son parcours scolaire, le « seul professeur dont [elle] pourrai[t] réellement dire qu'il [l']a influencée ». Pour que la talentueuse Kate Elizabeth soit intéressée par un cours, il est essentiel que la matière soit difficile et que le professeur soit exigeant, deux caractéristiques qui pouvaient parfaitement s'appliquer au cours de Christian Renaud. En effet, ce professeur, nous dit-elle, exigeait que ses étudiants développent leurs réflexions en profondeur et, de ce fait, il réussissait à les amener « à des conclusions dérangeantes mais édifiantes ».

Aussi sagace soit-elle, Kate Elizabeth aime se détendre en pratiquant des activités sportives ou en tricotant, les oreilles remplies par la musique de son groupe préféré, *Depeche Mode*. Dès l'automne prochain, Kate Elizabeth amorcera un baccalauréat multidisciplinaire à l'Université Laval dans des disciplines qui rendent bien compte de ses intérêts : création littéraire, littérature anglaise et langue allemande. C'est dire que le parcours littéraire de Kate Elizabeth ne fait que commencer !

Répartition des prix

En 2011-2012, le Concours littéraire Critère a permis de distribuer des bourses à huit jeunes auteurs pour un total de 5 000 \$. Toute étudiante ou tout étudiant de niveau collégial, y compris celles et ceux du Service de la formation continue, est admissible à ce concours. Le thème retenu pour l'édition 2012-2013 est La route. Les auteurs sont libres de développer le sujet en adoptant la forme qu'ils jugent opportune, à savoir celle du récit, de l'essai, du théâtre ou de la poésie. Les textes versifiés doivent contenir de 1500 à 3000 mots ; les textes en prose, quant à eux, compteront entre 3000 et 5000 mots. Les gens intéressés à participer peuvent consulter le site internet www.cegep-fxg.qc.ca/critere pour obtenir les instructions détaillées, le formulaire d'inscription et tout autre renseignement utile.

Le présent recueil est disponible dans la plupart des bibliothèques collégiales, ainsi que plusieurs bibliothèques publiques. Un exemplaire du Livre des lauréats 2011-2012, en vente au prix de 10 \$ (incluant les frais de poste), peut être commandé en écrivant à critere@cegep-fxg.qc.ca.

Les textes des lauréats pourront être consultés en ligne pendant deux ans sur le site internet du Concours Critère (www.cegep-fxg.qc.ca/critere), en accédant à la page des lauréats.

La route

Premier prix

Nicolas Dubé-Le Corff, *La lutte raisonnée de l'espérance*
Cégep de Saint-Laurent

Deuxième prix

Kate Elizabeth Murphy, *Irlande, P.Q.*
Cégep de Sainte-Foy

Troisième prix

Guillaume Boucher Raymond, *Du mythe à l'utopie*
Cégep de Sainte-Foy

Mentions d'honneur

Valérie Arsenault, *Le grand sommeil*
Cégep Champlain-St.Lawrence

Dominique Girard, *La mélodie du malheur*
Cégep du Vieux Montréal

Charles-Antoine Gosselin, *L'idéal du zabbalin*
Cégep Beauce-Appalaches

Rébéka Laflamme-Gagné, *Si c'était vrai ?*
Cégep de Sainte-Foy

Simon Laprise, *Les héritiers de la terre*
Cégep de Rivière-du-Loup

La route constitue l'un des thèmes les plus féconds de la littérature mondiale. Son œuvre la plus célèbre en Occident relate la longue et difficile errance d'Ulysse sur « les routes liquides », qui cherche à rentrer à Ithaque bien sûr, mais qui profite du détour pour explorer les limites du monde connu et y faire la rencontre de superbes déesses et de bêtes inquiétantes.

Au Moyen-Âge, les romans de la Quête du Graal jetaient sur les chemins des chevaliers errants, ces protecteurs de la veuve et de l'orphelin armés pour faire triompher le Bien. Avec son *Don Quichotte*, Cervantès écrira à la Renaissance l'un des plus grands romans du genre; or, ce sont les hasards de la route qui constituent la toile de fond des fameux « exploits » du Quichotte. Au siècle des Lumières, Voltaire éveillera les consciences en envoyant son jeune héros découvrir le monde, dans *Candide* (1759).

Jack Kerouac incarne la littérature de la route à notre époque. Avec *On the road* (1957), il aura lancé des milliers d'autostoppeurs sur les routes de l'Amérique. Le Québec n'est pas en reste avec d'excellents romans de la route comme *Volkswagen blues* (1984) de Jacques Poulin et *Chercher le vent* de Guillaume Vigneault (2003).

Mais la route, c'est aussi l'univers des Gitans et des nomades de toute sorte : vagabonds, sans-abri, coureurs des bois et pèlerins de Compostelle en quête d'extase ou simplement d'une existence meilleure. La route, ce peut encore être la feuille de papier ou l'écran de l'ordinateur sur lesquels l'imagination fait défiler personnages et événements...

À l'occasion de l'édition 2012-2013 du Concours littéraire Critère, les cégépiens et cégépiennes sont invités à se lancer dans la rédaction d'un texte littéraire ayant pour thème La route. Pour inscription et plus de précisions, reportez-vous au www.cegep-fxg.qc.ca/critere.

